10

LAURE,

OU

LETTRES

DE &c. &c.

[redacted]
Constant de Rebecque, Samuel de

LAURE,

OU

LETTRES

DE QUELQUES PERSONNES DE SUISSE.

TOME SEPTIEME.

A GENÈVE

Chez BARDE, MANGET & Compagnie,
Imprimeurs - Libraires.

& se trouve à PARIS,

Chez BUISSON, Libraire, hôtel de Mesgrigny
rue des Poitevins.

M. DCC. LXXXVII.

568011
18.8.53.

PG
1971
C347L3
t. 7

LAURE,

OU

LETTRES

DE QUELQUES PERSONNES DE SUISSE.

LETTRE LXXV.

LAURE de Germoſan à Mme Dubour.

ENFIN, ma chère amie, notre ſort eſt éclairci ; nous ſommes pauvres, le parti eſt bien décidé ; je vous le dis ſans déſeſpoir ; vous avez vu mes craintes ; je vous ai marqué mes conjectures ; tout ce que je vous ai dit n'a aucune valeur ; notre fortune eſt diſſipée, mais il me ſemble que nous pouvons encore être heureux.

Après le danger que j'ai évité, toutes les ſituations me paroiſſent bonnes ; il n'en eſt pas ainſi de mes parens, qui avoient vu le moyen de ne rien changer à leur ſituation ; ils avoient cru même y voir un ſort heureux pour moi ; ils n'étoient cependant pas inſenſibles à ce que mon ſentiment pouvoit me faire ſouffrir. Mon pere, ſans me dire tous ſes regrets, m'a bien laiſſé appercevoir ſa peine & ſon chagrin ; très-ſouvent j'ai rencontré ſes yeux remplis de larmes, j'ai entendu ſes ſanglots lorſqu'il m'embraſſoit, & il n'a pas caché ſa joie à meſure que les eſpérances de ſatisfaire la Hauſſe & de l'éloigner ſe fortifioient ; ce n'eſt que depuis quelques jours que l'on en eſt bien aſſuré. Les lettres de Paris en ont indiqué les moyens ; Mr. de Cliſſi & Mr. de Marville ont eu là-deſſus des conférences avec mon Père ; ils ont réglé des comptes, ils ont fait

des ventes & des opérations d'argent ; il s'est trouvé de quoi payer toutes les dettes. Je n'ai pas suivi les calculs & les détails qu'ils ont faits là-dessus ; mon ame & ma vie ont été en suspens, jusques à ce que j'aie été assurée que nous ne resterions pas insolvables ; alors, je l'avoue, j'ai ressenti un peu de joie. Vous avez vu par ce que je vous ai dit, que tout ce qui s'est passé avec Mr. de la Hausse étoit insensiblement tombé dans l'anéantissement ; il a cessé de nous voir ; nous n'avons rien entendu de lui, & nous avons compris que sa retraite & son silence étoient une manière de nous dire qu'il changeoit d'intention & de façon de penser. Tous les instans qui confirmoient mes espérances à cet égard, étoient une jouissance pour moi. Je n'ai plus entendu parler de lui à mes parens ; & je crois que celui de nous qui auroit prononcé son nom, auroit fait rougir les deux

autres. Dès que les lettres de Paris ont pu donner quelque certitude que l'on pourroit s'acquitter envers lui ; on s'eſt hâté de le lui apprendre, c'eſt toujours Mr. de Marville qui s'eſt chargé de cette commiſſion. Ce bon, cet excellent Marville, comme je l'aime ! je le reſpecte infiniment. Je l'ai vu hier verſer des larmes à la conférence où je fus appelée avec mes parens ; je vis auſſi la ſenſibilité de Mr. de Cliſſi. Je ne puis vous dire, ma chère amie, combien ces Meſſieurs me parurent bons, humains, vraiment charitables ; ils n'étoient point généreux, ils ne nous plaignoient point ; nous ne voyions point leur pitié, mais ils étoient touchés de notre force, de notre réſignation : il ſembloit que nous euſſions des jouiſſances qu'ils nous envioient, & que notre pauvreté nous rendît plus reſpectables à leurs yeux. Ce mêlange de ſentimens étoit touchant & con-

ſolant : ils n'en parlèrent pas poſitivement, de notre pauvreté ; ils ne s'occupèrent précisément que des moyens de ſatisfaire aux engagemens & aux dettes de mon père. Mr. de Marville fut chez Mr. de la Hauſſe, pour régler les comptes avec lui ; Mr. de Cliſſi alla procéder à la concluſion de la vente de notre campagne & de notre maiſon de la ville, car, ma chère amie, il faut tout cela pour nous libérer. Lorſque nous fûmes ſeuls, nous n'oſions pas nous informer de ce qui nous reſteroit pour vivre ; cependant nous avions bien envie de le ſavoir ; ma mère en tremblant haſarda une queſtion à mon père, il ne répondit que par un profond ſoupir, & nous reſtâmes dans le ſilence. Après quelques momens, il prit une plume & fit un aſſez long calcul ; ma mère & moi nous avions les yeux fixés ſur lui, nous oſions à peine reſpirer : enfin il s'écria,

nous ſommes bien malheureux, nous allons mourir de faim. Ma mère reſte conſternée, je vais à mon père, je le ſerre dans mes bras, je lui répète ce que j'avois déjà dit, que je travaillerois pour gagner leur vie & la mienne, que l'éducation qu'ils m'avoient donnée m'en fourniroit les moyens. Je détaillai tout de ſuite ce que je pouvois entreprendre. Je demandai encore ſi réellement il ne nous reſtoit rien du tout; mon père me répondit : il nous reſte à peine une rente de 40 louis : comment, lui dis-je avec étonnement, 40 louis de rente ! & il répéta, oui, 40 louis à-peu près, & outre cela la maiſon de nos vignerons, qui eſt dans le faux-bourg, qui n'a pu ſe vendre encore, & qui eſt un objet tout au plus de 50 ou 60 louis. — Quoi, lui dis-je, mon père ! nous avons une rente de 40 louis & une maiſon ! nous ne ſommes pas pauvres ; — je la

vîs fourire de défefpoir, & les yeux de ma mère étoient baignés de larmes ; je les embraffai tous les deux ; je leur répétai encore que nous n'étions pas pauvres, que nous pouvions vivre très-heureux. Je commençai à faire des calculs fur notre dépenfe néceffaire, mon père releva mes erreurs fur plufieurs objets, mais enfin, à force d'examiner, de réfléchir & de calculer, nous trouvâmes qu'il étoit poffible de vivre avec les 40 louis, mais il falloit aller habiter la maifon de nos vignerons : & pourquoi n'y demeurerions-nous pas ? m'écriai-je ; nous habiterons notre maifon, nous ferons chez nous, nous ne dépendrons point d'un propriétaire avide de faire valoir ce qui lui appartient ; une famille honnête a demeuré dans cette maifon, & a pu y être heureufe, pourquoi n'aurions-nous pas la même faculté ; ne pouvons-nous pas avoir la même fimpli-

cité, les mêmes vertus? Oui, mon père, continuai-je, quittons cette demeure où notre vanité a eu trop d'essor; ayons l'orgueil de savoir être pauvres; nous demeurerons dans nos foyers, que voulons-nous de plus? je laissai un moment à mon père pour faire ses réflexions; il se promenoit à grands pas dans la chambre, & répétoit quelquefois, 40 louis & une maison de paysan; je lui dis à la fin; oui, mon pere, 40 louis de rente & une maison de paysan, & nous pourrons vivre sans honte; oublions une ambition qui a été malheureuse; ployons nos esprits à la nécessité; ne cherchons pas des expédiens extraordinaires & qui nous séparent, rendons notre malheur supportable en vivant ensemble; jouissons de nos sentimens, & nous serons assez riches. Nos bras s'étendirent, nous nous joignîmes tous trois, & nos larmes se mêlèrent: ensuite nous nous occupâmes de cette maison de paysan; nous fimes le

détail du logement qu'elle contient ; c'eſt premièrement une très-grande cuiſine, enſuite une aſſez grande chambre & à côté un petit cabinet, pratiqué ſous l'eſcalier qui va au grenier ; tout cela avec des portes & des fenêtres à la payſanne : à côté de ce logement il y a une petite grange & une écurie pour des vaches, derrière la maiſon eſt un petit jardin entouré d'une haie, je trouvai que nous pouvions être très-bien logés ; mon père & ma mère occuperont la grande chambre, ils auront chacun leur lit ; j'habiterai le petit cabinet à côté avec un lit de repos, & comme la cuiſine eſt très-grande nous y mangerons : il faut ſans doute faire des réparations pour nous défendre contre les froids de l'hiver ; pour cela nous vendrons nos meubles de luxe & les habits qui vont nous être inutiles ; du produit nous rendrons notre logement auſſi bon & auſſi commode qu'il convient à notre

ſituation, nous ferons un encan de nos voitures, de nos chevaux, & généralement de tout ce qui nous devient ſuperflu ; l'argent ſera employé à payer toutes les dettes domeſtiques que nous pouvons avoir, & le ſurplus à former notre établiſſement & à nous pourvoir de ce qui nous eſt néceſſaire pour l'hiver prochain : voilà, ma chère amie, le plan qui fut tracé ſucceſſivement ; non pas ſans quelques débats & beaucoup de réflexions, mais j'avois ſaiſi cette idée avec tant de chaleur, que je ſuis parvenue à faire prendre ce parti à mes parens, & j'ai ſenti la joie s'introduire dans mon ame ; c'eſt la première fois depuis longtems que nous avons dîné enſemble avec un peu de ſérénité ; je béniſſois mon père & ma mère d'avoir ſu prendre cette réſolution, j'aurois voulu leur en témoigner ma reconnoiſſance à genoux, & toutes mes paroles portoient l'expreſſion de ce

ſentiment. Depuis cet inſtant je ne ceſſe de faire des calculs ſur la dépenſe néceſſaire à trois perſonnes, & je trouve toujours quelque choſe à retrancher : je veux tâcher cependant que ma mère ne ſouffre d'aucune privation eſſentielle, c'eſt mon premier but, & la première dépenſe ſera arrangée là-deſſus ; mon père eſt moins ſenſible aux privations, & pour moi elles ſeront des jouiſſances : ma mère aura tous les bons meubles dont elle jouit à préſent, mon père aura les ſiens, il y aura un coin arrangé pour ſon bureau, pour ſes livres ; moi, je ſerai heureuſe dans mon petit cabinet, il y aura une table à écrire ; & j'eſpère que j'aurai toujours du papier : dans les premiers momens je n'ai pas oſé parler d'Henriette ; mais il étoit bien décidé dans mon cœur qu'elle ne me quitteroit pas, mon lit ſera toujours aſſez grand pour nous deux ; & il

me coûtera bien peu pour la nourrir, de me priver d'un de mes repas ; avec moi elle apprendra à gagner ſa vie, & c'eſt l'éducation qui lui convient : il n'y a rien encore d'arrangé ſur les domeſtiques, je ne crois pas que nous ayons de quoi garder une ſervante : eh bien ! Henriette & moi nous ferons tout le ſervice de la maiſon : nous n'avons pas ceſſé un moment de nous occuper de notre projet, il nous venoit toujours quelqu'idée nouvelle ; Mr. de Cliſſi revint le ſoir rendre raiſon à mon père de ce qu'il avoit fait ; je m'empreſſai de lui raconter le parti que nous avions pris, il l'approuva infiniment : il partit tout de ſuite pour examiner la maiſon, pour voir les réparations qui ſont néceſſaires, il en fera un devis ; il le balancera avec l'argent que nous retirerons de l'encan, il y fera travailler inceſſamment ; il ſe charge de pren-

dre soin des ouvrages : dès aujourd'hui il doit y faire mettre la main, je crois que ce matin nous ferons une note de tout ce que nous voulons vendre ; & si je suis mon activité & mon impatience, dans 15 jours nous serons arrangés dans notre nouvelle demeure ; je presserai Mr. de Clissi de ne rien négliger pour y parvenir. Je me suis hâtée de vous dire tout cela ce matin, ma chère amie, il me semble que mes parens dorment aujourd'hui plus longtems que les autres jours, je vais cependant préparer leur déjeûner ; j'ai une vive impatience de me retrouver avec eux : oui, je crois que c'est dans la maison de nos vignerons que nous trouverons le bonheur, que nous n'avons fait qu'entrevoir jusqu'à présent, & qui nous a toujours échappé ; j'ai un vrai plaisir de renoncer à tout ce que je possédois, à tout ce qui faisoit l'objet de mes désirs,

tout s'eſt éloigné de moi, je n'apperçois plus rien, à peine puis-je découvrir mes anciennes connoiſſances, le monde, les plaiſirs, la ſociété; je ne vois plus que la vie de mes parens; je ne déſire plus que leur conſolation, leur bien être, que ce qui peut contribuer à leur rendre la vie ſupportable; il y a encore à ſouffrir juſqu'au moment de notre entier établiſſement, je me tranſporte au-delà & je trouve des forces pour tout endurer, pour tout entreprendre, tout arranger: je n'oſe pas vous dire que je crains mes amies, mes amis; on voudra me conſoler & me plaindre; ils s'empreſſeront de venir à mon ſecours, ils auront pitié de moi; & je n'ai beſoin de rien, pas même de conſolation; je crains auſſi ma bonne tante, il y a deux jours que je ne l'ai point vue, elle a été ſouvent malade; elle ne voudra pas entendre parler de notre arrange-

ment ; ſes parens, réduits à habiter une maiſon de payſan, feront ſouffrir ſa vanité ; elle nous preſſera d'aller demeurer chez elle, elle voudra faire des ſacrifices ; j'eſpère que mes parens auront la force de ne rien accepter : quand on a 40 louis de rente & une maiſon, on n'a beſoin de perſonne ; j'eſtime & j'admire le ſentiment de Mr. de Cliſſi, qui a toujours travaillé pour nous ; qui ne nous offre rien, & qui nous fait ſentir que nous pourrions diſpoſer de tout ce qu'il a, il ne fait que ſeconder nos intentions & il les attend : lui & Marville ſont les ſeuls hommes qui m'ont donné l'idée de vrais amis, d'hommes vraiment vertueux, & vous auſſi, ma chère amie, vous ſoutiendrez mon ame, vous aimerez vos amis pauvres ; vos ſentimens feront ceux que demande mon cœur : vous viendrez nous voir dans notre humble demeure ,

c'eſt une eſpérance que je joins à toutes les autres, il y aura encore place pour vous dans mon petit cabinet; je ne vous entretiendrai plus que de notre nouvel établiſſement, il me ſemble qu'il n'y a plus que cela dans le monde. Adieu, ma chère amie.

LETTRE LXXVI.

De la même, à la même.

MA chère amie, tout va bien, je me fais un plaiſir de vous le dire; tout ſuccède à mes vœux; depuis ma dernière lettre, ils n'ont pas rencontré le moindre obſtacle; tout s'eſt arrangé comme je vous l'avois annoncé: j'ai le bonheur que mes parens n'ont pas changé un inſtant de façon de penſer, quelques petites circonſtances même leur ont

fait ſentir la néceſſité de ſuivre le parti que nous avons pris ; l'indépendance eſt le bien précieux qu'il nous reſte, & nous en jouirons en dépit de la fauſſe pitié : je ſerois ingrate, cependant, ſi je ne rendois pas juſtice aux ſentimens que l'on m'a témoignés, j'ai vu couler des larmes ſur mon infortune, & elles ſont les marques de l'intérêt ſincère ; je vous ai dit comment toutes mes amies ſe ſont empreſſées, dès le commencement, à me montrer leur ſenſibilité, j'aurois pu en jouir, & ſi je m'y ſuis refuſée, ce n'eſt pas que ma vanité en ſouffrît : notre pauvreté ne m'a pas encore humiliée un inſtant. J'ai bien vu, cependant, l'effet qu'elle faiſoit ſur l'opinion de pluſieurs perſonnes : leur ſon de voix, qui marque ſi bien la pitié, leurs paroles diſcrètes, leurs regrets larmoyans ſur le paſſé, marquoient notre condamnation, & leur conſidération pour

nous eſt ſûrement au niveau de notre fortune : j'ai remarqué avec plus de chagrin que quelques-unes de mes amies, dans le peu de momens que nous avons été enſemble, ſe conduiſoient avec moi comme ſi j'avois eu quelques torts, comme ſi je méritois à peine ce qu'elles me témoignoient ; celles-là ne ſont pas revenues chez moi ; comme je ſuis ſenſible à tout ce qui vient de la part des autres, j'ai d'abord cherché ſi j'avois quelque choſe à me reprocher : ma conduite eſt pure vis-à-vis de la terre entière, elle défie l'ardeur de la critique la plus rigoureuſe : j'ai confondu ces petits incidens avec les inconvéniens & les inconſéquences de l'humanité, & c'eſt moi qui ai de la pitié : Mlle de Mirſor a eu particulièrement avec moi une conduite ſingulière ; elle a d'abord fait demander à me voir, j'ai toujours fait répondre à ſes meſſages que je ne pouvois pas la recevoir :

il y a très-longtems que je n'ai pas entendu parler d'elle ; hier elle m'a fait dire qu'elle viendroit chez moi à 8 heures du soir, & qu'elle souhaitoit de n'y trouver personne ; je n'ai pas compris son message, & j'ai refusé sa bonne visite ; j'ai mis au nombre de mes consolations de ne pas revoir cette bonne amie : dans ce moment je souhaite plus que jamais de ne voir personne ; je crains les offres de secours, les consolations, même le sacrifice du tems que l'on passeroit avec moi ; je pense uniquement à l'exécution du parti que nous avons pris, & je ne puis m'en distraire un instant : les réparations de notre nouvelle demeure avancent ; on met des doubles fenêtres de papier du côté de la bise ; les portes, les autres fenêtres seront bien garnies contre le froid ; Mr. de Cliffi veille à tout avec un intérêt & une activité charmante ; il dirige, il presse les ouvriers ; mon père y va

le matin & le ſoir, quelquefois il revient fort triſte; je le careſſe, je le conſole, il arrête mes pleurs, & nous reprenons des forces & des eſpérances pour l'avenir; d'autres fois il rapporte un air ſerein & content; je juge qu'il a apperçu que nous ne ſouffririons pas, que nous ſerions heureux; alors j'ai une véritable joie, je la lui communique, & nous reſſentons un ſoulagement qui nous fait oublier nos peines. Ma mère eſt plus tranquille, & ſon caractère facile la laiſſe penſer à ſes arrangemens perſonnels; elle prépare ſes petites commodités, elle ſe fait de petites jouiſſances, & elle pourvoit au bien-être que comporte notre ſituation; c'eſt-là l'effet de ſon bon eſprit. La chambre de mes parens ſera très-bonne, il y a une petite cheminée, & auſſi un très-bon fourneau avec une cavette. (*)

(*) Les cavettes ne ſont connues qu'en

Vous

Vous avez peut-être oublié, ma chère amie, tout l'agrément des cavettes, comment on y ressent une chaleur douce, comment on s'y livre à la confiance, comment les pieds y sont au chaud, & le cœur à son aise;

Suisse, particulièrement dans la Suisse Françoise; c'est à cause de cela que l'on ne peut pas leur donner un autre nom que celui qu'elles portent, qui n'est pas françois. Les cavettes sont un retranchement fait à côté du fourneau, où sont pratiquées des marches d'escaliers, qui sont faites de la même fayance que le fourneau; ils s'échauffent de même, & on peut s'y asseoir: le soir il y fait une chaleur douce, & on s'y chauffe plus agréablement & plus décemment que devant une cheminée, c'est une faveur de l'amitié que d'être admis à la cavette; quelquefois l'amour en profite; & toujours elle inspire la confiance: le luxe qui a détruit les fourneaux a aussi emporté les cavettes, c'est un des maux qu'il a fait à l'amitié, dont il est toujours l'ennemi.

c'eſt le ſiége de la franchiſe, & l'amitié y eſt ſans défiance; c'eſt là où je place tous mes plaiſirs de l'hiver prochain, nous y ſerons ſouvent en famille, & mes parens me raconteront les premières années de leur vie: je cherche enſuite qui eſt-ce qui pourroit y être admis; je vous tends les bras, & vous êtes ſi loin! Venez, ma chère amie, j'ai tant de choſes à vous dire, nous avons à cauſer pour tout l'hiver; mais ce bonheur n'eſt pas poſſible, & je m'en déſeſpère. Mr. de Cliſſi, Mr. de Marville pourroient être reçus quelquefois à la cavette, je ne connois qu'eux qui puiſſent avoir ce privilège. Je n'ai point d'amie qui ne dédaigne cette place, & je ne les mettrai pas à cette épreuve. Il eſt toujours décidé que nous ferons un encan de tout ce qui nous devient inutile: je voulois y mettre mes dentelles, mes gazes, mes chapeaux, mes plumes, mes conſidérations, mes

robes de ſoie; un reſte de vanité & de mauvaiſe honte m'en a détourné; j'ai fait venir une marchande de modes & j'ai pris l'argent qu'elle a voulu me donner; il ſera employé à faire des habits d'hiver à Henriette, à arranger mon cabinet, & à me procurer les meubles qui me ſont néceſſaires; ce cabinet étoit la chambre de décharge & de proviſions des vignerons, & à cauſe de cela les fenêtres ſe trouvent garnies de barreaux de fer; c'eſt une défenſe contre la poſſibilité d'entrer depuis le jardin qui eſt de plain-pied. Mr. de Cliſſi vouloit faire faire une cheminée dans ce cabinet, je m'y ſuis oppoſée; je ſerai ſouvent à la cuiſine, & toujours avec mes parens, je ne veux rien qui me ſépare d'eux : le beſoin d'un domeſtique a été diſcuté, & n'a pas été le plus aiſé à arranger : nous avons bien calculé, & nous avons trouvé qu'il étoit impoſſible d'avoir une ſervante :

nous avons averti tous nos domeſtiques que bientôt nous ſerions obligés de les renvoyer ; tous vouloient reſter ſans gages, & veulent nous ſervir juſqu'au dernier moment. Cependant nous avons renvoyé le laquais & la fille de cuiſine. La veuve d'un de nos anciens vignerons, qui a entendu parler de nos malheurs, eſt venue nous offrir ſes ſervices & tout ce qu'elle poſſède ; elle demeure avec ſes enfans près de la maiſon que nous allons habiter : nous nous ſommes arrangés avec elle, elle fera tout le ſervice pénible de la maiſon, on lui donnera quelqu'argent, & pour achever de la ſatisfaire, j'apprendrai à lire & à écrire à ſes enfans, ce ſera une occupation utile & agréable. Il n'y a pas un de nos arrangemens où je ne voie un plaiſir pour moi. Je n'ai pas encore été dans notre maiſon ; j'ai la plus grande répugnance à ſortir : tout le monde s'eſt occupé de nos malheurs,

& dans la rue je verrois les yeux ſe tourner ſur moi ; je ne veux pas attirer les regards , je ne les ſoutiendrois qu'en ſouffrant, j'ai encore cette foibleſſe ; j'ai auſſi peur de vous , ma chère amie : vous vous oppoſerez à notre établiſſement de pauvres gens ; vous écrirez , vous voudrez agir & travailler pour nous , & employer les perſonnes que vous croirez avoir le pouvoir de nous faire changer de parti.... En vérité, je penſe que je ne veux pas vous envoyer ma lettre que nous ne ſoyions établis dans notre maiſon , j'aurai du plaiſir à la datter de-là. Il m'en coûtera cependant de vous laiſſer ſi long-tems ſans vous parler de nous : je voudrois vous dire de n'être point en peine ; vous ſouffrirez un peu, mais dans notre ſituation , nous ne pouvons que faire ſouffrir nos amis , & alors je ne dois pas vous ménager. Je vous quitte donc , ma chère amie , pour 10 jours ,

peut-être pour douze; les ouvriers ſont ſi lents ! Mr. de Cliſſi les preſſe cependant, il s'eſt fait une vraie occupation de nos réparations; nous les payons avec l'argent de notre vaiſſelle, qui a été vendue il y a quelques jours; l'encan ſe fera lorſque nous aurons quitté cette maiſon; nous arrangeons tout pour cela, je fais l'inventaire, j'accommode les meubles pour qu'ils ſe vendent bien. Je n'avois jamais penſé à l'argent; aujourd'hui je voudrois en faire de de tout ce que je rencontre; je mets des prix à tout, je calcule tout, j'eſtime la moindre jouiſſance, & je trouve preſque toujours que l'argent vaut mieux; ma grande ambition, ma chère amie, eſt que mes parens ne ſouffrent que le moins poſſible, & c'eſt là-deſſus que je meſure tout ce qui ſe fait. Adieu donc, ma chère Sophie, juſques à ce que je ſois dans

ſa demeure que le bon Dieu nous laiſſe, & dont je le bénis.

De notre humble demeure... Entendez-vous, ma chère amie, c'eſt d'aujourd'hui que nous y ſommes, & il y a quinze jours que j'ai quitté cette lettre; ce qui nous a retardé, c'eſt un tambour en ménuiſerie qu'il a fallu faire à l'entrée de la cuiſine, il nous garantit du froid, & il nous éloigne de la rue, il étoit néceſſaire. Vous comprenez que j'ai eu bien à faire, & que notre établiſſement m'a donné quelque peine : c'eſt de ce jour que nous y ſommes; nous n'avons pas quitté notre maiſon ſans répandre des larmes; j'en ai verſé abondamment en voyant mon père & ma mère quitter leur demeure; à leur âge, ſe placer dans un domicile étroit, reſſerré, incommode, eſt un malheur que j'ai ſenti juſqu'au fond de l'ame. Ils devoient ſe flatter de finir leurs jours plus heureuſement;

je n'y penſe point ſans avoir le cœur ſerré, & ce ſera ſouvent le ſujet de mes regrets ; cependant ils ne ſouffrent point, ils ne ſouffriront point, je puis l'eſpérer. Nous ſommes venus de nuit dans la voiture des Cliſſi ; tout étoit arrangé pour que mes parens fuſſent bien en arrivant ; ils ont trouvé tout ce qu'il falloit pour leurs commodités. Jeanne qui eſt la femme qui nous ſert, nous avoit préparé un petit ſouper que je lui avois ordonné ; elle n'eſt pas bonne cuiſinière, mais nos repas ſeront meilleurs à l'avenir : nous avons été extrêmement émus, attendris, en prenant congé de nos domeſtiques ; ils ne vouloient point de gages, ils avoient été heureux, il n'avoit rien manqué à leur bien-être, ils le diſoient, en ajoutant qu'ils ne vouloient point d'argent, & qu'ils avoient aſſez gagné d'être chez nous. La femme-de chambre de ma mère vouloit abſo-

lument reſter auprès d'elle, & la ſervir pour rien ; l'année entière de leurs gages leur a été payée, & nous avons tous pleuré en nous ſéparant : l'attachement & le déſintéreſſement de ces pauvres gens m'a touchée vivement; je les ai embraſſé de tout mon cœur : en vérité, il ne faut mépriſer aucun mortel, la vertu & la ſenſibilité peuvent ſe trouver partout. Cette ſcène touchante nous a laiſſé de la triſteſſe, & elle ne nous a pas quittés de tout le ſoir. Mon père & ma mère ſe ſont placés dans leurs fauteuils ordinaires, qu'ils ont trouvé dans leur chambre près de la cheminée, où il y avoit du feu : j'étois au milieu d'eux ; nous avons été très-long-tems ſans rien dire ; je crois que nous cherchions à nous montrer réciproquement une fermeté que nous n'avions pas. Ma mère a jeté les yeux ſur la chambre, elle a vu tous les meubles qui étoient ordinairement dans la ſienne. Jeanne

eſt venue nous dire que le ſouper étoit ſervi, j'ai donné le bras à ma mère, nous ſommes paſſés à la cuiſine, & tous les trois nous avons affecté une contenance qui vouloit marquer du contentement : comme la cuiſine eſt aſſez grande, on a fait un plancher dans un des bouts, & ce ſera notre chambre à manger : nous ſommes reſtés très-peu de tems à table : après le ſouper nous avons pu faire la converſation beaucoup plus librement ; nous nous ſommes occupés de notre arrangement actuel. En examinant, nous avons trouvé que nos ſouffrances ne tenoient qu'à des habitudes que nous pouvions changer ſans beaucoup de peine : nous avons meſuré notre dépenſe ſur notre rente, dont nous avons dans ce moment les 6 mois, & qu'il ne faut pas excéder : d'abord il a été décidé que ma mère auroit tous les matins ſon café à la crême, auſſi bon qu'il ſera

poffible, mon père & moi nous dejeûnerons du pain & du lait, fuivant notre faim; c'eft beaucoup la faim qui dirigera notre cuifine; nous dinerons tard, ce fera notre repas, le goûter fera fupprimé, peut-être auffi le fouper; on mangera quelque chofe fans fe mettre à table; nous verrons ce que nous pourrons faire là-deffus; nous trouvons déjà que les quatre repas que l'on fait ici font une manière de vivre bien animale; nous avons veillé très-tard, en nous entretenant fur tous ces objets. Nous n'avons pas oublié les amis que nous verrions, & qui nous refteroient attachés: nous n'en avons pas vu une grande foule, & c'eft ce qu'il nous faut. J'ai aidé ma mère à fe coucher, & j'ai cherché à lui faire oublier fa femme-de-chambre. Je me fuis retirée dans mon cabinet. Henriette, que j'avois fait coucher de bonne heure,

dormoit profondément ; les enfans font bientôt diſtraits par la diverſité des objets, le mouvement les amuſe : Henriette a pleuré quelquefois, ſurtout en prenant congé des domeſtiques ; mais bientôt elle s'eſt conſolée en s'occupant des petits ſervices qu'elle peut nous rendre. J'ai trouvé dans mon cabinet ma table à écrire de ſapin, je n'ai pas voulu prendre mon bureau qui tenoit trop de place, & qui ne ſert qu'à un ſeul uſage. J'avois rangé mes papiers dans le tiroir de la table, j'y ai trouvé cette lettre que j'avois commencée il y a environ quinze jours : je me ſuis fait un plaiſir de la continuer, &de vous dire les commencemens de notre nouvelle vie. Il me ſemble que mes parens repoſent tranquillement ; c'eſt une douceur pour moi de pouvoir en juger, & d'ètre ſi près d'eux. Je vais auſſi me coucher dans mon lit de repos ; je ſuis sûre qu'il ſera très-bon :

j'ai trouvé de la place pour celui d'Henriette, celle qui me reſte ſuffit préciſément pour une chaiſe, & pour m'habiller. Demain matin je fermerai ma lettre; j'ai une petite proviſion de papier, je pourrai toujours vous écrire, c'eſt le beſoin de ma vie. Bon ſoir, ma chère amie.

La nuit n'a pas été auſſi bonne que je l'avois eſpéré d'abord; je n'ai point dormi, j'ai entendu ſouvent les plaintes de mes parens, j'ai été une fois vers eux, mais ils n'avoient point de mal. Je me ſuis levée de bon matin; j'entends déjà la bonne Jeanne dans la cuiſine, je vais vîte faire le café de ma mère. Adieu, ma chère amie; ne voulez-vous pas que je vous écrive toujours.

LETTRE LXXVII.

De la même.

JE vois, par votre lettre, ma chère amie, que vous êtes en peine de nous; vos allarmes, votre ſenſibilité ſur notre ſort m'ont touchée; j'ai bien reconnu l'expreſſion de vos ſentimens; je ne me ſuis point laiſſée abattre; au contraire, votre tendre compaſſion m'a donné des forces. En vérité, ma chère amie, il me ſemble que les revers de la fortune ne ſont pas ſi difficiles à ſupporter; l'amour-propre a auſſi ſes reſſources dans la pauvreté; l'art de ſe contenter d'un étroit néceſſaire vaut bien l'habitude d'employer un ſuperflu. Je ne ſais lequel donne le plus de peine : comme dans l'emploi du ſuperflu il faut toujours y comprendre les autres, la difficulté

de leur plaire & de les contenter, y attache toujours une peine que nous ne ſentirons plus, & je m'en reſſouviendrai toutes les fois que la vanité voudra m'affliger par des comparaiſons. Je n'ai point encore eu beſoin de cette reſſource, je ne regrette rien, & j'ai le bonheur de voir que tous les jours mes parens prennent la même façon de penſer que moi; elle n'eſt pas un effort pour ma raiſon; j'ai à tout moment de nouveaux plaiſirs. Le lendemain de notre entrée dans la maiſon ma mère trouva ſon café excellent; jamais il ne lui avoit paru auſſi bon: après le déjeûner elle a voulu s'habiller pour tout le jour; elle paſſa dans mon cabinet, je la coëffai, je l'habillai; pendant ce tems Jeanne rangea ſa chambre, Henriette aida fort bien Jeanne; de tout le jour ma mère ne penſa point à ſon ſallon de compagnie: dans le même matin nous entendîmes du

bruit à la cuiſine, c'étoit la voix de Mde. d'Arſilli, qui diſoit très-fort, où ſont-ils ? où ſe tiennent-ils ? eſt-ce ici leur maiſon ! leur cuiſine ? & tout de ſuite elle entre, elle ſaute au cou de ma mère ; elle embraſſe mon père, elle me tient dans ſes bras : en répètant mes amis ! mes chers amis ! eſt-il poſſible ? elle regarde partout dans la chambre, elle paſſe dans mon cabinet ; des larmes tombent de ſes yeux: nous nous aſſeyons auprès d'elle, & elle fait des plaintes ſur le ſecret que l'on a gardé ; on lui avoit bien dit que nous allions loger au fauxbourg, elle avoit cru que c'étoit un logement que nous avions choiſi de préférence, ou quelque grande maiſon que nous avions louée ; enfin on s'étoit beaucoup occupé de nous, & on n'avoit jamais bien ſu ce que nous faiſions, ni le parti que nous prendrions ; on avoit tout dit, excepté la vérité : elle dit auſſi fort rapidement que l'on avoit aſſuré

que Mr. de St. Ange revenoit de Paris & arrangeoit tout ; c'eſt la première fois que j'ai entendu prononcer ſon nom depuis longtems, & il eſt inconcevable que l'on puiſſe dire une choſe auſſi impoſſible à croire : nous dîmes à Mde. d'Arſilli, que c'étoit bien notre intention que notre réſolution fût ignorée & reſtât dans le ſecret ; que nous avions pris nos meſures en conſéquence, que perſonne n'auroit pu nous faire changer d'avis, que nous comptions ſur l'amitié de nos amis, mais que nous voulions être indépendans, que nous étions fâchés d'être pauvres, mais que nous n'en avions point honte. — Il eſt impoſſible reprit Mde. d'Arſilli, que vous reſtiez ici, vous êtes trop loin de tout le monde, & cette mauvaiſe petite maiſon ne vous convient pas, & tout de ſuite elle entre dans le détail de notre logement, elle veut le voir : je le lui montre, & les domeſtiques ! s'écria-t-

elle, quand elle eut tout vu : nous n'en avons point, lui dis-je tranquillement; c'eſt impoſſible! c'eſt impoſſible! répèta-t-elle pluſieurs fois; elle ſort un rouleau de ſa poche, elle le poſe ſur la table, en diſant; voilà ce que j'ai de trop dans ce moment, vous m'en ferez votre billet; vous le rendrez quand vous pourrez : elle ne nous donne pas le tems de répondre & elle s'échappe : mon père jugea qu'il y avoit cent louis dans le rouleau; j'écrivis tout de ſuite un billet plein de remerciemens & d'expreſſion de reconnoiſſance; & Jeanne reporta le tout chez Mde. d'Arſilli. Je venois à peine d'expédier le meſſage, que j'entends frapper à la porte, je fais ouvrir, c'eſt Mde. de Tauinge : elle étoit en habit de cheval du matin très-élégant; elle m'embraſſe, elle me fait des amitiés; elle reſte pluſieurs momens ſans oſer parler de notre ſituation; enfin elle me dit, ma chère

amie ; j'ai été très-longtems ſans vouloir croire ce que l'on diſoit de votre fortune : mais dites-moi donc ce que c'eſt que ce changement de demeure, dont on fait un ſi grand ſecret, & dont on parle beaucoup aujourd'hui : on diſoit, il eſt vrai, que vous aviez vendu votre maiſon, & je ſais qui l'a achetée ; mais il y a tant de logemens dans la ville, & les affaires s'arrangent toujours : eſt-ce réellement pour tout de bon que vous êtes établis ici ? c'eſt peut-être en attendant que vous alliez dans votre charmante campagne, où vous êtes ſi bien logés ; ma chère amie, lui dis-je, nous n'avons point d'autre logement que celui-ci : — mais cette chambre n'eſt pas mauvaiſe : le ſallon de compagnie eſt ſans doute à côté ? — Nous n'avons point de ſallon de compagnie, .. mon Dieu ! on peut très-bien, reprit Mde. de Taninge, recevoir le monde dans le ſallon à manger, & même c'eſt

aſſez commode en hiver ;..... nous n'avons point de ſallon à manger : comment point de ſallon à manger ! vous mangerez dans l'anti-chambre, & les domeſtiques où, ſe tiendront-ils ? nous n'avons ni anti-chambre, ni domeſtiques,.... ma chère amie, me dit-elle d'un air ſcandaliſé, c'eſt impoſſible, vous vous moquez de moi : dans la fortune la plus délabrée, il reſte toujours quelque choſe aux gens comme il faut, on ne ſe dépouille pas de tout ; on s'arrange, on fait attendre,..... vous voyez, lui dis-je ce qu'il nous reſte, & nous ſommes arrangés,.... mais au moins, ma chère amie, vous viendrez me voir très-ſouvent ; il faut abſolument que vous ſoupiez chez moi deux ou trois fois par ſemaine, il faut ſe diſtraire, & nous rirons : St. Ange ne revient-il pas de Paris ? nous avons fait des ſoupers ſi agréables enſemble : Mde., continua-t-elle

en s'adreſſant à ma mère ? je vous prie de permettre que Mlle. votre fille vienne ſouvent chez moi : elle nous fit enſuite beaucoup d'amitiés, elle nous dit beaucoup de politeſſes, & elle nous quitta en répètant que je devois aller la voir très-ſouvent ; nous ne fîmes aucune réflexion ſur cette viſite : mon père alla examiner notre petit jardin, ma mère arrangea ſes affaires, moi j'allai travailler au dîner avec Henriette & Jeanne ; nous dînâmes très-tard, après 3 heures ; le dîner ſe trouva très-bon ; & c'eſt encore un plaiſir que j'eus : j'en jouiſſois en voyant mes parens manger de bon appétit. Nous étions encore à table, lorſque Mr. de Marville entra, il dit peu de choſe, il n'arrêta ſes yeux ſur rien ; il y avoit encore une chaiſe dans la cuiſine, il la prit comme ſi toute ſa vie il nous eût vu au même endroit : il ſe mit auprès de nous, cependant il avoit un peu de peine à

parler, ſes yeux ne ſe fixoient ſur rien; on ne diſoit que des phraſes interrompues & ſans ſuite : cependant nous étions plus diſpoſés à la gaieté qu'à la triſteſſe. Je vois Mr. que vous êtes en peine de nous, lui dis-je : eh bien ! nous ne ſouffrons point, ſeulement de tems en tems la vanité vient nous donner des regrets; nous les repouſſons tant bien que mal, & nous penſons à notre premier néceſſaire, nous n'avons plus la peine de nous occuper du ſuperflu ; nous mangeons quand nous avons faim ; mais je crois que ce n'eſt pas une économie, car nous avons mangé tout notre diné & je comptois qu'il reſteroit quelque choſe pour le ſouper, mais peut-être que nous n'aurons pas faim ce ſoir; il ne voulut point ſe prêter à ma gaieté ; nous paſſâmes dans la chambre & il fut encore plus triſte ; cependant il alloit commencer une converſation avec mes parens, lorſque Jeanne

vint nous dire qu'il y avoit là un monſieur conſeiller, nous jugeâmes que c'étoit Mr. Duterrier, & mon père ne voulut pas le renvoyer; je ne vous dirai pas les exclamations, les queſtions qui n'attendoient point de réponſe, les regrets ſur le paſſé, les conſeils ſur le préſent : je n'ai retenu qu'une réponſe de mon père à un diſcours qui commençoit par; vous étiez ſi bien, & ſi vous aviez voulu..... je voulois, interrompit mon père? que ma fille fut aſſez riche pour ſe marier ſuivant ſon goût, & que dans ſon choix elle n'eût pas beſoin d'avoir égard à la fortune; je voulois qu'elle ne fut pas obligée d'épouſer un ſot pour ſa fortune, ou être malheureuſe avec un homme qui ne fut pas riche, c'étoit mon ambition, & cette ambition m'a rendu imprudent; j'ai la conſolation que ma femme & ma fille ont un bon eſprit; & nous pouvons encore être

heureux en ne dépendant de personne : vous pourriez, reprit Mr. Duterrier, d'un ton affable & amical, penser à la charge de L*. Bl. M*** est vieux & très-malade, il n'ira pas loin & vos amis vous serviront ; je ne saurois, répondit mon père, compter sur la vie ou sur la mort de personne pour m'arranger : mon intention est bien de chercher quelqu'occupation ; j'ai remarqué que les paysans ont souvent besoin de lumières & de directions dans leurs affaires ; ils sont toujours disposés à avoir des procès pour leurs partages, pour leurs possessions ; je leur offrirai mes secours, je ne prendrai jamais d'argent ; mais je ne refuserai pas ce qu'ils donneront du produit de leur terres & de leur travail : c'est un échange que nous ferons, & je les empêcherai d'être trop généreux ; je veux dès demain faire connoître mon intention dans les villages voisins,

fins, je sautai au cou de mon père; je l'embrassai les larmes aux yeux, & dans mon attendrissement je ne pus lui dire que mon père ! mon tendre père ! Mr. Duterrier, extrêmement étonné de ce qu'il voyoit & de ce qu'il avoit entendu, nous fit des complimens, nous dit des choses qui ne signifioient rien ; mon père l'accompagna jusques à la rue, en lui faisant toutes sortes d'amitiés : toutes ces visites nous laissèrent peu de satisfaction, & il me semble que nos chers amis ne nous ont fait encore que du mal, ce n'est pas leur faute, c'est une suite de notre position : quand ce premier moment de notre établissement sera passé, nous retrouverons leur amitié ; ils s'accoutumeront à notre situation, & nous jouirons de leur société, autant que cela pourra s'accorder avec leurs convenances, c'est tout ce qu'il nous faut, & ne sommes-nous pas trop heureux d'avoir

Mr. de Cliſſi & Mr. de Marville; des amis comme eux feroient oublier l'univers entier : dans nos réflexions ſur ce ſujet, il fut convenu que nous ne fuirions perſonne, qu'en nous tenant abſolument ſéparés du train du monde, nous reſterions en ſociété avec tous ceux qui s'accommoderoient de la nôtre; nous refuſerons toute eſpèce d'invitation, nous ſortirons peu, & en hiver, à peu près point du tout; moi je n'en aurai jamais le tems, le ſoir nous ſerons heureux de reſter enſemble dans notre chambre, qui ſera très-chaude; Mr. & Mde. de Cliſſi, Mr. de Marville, ma tante Bonval y viendront quelquefois; il ne nous en faut pas davantage : je ne vous ai rien dit de ma tante dans mes dernières lettres, parce que vous jugez parfaitement de ſon ſentiment & de ſa conduite avec nous; nous lui avons auſſi fait un myſtère de notre nouvel établiſſement : elle nous deman-

doit souvent comment nous nous arrangerions, elle nous faisoit des offres, elle nous pressoit de les accepter ; nous lui laissions croire que nous serions fort bien logés & qu'il nous restoit de quoi vivre : comme elle a été malade pendant quelques jours, elle a ignoré notre changement de demeure jusqu'à aujourd'hui, qu'un message qu'elle avoit envoyé à notre maison est venu ici ; je lui ai écrit pour lui rendre raison de tout ce qui nous regarde ; si elle ne demeuroit pas si loin de nous, j'irois la voir ; c'est cependant ce que je ferai, une fois que je serai assurée qu'elle est seule ; je ne sais pourquoi dans ce moment je crains l'amitié & l'intérêt que l'on nous témoigne, j'ai peur que l'on ne nous dérange, & que pour nous faire du bien, on ne nous fasse souffrir, & à cette occasion, nous avons encore pris l'engagement de ne rien changer à notre vie, de ne rien

accepter, & de conſerver une indépendance dont notre pauvreté nous fait ſentir tout le prix. Mr. & Mde. de Cliſſi ſont venus paſſer hier la ſoirée avec nous; nous n'avons jamais été ſi heureux, ce n'étoit pas des amis riches qui venoient nous voir, c'étoient des gens qui nous aimoient, qui ſe trouvoient bien avec nous, qui avoient l'air content, & qui paroiſſoient n'avoir jamais été plus riches que nous; c'eſt le plaiſir qu'ils nous donnèrent, & je crois en vérité que notre vanités ſait en tirer parti : elle diſoit tout bas, on peut encore être bien chez nous. Nous avons trouvé beaucoup de complaiſance & de bonne volonté dans nos nouveaux voiſins les payſans, & en particulier un brave homme nommé Jean-Pierre Dabin nous a rendu pluſieurs ſervices; il demeure aſſez près de nous, il eſt vigneron de Mr. de Flamacour, & de plus frère de Henri domeſtique de

campagne de Mr. de St. Ange : ses relations m'ont paru ſingulières, nous ne l'avons plus employé depuis que nous les connoiſſons, & il a été bien payé ; ſa maiſon reſſemble beaucoup à la nôtre, parce que toutes les maiſons de nos payſans ſe reſſemblent : depuis que nous ſommes dans ce quartier, nous n'avons éprouvé que des diſpoſitions officieuſes de nos voiſins ; ils ont une compaſſion qui ne bleſſe point l'amour propre, & une envie d'être utiles qui ne paroît pas intéreſſée ; nous ſerons comme eux, nous tâcherons auſſi d'être utiles ; il n'y a pas toujours beſoin d'être riche pour cela : voilà, ma chère amie, comment ſe ſont paſſés les quatre premiers jours de notre établiſſement ; notre arrangement domeſtique a pris ſon pli ; il ne donne point de peine, & il ne fait ſouffrir perſonne ; nos ſoupers étoient languiſſans, mon père & ma

mère mangeoient peu ou rien, j'ai proposé de les supprimer; quand on aura faim on se fera apporter quelque chose sur un cabaret: l'important est, d'avoir apperçu que notre rente suffira à notre dépense: ce soir je vous écris pendant que mes parens reposent, aujourd'hui ils ont été un peu tristes, nous n'avons vu personne dans la soirée, je crois que demain je leur lirai l'indigent; ce drame ranimera peut-être leur courage, il n'est pas étonnant que l'habitude reprenne ses droits, c'est à moi à chercher les moyens de la leur faire oublier: je ne cesse d'y travailler à tous les instans, je le dois, car fonciérement c'est moi qui suis la cause de tout, & c'est moi qui souffre le moins: ma lettre partira demain, peut-être vous dirai-je encore quelque chose avant de la fermer; bon soir, ma chère amie; il est bien tard.....

Ce matin Mr. & Mlle. de Mirfor nous

font demander de les recevoir ; je fais répondre que nous sommes hors d'état d'avoir cet honneur-là, ce sera une autre fois : j'ai une répugnance bien décidée à revoir cette bonne amie. Adieu, ma chère Sophie ; je vais ordonner, c'est-à-dire, faire le dîner.

LETTRE LXXVIII.

St. Ange à Marville.

OUI, mon cher ami, ta lettre m'a mis au désespoir, je ne veux pas examiner si mes remords y entrent pour beaucoup ; mais dis-moi, si je n'ai que des raisons pour avoir le plus profond respect pour Mlle. de Germosan, si les choses se sont arrangées de manière à ce qu'aucun homme n'ose lui adresser ses voeux & ses prétentions, si personne ne sent comme moi,

le bonheur ſuprême de la poſſéder ; ſi la fortune n'oſe employer ſes droits ſur elle, ſi enfin je reſte ſeul à l'adorer avec des intentions pures, eſt-ce un malheur dont je doive m'affliger bien ſincèrement ? J'aime Mlle. de Germoſan, comme je l'ai toujours aimée à cauſe de ſes charmes, à cauſe de ſa beauté, parce qu'elle eſt une fille charmante ; à cet attrait naturel s'eſt joint un ſentiment profond qui m'a été inſpiré par ſon eſprit, par ſes qualités, par ſon caractère, par ſes vertus ; mon cœur & mon imagination ont placé la félicité ſuprême dans le bonheur d'être auprès d'elle, de vivre avec elle, de ne voir, de n'aimer qu'elle, d'avoir les mêmes intérêts, enfin, de confondre ma vie avec la ſienne. Ce ſentiment ne me quitte plus, & jamais je ne l'ai éprouvé auſſi vivement que depuis que je ſuis loin d'elle ; que depuis que je ſuis à Paris, où la variété des objets a pu m'occuper un moment, mais jamais

me diſtraire de cette idée, ni l'affoiblir : bien loin de là, j'ai éprouvé partout un vuide que le ſouvenir ſeul de Mlle. de Germoſan a pu remplir. Je la vois toujours diſant : oui, St. Ange, je vous aime; un feu céleſte étoit dans ſes yeux; il a pénétré dans mon ame, il ne s'éteindra jamais. Je l'avoue, ce n'eſt que depuis ce moment que je comprends que le plus grand bonheur eſt de vivre avec une femme que l'on aime, & qui mérite de l'être : l'ambition la plus ſatisfaite, les honneurs les plus flatteurs, les richeſſes les plus brillantes ne peuvent pas remplir auſſi bien tous les momens de la vie qu'une femme charmante, dont l'eſprit, les grâces, la douceur procurent à chaqu'inſtant une ſenſation nouvelle & agréable; l'ame toute entière jouit & ne demande rien au-delà; les objets de l'avidité, de l'orgueil, de la vanité exigent une multitude de choſes qui ne ſatisfont jamais; toujours quel-

que chose s'élève contre leurs jouissances, ou un désir nouveau, ou une imperfection dans ce que l'on attend : un doute formé par l'amour-propre, ou une inquiétude de la vanité, ou des obstacles que celle des autres sait si bien mettre à nos prétentions, arrêtent toujours la satisfaction de nos désirs. L'amour circonscrit le bonheur autour de celle qui en est l'objet, & si les vices de l'homme & de la société ont gâté ce que la nature avoit si bien arrangé, le sentiment & la raison peuvent l'y ramener. Voila les idées que m'a donné Mlle. de Germosan, & je ne peux plus m'en écarter : jusques à présent j'avois fait comme le commun des hommes, j'avois placé le bonheur dans la multitude des jouissances, de la vanité, de l'amour-propre, de toutes les petites passions, enfin, qui empoisonnent le sort de l'humanité; que la nature n'avoit point prescrites, mais que la société a in-

ventées : on peut y revenir à cette nature ſimple & heureuſe : ſi c'eſt un effort de l'eſprit, je crois en être capable, & cette force je la dois aux ſentimens que m'a inſpiré Mlle. de Germoſan ; mais à quoi me mènera-t-elle, cette force ; en aurai-je aſſez pour détruire tous les obſtacles qui m'environnent : n'importe, je ne puis aller chercher le bonheur où je ne le vois pas, & je reſte attaché à l'objet qui l'a fixé ; cependant ce n'eſt pas pour ce qui eſt rélatif à moi que ta lettre m'afflige ; j'y vois au contraire des rayons d'eſpèrance ; c'eſt la perte entière de la fortune des Germoſan qui me conſterne ; je n'ai jamais cru que leur ruine pût être totale ; ils ont des maiſons, des fonds de terre, & beaucoup d'autres affaires encore, & après les pertes avec la Hauſſe réparées, il devoit reſter quelque choſe ; comment tout eſt-il anéanti ? il eſt vrai que lorſqu'on ſe laiſſe entraîner

dans des projets, dans des ſpéculations, & qu'en même tems on ſe livre au luxe des maiſons, des embelliſſemens, on eſt bien vite emporté loin du point où l'on vouloit s'arrêter; on eſpère, on ſe livre encore, & l'erreur ſur un événement achève de vous précipiter dans une ruine totale. J'en ai vu ici quelques exemples; mais j'étois bien éloigné de croire que Mr. de Germoſan en ſeroit un: mon premier mouvement a été d'aller me jeter à ſes pieds, & de lui offrir ce que j'ai, ma vie, mes facultés & tout ce qui eſt en mon pouvoir. J'ai cherché quels ſeroient les moyens que l'on pourroit employer pour vivre ſans trop de privations: dans l'éloignement où je ſuis dans ce moment, je ne puis établir aucun plan, aucune idée fixe; j'ai ſeulement penſé à examiner & à réaliſer tout ce que je pouvois avoir; depuis que l'affaire de mes contrats a été miſe en règle, je les

ai abandonnés aux commiſſionnaires pour en tirer le parti qu'ils pourroient. J'ai écrit à Mr. Durtan que je ſatisferois à ſes demandes, qu'il pouvoit prendre en conſéquence telles meſures qu'il jugeroit convenables; je m'étois ſeulement arrangé pour ma dépenſe ici & pour mon retour chez moi: je n'avois fait ſur tout cela aucun calcul bien précis. Depuis ta lettre j'ai réfléchi différemment, j'ai mieux calculé; d'abord j'ai écrit à Mr. Durtan que je ne voulois pas me preſſer de ſatisfaire à certains engagemens qui ne me regardoient pas directement, & que je le priois d'obtenir du tems & des renvois là-deſſus; enſuite j'ai conſulté mon agent de change ſur l'argent que je pourois retirer de tout ce qui me reſte en effets vendables ſur la place; je n'ai pas balancé, & avec lui & les commiſſionnaires tout a été réaliſé; j'ai même vendu quelques bijoux, & tout ce qui dans

mon équipage pouvoit être inutile : pendant plusieurs jours j'ai été occupé à cette opération ; c'est d'aujourd'hui qu'elle a été achevée, tout est là en argent comptant : j'ai voulu le convertir en lettres-de change, elles sont fort rares & fort chères dans ce moment, je n'en trouverois même que sur Lyon, & depuis là il faudroit encore de la peine & des frais pour le faire passer en Suisse. Mon agent de change m'a conseillé d'envoyer l'argent en nature par la diligence jusques à Besançon, de-là je pourrai le faire aller à Yverdun avec facilité ; c'est le parti que j'ai pris ; je viens de fermer & de cacheter les sacs ; ils sont adressés à Mrs. Pellier & Pochet à Besançon ; demain matin je les porterai au bureau moi-même en fiacre ; il y a 55 mille & quelques cent liv. en or ; comme il y a trois paquets, & qu'il y a aussi quelques écus, je vais mettre le tout dans une petite caisse,

que je fermerai au bureau. Je crois que j'arriverai à Besançon à-peu-près en même tems que mon argent ; peut-être que depuis là je le porterai moi-même ; mon intention est d'aller supplier les Germosan de l'accepter ; ils disposeront de ma vie, & je serois heureux d'être pauvre avec eux ; j'y trouverai tous les bonheurs, & avec Laure il n'y aura pas besoin de richesses. Pourquoi ne pourrions-nous pas mener une vie tranquille, retirée, frugale, œconome dans ma campagne ? nous travaillerions, nous viendrions au secours les uns des autres : en vivant de notre œconomie & de notre travail, nous ne serions pas sans plaisirs ; les Germosan ont des vertus, ils ne connoissent pas les miennes : il me semble que notre vie pourroit être heureuse, quelles que fussent nos richesses. Je t'invite, mon cher ami, à en dire quelque chose, si tu vois des possibilités dans

les sentimens & dans les arrangemens. Mais le bonheur ne s'arrange pas si facilement ; il y aura des difficultés, des obstacles ; on craindra, on refusera ; l'ambition de Mr. de Germosan n'est pas éteinte, jamais il ne consentira à n'être que pauvre, & ses espérances reposent sur sa fille : quoiqu'il en soit, j'offrirai ce que je possède, je me jetterai à leurs pieds, & Mlle. de Germosan me rendra aussi malheureux qu'elle voudra, c'est le parti que je veux suivre. Demain je fais partir mon argent, le lendemain je le suivrai, & mon départ est déjà arrangé pour cela ; je compte les jours, & je pense qu'avec le tems que je m'arrèterai à Besançon, je serai auprès de toi, & auprès de quelqu'un encore, dans onze ou douze jours au plus tard. Demain, en fermant ma lettre, je te dirai mieux mes mesures ; je ne vois rien qui puisse m'arrêter : j'ai pris congé de

Mde. de Seme ; elle eſt triſte, elle a des chagrins, ſa fille eſt malade ; je la quitte avec les plus grands regrets, il me ſemble que je pourrois lui être utile ; ſes parens s'intéreſſent peu à elle, & elle ſera très-peu riche ; elle eſt malheureuſe ; j'ai été très touché en la quittant, je veux tâcher de la voir encore demain ; il me ſemble qu'elle pourroit être l'amie de Mlle. de Germoſan, il y a quelques rapports dans leurs caractères : demain je fermerai ma lettre.

Hélas ! mon cher ami, je voulois jeter au feu cette lettre que je t'avois écrite il y a quatre jours, elle ne ſignifie plus rien : je ſuis bien malheureux, plus malheureux que jamais. Je te diſois à demain, mais où eſt l'homme qui eſt sûr du lendemain ! j'ai eu des momens d'un vrai déſeſpoir, & je ne ſais ce qui m'a arrêté pour ne pas m'y livrer. — L'autre jour, donc, après que je t'eus écrit ;

je rangeai encore mon argent dans mon bureau, j'y joignis même celui que je destinois à mon voyage, & j'allai me coucher avec assez de tranquillité; je voyois dans la somme que j'emportois quelques ressources & des espérances, des rentes viageres, de petits arrangemens dans ma campagne, enfin la possibilité de soutenir une famille sans l'exposer aux souffrances de la pauvreté : je m'étois fatigué dans le jour, jamais je ne dormis si profondément, au moins il y avoit très-long-tems que je n'avois passé une aussi bonne nuit : j'avois recommandé que l'on entrât de bonne heure; cependant il étoit tard, on ne vient point, le domestique de louage que j'ai depuis que je suis ici, ne paroît point, je sonne, j'appelle inutilement; je me lève dans l'intention de le gronder de ce qu'il me sert si mal le dernier jour qu'il est avec moi; je passe dans le cabinet qui

eſt à côté de ma chambre où eſt mon bureau, & où on ne peut aller qu'en paſſant par la chambre; le bureau eſt ouvert, la petite caiſſe où eſt l'argent n'y eſt plus; je m'approche avec précipitation, j'ouvre les layettes, je cherche, je m'agite, je vois la fenêtre du cabinet ouverte, je me rappelle que pendant que j'écrivois, le domeſtique étoit venu la fermer ou l'arranger; j'examine, & je vois qu'avec de l'adreſſe on peut y monter; je ne doute plus du vol; je cours au maître de l'hôtel, je fais venir tout le monde, je me plains, je crie, je fais des informations ſur le domeſtique, on m'écoute, on me regarde, on me fait des queſtions, on a l'air de douter que réellement j'euſſe eu l'argent que je diſois m'avoir été volé; on fait venir un commiſſaire, il fait une longue procédure, & dans cette procédure il y a autant de choſes qui peuvent faire douter que j'aye été

volé, qu'il y en a pour le faire croire : je cours chez le Lieutenant de Police; il étoit occupé, on me fait attendre long-tems, enfin je fais ma plainte, on m'écoute avec bonté, on me promet de faire toutes les perquisitions possibles, on me fait espérer de retrouver mon argent. Je retourne chez moi, tout y est en désordre, & la confusion est dans la maison : on protégeoit le domestique de place, on devoit même en répondre, on prend son parti ; on assure qu'il reviendra, qu'il ne peut échapper ; on saura si réellement j'ai été volé. La plus grande partie du jour se passa dans ce trouble, & à faire ces démarches ; cependant que puis-je espérer ? ce domestique sera bientôt sorti du royaume avec mon argent, & tout sera entièrement perdu pour moi : je passe encore deux jours à faire toutes les recherches, & je ne puis rien découvrir ; alors j'exa-

mine ce que j'ai, ce qu'il me reſte, ce qu'il faut que je faſſe ; ma montre, quelques louis qui étoient encore dans ma poche, & une très-petite malle de hardes ſuffiſent à peine pour ſatiſfaire ce que je dois dans l'hôtel où je demeure, c'eſt même beaucoup s'il me reſte quelqu'argent pour mon voyage. Hier, je ne ſavois que devenir, je paſſai toute la nuit à méditer ſur ce que j'avois à faire, & j'avoue que j'ai été au déſeſpoir en voyant toutes mes eſpérances renverſées & anéanties. Les commiſſionnaires de chez leſquels j'avois retiré les effets qui étoient chez eux en avoient paru mécontens, & j'avois pris congé comme étant bien aiſe de n'avoir plus à faire avec eux : j'aurois trop à ſouffrir d'aller leur demander des ſecours ; d'ailleurs, ſi mon argent ne ſe retrouvoit pas, il ne ſeroit pas sûr que je puſſe leur rendre celui qu'ils me prêteroient. Ce matin j'ai calculé que

tous les jours je devenois plus pauvre, j'ai pris le parti de vendre ma montre & mes habits ; avec l'argent qu'ils m'ont produits, j'ai payé ce que je devois, il m'eſt reſté juſtement 66 liv. 10 ſ., c'eſt-à-dire préciſément ce qu'il me faut pour faire la route à pied ; c'eſt l'idée que j'ai eue d'abord ; enſuite j'ai encore cherché, calculé, examiné, & ce ſoir je vois que je n'ai point d'autre reſſource : pourquoi n'irois-je pas à pied ? en dépenſant 3 ou 4 liv. par jour, je puis reſter environ quinze jours, & c'eſt à-peu-près le tems qu'il me faut ; je me porte bien, je marche aiſément, je tâcherai que l'impatience d'arriver ne me faſſe pas excéder de fatigue : le parti en eſt pris, je pars demain, & je me ſuis pourvu d'un bâton. J'ai la fauſſe honte de vouloir cacher ma manière de voyager ; je fais croire que je change de quartier ; aujourd'hui mon départ eſt plus ſûr que l'autre

jour, je n'ai pas peur que l'on m'en ôte les moyens; j'en ſuis ſi aſſuré que je te dis adieu, & je ferme ma lettre.

P. S. Je ne ſais ſi je t'écrirai dans la route, j'eſpère de n'avoir rien à te dire: je te prie que perſonne ne ſache mon départ & mon voyage, j'arriverai à ma campagne, je veux être quelques jours chez moi ſans que perſonne le ſache, j'aurai beſoin de repos, & ſurtout d'être inſtruit de bien des choſes. Je penſe à cette lettre dont te parle Mde. Dubour, il faudra en connoître l'auteur, je ne ſuis pas éloigné de le deviner. Ne ſois point en peine de moi; j'ai pourvu à tous les beſoins de mon voyage: je t'embraſſe encore.

LETTRE LXXIX.

Mme. Dubour à Laure.

VOus êtes cruelle, ma chère amie, d'avoir retenu votre lettre, & d'être reſtée ſi long-tems ſans me donner de vos nouvelles, ſans me dire votre ſort, ſans m'inſtruire de ce parti que vous avez pris : j'eſpérois toujours que votre ſituation ne ſeroit pas ſans reſſource, que vos affaires ne ſeroient pas auſſi malheureuſes, que vos amis viendroient à votre ſecours, de manière à vous ſoutenir, & à prévenir le parti violent que vous avez pris. Si j'avois prévu votre deſſein rien n'auroit pu me retenir, & je ſerois volée vers vous, je me ſerois miſe aux pieds de vos parens, pour obtenir d'eux qu'ils vinſſent chez moi, & qu'ils vouluſ-
ſent

ſent partager tout ce que j'ai. Nous pourrions vous loger ; nous vous aurions arrangés d'une manière qui vous eût convenue : je voulois partir, mon mari m'a dit que je n'en étois pas la maîtreſſe dans ce moment ; il eſt vrai que j'ai un rhume ſi violent qu'il eût peut-être été dangereux pour moi d'entreprendre un voyage. J'ai dû céder aux craintes que donne mon état, mais je vais me ménager, & dès que je ſerai rétablie, rien ne m'arrêtera ; je veux aller habiter ce cabinet, partager ce lit de repos, il y aura une place pour moi, j'en ſuis ſûre, je ſerai avec vos parens, je vivrai comme eux, je vous aiderai ; je partagerai vos peines, & ce ſera une douceur que je ſentirai vivement : il me ſeroit bien impoſſible de vous dire ce que j'ai éprouvé en liſant votre lettre ; je ne vous parlerai pas des larmes qu'elle m'a fait répandre, mais je voudrois vous exprimer l'admiration que

vous m'avez donnée, votre courage, votre fermeté m'inſpirent une vraie vénération pour vous : au milieu de votre malheur, vous m'avez donné l'idée du bonheur ; cette indépendance, ces ſervices mutuels, cette attention réciproque & ſoutenue, ce ſentiment ſur toutes les petites jouiſſances, cette occupation continuelle pour le bien-être de ceux que l'on aime, je vous aſſure que c'eſt là où eſt la vraie félicité ; je veux en être le témoin pour me dégoûter du ſuperflu & pour apprendre à jouir du néceſſaire. Je me demande ſouvent ; eſt-il bien vrai que mon amie, qui étoit dans le monde, qui y tenoit une place diſtinguée, qui y brilloit de pluſieurs manières, qui avoit une campagne charmante, & qui y jouiſſoit de tous les agrémens, ſoit aujourd'hui réduite à habiter une maiſon de payſan, à être ſans domeſtique, à n'avoir que le premier néceſſaire ? Je relis votre

lettre, mon cœur en ſuit tous les détails, & il me vient l'envie extrême d'être auprès de vous. Je n'y réſiſterai pas, dans quelques jours je me porterai parfaitement bien; on dit qu'il n'y a rien à craindre dans le huitième mois; Mr. Dubour m'accompagnera juſqu'à moitié chemin, nous irons fort lentement; enfin, nous prendrons toutes les précautions, & j'irai paſſer quinze jours avec mon amie. Que j'aurai de plaiſir! Il ſeroit bien plus dangereux que je n'euſſe pas cette ſatisfaction, elle ſeroit renvoyée trop loin; comptez que je vous perſécuterai pour venir tous les trois habiter chez moi; je vous promets de mettre votre délicateſſe à ſon aiſe, vous verrez au moins que vous ne me cauſeriez pas la plus petite dépenſe. Je vous avoue que je ne puis être contente de vos amis; comment ont-ils ignoré ce que vous faiſiez? comment vous ont-ils laiſſé faire? & n'ont-

ils pas tous travaillé à vos arrangemens ? à quoi ſert l'amitié ? où eſt leur intérêt pour vous ? En vérité, ma chère amie, il me ſemble qu'ici cela ne ſe ſeroit pas paſſé ainſi; on n'auroit pas ſi bien reſpecté votre ſecret; on ſe ſeroit bien plus mêlé de vos affaires, on vous eut peut-être fait ſouffrir, mais on n'eût pas ſouffert cette tache à l'amitié. Je ne ſuis même pas contente de Mr. de Marville, il a trop reſpecté votre ſentiment, & Monſieur de Cliſſi a trop fait pour le ſeconder : enfin, ma chère amie, j'ai honte pour l'amitié qu'elle n'ait pas ſu faire plus de choſe pour votre bonhèur & pour votre bien-être : il y a encore quelqu'un qui excite ma curioſité ; j'ai toujours cherché dans vos lettres ce qui pourroit m'en apprendre quelque choſe, vous ne m'en avez dit qu'un mot, & je ne ſais rien de lui ; il ſemble qu'il n'exiſte plus du tout ; je ne vois

ſa place ni dans votre maiſon, ni dans votre eſprit, ni dans votre cœur. Vous avez dit, & à lui-même encore, que vous l'aimiez, & alors il me ſemble qu'il doit exiſter par-tout : dites-m'en quelque choſe, je vous en prie, je ne puis vivre dans l'ignorance de ce qui vous occupe & de ce qui vous intéreſſe ; reſte-t-il à Paris ? revient-il ? que deviendra-t-il ? je ne ſais que conclure en voyant tous vos arrangemens auſſi excluſifs pour lui, & je ne voudrois accuſer perſonne. Mr. de Marville, à qui j'ai eu l'occaſion d'écrire, ne m'en a parlé que d'une manière fort vague, j'eſpère que nous en parlerons mieux lorſque je ſerai auprès de vous ; c'eſt un vrai ſujet de cavette, & dans ce cabinet nous ne nous endormirons pas ſans avoir dit quelque choſe. Vous voyez, ma chère amie, que vous voir eſt un vrai beſoin pour moi : je ne ſais ce qui arriveroit ſi je n'avois pas la certitude de le ſa-

tisfaire, & j'eſpère de ne pas attendre quinze jours; je recevrai encore quelquefois de vos lettres, mais l'envie de cauſer reſtera toujours : aujourd'hui je l'ai un peu ſatisfaite, je ne vous dirai plus rien, ſinon que je vous aime pour la vie.

LETTRE LXXX.

LAURE de Germoſan à Mme Dubour.

OUI, ma chère amie, venez me voir, vous me comblez de joie en me le promettant; en vérité, je ne connois d'amitié que la vôtre; venez ſouffrir avec moi, venez avoir faim avec nous; mais non, vous ne ſouffrirez point, & je ſerai heureuſe : je puis très bien coucher dans le lit d'Henriette, vous aurez le mien qui eſt très-bon, & j'en mettrai un autre

pour la petite fille dans un paſſage qu'il y a de mon cabinet à la cuiſine; nous ſerons fort bien arrangées. Mes parens s'en réjouiſſent preſqu'autant que moi : venez, ma chère amie, venez, ne manquez pas à votre promeſſe, ou je ſerois trop malheureuſe, après l'eſperance que vous me donnez : ſans doute qu'il n'y a pas le moindre danger pour vous, les chemins ne ſont point mauvais, dans ce moment le froid n'eſt point rigoureux, & nous cauſerons ; ma joie eſt extrême en penſant que vous ſerez là dans mon cabinet. Que j'aime Mr. Dubour, de ne point s'oppoſer à votre généreuſe idée, il eſt charmant de ne point faire de difficulté; on dit cependant que c'eſt la grande vocation des maris : dites-lui bien qu'il ſeroit très dangereux que vous ne vinſſiez pas ; laiſſez-moi ne penſer qu'à ce plaiſir là ; je ne croyois pas en goûter un auſſi vif, & j'en ai beſoin, car j'ai eu du

chagrin ; ma mère a été un peu malade ; j'ai craint que nous n'eussions de la peine à avoir notre médecin ; je l'ai fait demander, & pour le rassurer sur ses honoraires, je lui ai payé deux visites qu'il nous a faites beaucoup plus cher que lorsque nous étions riches, ensorte que j'espère qu'il reviendra ; j'avois encore de l'argent de mes nippes que j'avois vendues, mais j'ai réfléchi qu'il pourroit me manquer dans la suite, & qu'en cas de maladie nous ne pourrions peut-être pas payer & le médecin & les remèdes. J'ai cherché un moyen de gagner quelqu'argent pour cet objet, j'ai fait parler à une couturière en linge, & j'aurai de l'ouvrage que je ferai le jour, la nuit je copierai de la musique, ce sera pour les concerts de Mde. de Taninge ; tout cela est déjà arrangé, & il y a deux jours que je travaille ; je gagne bien peu de chose, mais au bout d'un certain tems j'aurai

une petite ſomme en réſerve; c'eſt une tranquillité que je me procure. J'apprends en même tems à coudre à Henriette ; pour les enfans de Jeanne, je ne ſais encore comment je les arrangerai pour leur enſeigner à lire & à écrire ; ils feroient trop de bruit dans la maiſon ; ils demeurent fort près de la nôtre, je veux eſſayer d'aller chez eux après le déjeûner de mes parens ; je commencerai demain. Vous voyez, ma chère amie, que mon tems eſt bien rempli, & je n'ai pas à craindre l'ennui ; tout l'après-midi je travaille l'ouvrage de la lingère. Mes parens ſe couchent entre dix & onze heures, je copie de la muſique juſqu'à minuit ou une heure ; le matin à cinq heures je m'occupe avec Henriette, le ſoir mon père nous lit ; les payſans commencent à venir le conſulter ; il a paſſé deux ou trois matins à s'occuper de leurs affaires, il dreſſe des projets d'accommodement

pour leurs procès ; il les éclaire ſur leurs droits & ſur les loix, il les empêche de plaider, il ne permet les marques de reconnoiſſance que lorſque les affaires ont été terminées avantageuſement, & qu'il eſt parvenu à faire quelqu'arrangement utile : tout ce qui n'a point de ſuccès eſt compté pour rien : quand les parties ſont contentes, alors il conſent d'accepter quelques denrées, & nous avons déjà reçu de l'huile, des œufs, du beurre frais, & nous trouvons du plaiſir à vivre du bien que mon père a fait, ce ſont nos gourmandiſes ; venez les partager, ma chère amie, & nous les trouverons délicieuſes. Mr. de Marville, Mr. de Cliſſi, ma tante Bonval viennent de tems en tems paſſer les ſoirées avec nous : vous comprenez que, les premières fois, il a été continuellement queſtion de nous, de ce que nous pourrions faire ; de ce que nous aurions dû prévenir ; enfin

le passé, le présent, l'avenir étoient discutés ; on raisonnoit, on disputoit, & comme notre volonté étoit fixe, & que notre vie alloit son train, tout ce qu'on a dit a été inutile, & il n'y a rien eu de changé. Aujourd'hui on commence à ne plus s'occuper de nous, il est reçu que nous sommes pauvres & que nous vivons en conséquence. Mais pourquoi avez-vous écrit à Mr. de Marville ? cette idée m'a inquiétée, il ne me l'a point dit ; je n'aime pas qu'il y ait un secret entre vous deux, je veux qu'il me montre votre lettre, ou je croirai que vous avez fait quelqu'injure à l'amitié. Je vous en prie, ma chère amie, ne faites rien, ne dites rien, ne pensez à personne ; pourquoi me ramener sur des idées qu'il faut effacer ? qu'importe ce que j'ai dit, qu'importe ce qu'il peut y avoir dans mon ame ; vous voyez que tout est arrangé d'une manière immuable, & qu'il ne

peut plus y avoir de changement dans ma vie. Mr. de St. Ange eſt toujours à Paris, il doit revenir; je crois que Mr. de Marville me l'a dit; je ne ſais ce qu'il a ajouté, qu'il étoit auſſi pauvre à cauſe de certains cautionnemens qui l'obligent de payer les dettes des autres. Ma chère amie, je n'ai pas trop le tems de m'occuper de tout cela, & m'en diſtraire eſt un bien que me font mes occupations. Mais pendant que j'écris je ne copie pas ma muſique, c'eſt de l'argent que je dépenſe; je me reproche le plaiſir que j'ai de m'entretenir avec vous, je ne veux pas même avoir ce reproche à me faire. Adieu donc, ma chère amie.

LETTRE LXXXI.

St. Ange à Marville.

De ma campagne, le 20 novembre.

JE ſuis bien malheureux, mon cher ami, tu n'ès jamais où je voudrois te trouver; j'eſpèrois me jeter dans tes bras en arrivant, j'eſpèrois trouver auprès de toi les délaſſemens & toutes les conſolations dont j'ai beſoin, après le voyage pénible que je viens de faire, & tu es à Berne pour des affaires importantes, auxquelles ton emploi t'oblige de vaquer: on me dit chez toi que l'on ne ſait quand tu reviendras, & on m'a donné ta lettre qui ne m'a point conſolé: je ne te parlerai point aujourd'hui de ma route à pied, c'eſt un voyage que je raconterai une fois à mon aiſe; les premiers jours je fis beaucoup de

chemin, je me livrois à mon ardeur, & bientôt je fus obligé de ralentir ma marche ; les derniers jours ont été pénibles : cependant j'étois pressé d'arriver, je me hâte de te dire ce qui s'est passé dans ce moment : le cœur me battoit bien fort en approchant d'Yverdun, & cependant je respirois plus librement ; je ne prévoyois que des peines dans l'avenir, & cependant j'étois plus tranquille ; dans les momens d'inquiétude, il vaut mieux être près de l'objet qui les cause, même lorsque l'on n'a qu'à souffrir : après 15 jours de marche j'entrois le soir dans Yverdun, occupé d'idées & de sentimens différens : comme si j'eusse cherché quelqu'obstacle au moment de mon arrivée, je me rappelai qu'Henri avoit un frère vigneron qui demeuroit dans le fauxbourg ; je devois passer devant sa maison, je voulus m'informer de Henri & de ma campagne, où je

comptois me rendre le lendemain de grand matin, je cherchai à me rappeler la maison, il failoit nuit; je crus cependant l'avoir trouvée, j'ai ouvert une porte, ensuite une autre, qui étoit celle d'un tambour, & alors j'ai vu une femme ou plutôt un ange; elle avoit un tablier de cuisine autour d'elle, elle tenoit un linge d'une main & un ustensile de l'autre; de beaux cheveux bruns étoient rattachés autour de sa tète avec un ruban bleu, son habillement étoit d'une propreté & d'une blancheur éblouissante; une petite fille étoit à côté d'elle, une paysanne étoit auprès du feu, & y mettoit du bois; je suis resté immobile, je ne savois si j'avois une vision; Mlle. de Germosan a jeté un cri & elle est tombée sur une chaise qui étoit près d'elle, je me suis précipité à ses pieds, & je l'ai adorée avec une sincérité que je ne puis t'exprimer; je le lui ai dit, je l'ai répèté avec

tout le feu dont j'étois animé : j'ai dit, j'ai juré que je l'aimois toujours, que je l'aimerois toute ma vie ; que mes ſentimens pour elle tenoient à mon exiſtence : j'ai vu ſon émotion, elle a porté ſa main ſur ſes yeux, j'ai cru voir quelques larmes ; l'enfant s'eſt approché d'elle du côté oppoſé à celui où j'étois, & en lui mettant les deux mains ſur le bras, elle lui a dit ; ma chère maîtreſſe, eſt-ce que ce Mr. veut vous faire du mal ? alors je n'ai pu retenir mes pleurs ; elles me ſuffoquoient & j'en ai verſé abondamment : Mr. de Germoſan paroît dans cet inſtant à la porte de ſa chambre ; j'avois le viſage caché, il ne me reconnoît pas, je lève les yeux ſur lui, il s'écrie, quoi ! c'eſt Mr. de St. Ange ! & il me ſerre dans ſes bras : jamais je n'ai éprouvé une émotion auſſi vive ; mon cœur étoit briſé, froiſſé ; & cependant je ſentois je ne ſais quelle douceur s'introduire dans

mon ame : Mr. de Germofan m'entraîne dans la chambre, il crie à Mde. de Germofan, Mr. de St. Ange! cette femme refpectable me tend auffi les bras, en me difant; quoi c'eft vous, mon ami! notre bon ami! nous fûmes affez longtems abfolument livrés à notre fentiment: enfin, on peut parler de fuite, on m'apprend tout ce qui eft arrivé, & comment on s'eft réduit dans cette maifon; je dis à mon tour comment j'ai été volé & obligé de faire ma route à pied; il fembloit que la conformité de nos fituations nous rapprochât, & que nos cœurs fe réuniffoient; nous avions une entière confiance, & je ne fais comment dans ce moment nous déplorâmes peu nos malheurs réciproques: Mlle. de Germofan eft entrée, j'ai vu qu'elle étoit tremblante; je vais à elle, je lui demande pardon de l'avoir furprife, je dis ce qui en avoit été la caufe; dans l'émotion,

dans l'attendriſſement de tout ce que j'entendois, de tout ce que je voyois; je ne pus cacher mes ſentimens; & dans l'impoſſibilité de retenir l'effuſion de mon cœur, j'adreſſai la parole à Mr. de Germoſan. Mr. lui die-je; il eſt inutile de vous cacher les ſentimens que j'ai pour Mlle. votre fille, vous ne les ignorez pas; & je vous prie de regarder l'aveu que je fais ici de ma paſſion pour elle, comme la confirmation de tout ce que vous avez pu préſumer; je n'aimerai jamais que Mlle. de Germoſan, & ma vie dépend d'elle, mais dans la ſituation où je ſuis, que puis-je prétendre? je voudrois vous conſacrer mes bras, mon tems, & ma vie; mais puis-je me flatter de rendre la vôtre plus heureuſe: quoiqu'il en ſoit, je me mets à vos pieds, & je n'aurai jamais de bonheur que celui que vous m'accorderez: Mlle., continuai-je, en m'adreſſant à Mlle. de Germoſan, par-

donnez-moi, si sans votre aveu je fais connoître mes sentimens pour vous à vos respectables parens ; il m'est impossible de les leur cacher plus longtems, votre cœur n'est point obligé de m'entendre ; mais ma vie est à vous & vous en disposerez. Mr. de Germosan m'interrompit en me demandant d'être toujours leur ami, il voulut parler de reconnoissance ; je l'arrêtai, je lui dis que je regarderois comme une injure, s'il vouloit en dire un mot ; je lui prouvai que je n'avois rien fait pour lui, & que la seule chose que je m'étois proposée avoit été anéantie par le vol qui m'avoit été fait, je me retirai en disant que j'allois ce soir chez ma sœur ; que le lendemain j'irois à ma campagne, que je demandois la permission de venir quelquefois auprès d'eux, & que j'aurois la plus grande attention à ne leur causer ni peine, ni embarras : en sortant, je serrai bien

fort Henriette dans mes bras, jamais je n'avois ſenti auſſi vivement les ſentimens de la nature, je ne veux pas en voir la cauſe dans ma pauvreté : j'ai été reçu avec tendreſſe chez ma ſœur ; on ne ſavoit pas comment je revenois ; on m'avoit attendu ; on commençoit à ne plus m'attendre, & je te remercie du ſecret que tu m'as gardé là-deſſus ; mon beau-frère m'a dit aſſez vîte qu'il n'avoit pas pu ſuivre ce que j'avois demandé dans ma dernière lettre ; que l'on n'avoit pas voulu donner du tems pour les payemens, mais qu'il avoit emprunté de l'argent ſur ma campagne, enſorte que ſon produit ſera à peu près tout employé à payer des intérêts ; je crois qu'il ne me reſtera rien, ou au moins infiniment peu de choſe ; il faudra travailler avec Henri & redoubler d'économie, je n'ai pas encore examiné ce qu'il y aura à faire là-deſſus. Ce matin, en venant à ma campagne, j'ai

paſſé devant l'ancienne maiſon des Germoſan; j'ai eu le cœur ſerré lorſque j'ai été ſur la porte, des gens entroient & ſortoient, on emportoit des meubles; je n'ai pu m'empêcher d'entrer, j'ai parcouru les appartemens, on alloit continuer l'encan; il reſtoit encore quelques meubles à vendre; j'ai été juſqu'à la chambre de Mlle. de Germoſan, j'ai éprouvé un vrai ſaiſiſſement en y entrant, il n'y avoit plus que les quatre murailles, quelques chaiſes que l'on emportoit, & un miroir pendu à la parois; j'ai jugé que c'étoit celui dont ſe ſervoit ordinairement Mlle. de Germoſan à ſa toilette. J'ai demandé à l'acheter, & j'ai donné pour l'avoir les douze francs qui me reſtoient. Je l'ai emporté avec un vrai plaiſir. Dès que j'ai été à ma campagne je l'ai ſuſpendu au-deſſus de mon bureau; je le vois lorſque je lève les yeux: Henri ſavoit déjà mon arrivée, il n'a pas compris ce que c'etoit qu'un miroir que je rappor-

tois de mes voyages ; ce bon Henri a paru être bien aiſe de me revoir ; il a trouvé que j'avois l'air malade, il a été en peine de ma ſanté ; je l'ai raſſuré, je lui ai dit qu'il ne me falloit que du repos : il m'a demandé où étoit mon équipage, je lui ai dit que je n'en avois point, & que je revenois plus pauvre que je n'étois parti, que je comptois même ſur les économies qu'il auroit faites pendant mon abſence : Mr. Durtan les a priſes pour payer des intérêts, des Notaires. Henri n'avoit que ſes gages, qu'on lui avoit payés, il me les a offert avec empreſſement ; je lui ai dit que dans ce moment j'avois beſoin de tout ce qu'il pourroit me prêter, & je lui ai demandé s'il pourroit ſervir quelqu'un d'auſſi pauvre que moi : il s'eſt approché de moi comme s'il eût voulu m'embraſſer : c'eſt moi, Monſieur, s'eſt il écrié ; qui vous prie de me garder, je ne pourrois pas ſervir

un autre maître ; je lui ai ferré la main, & je lui ai dit que je le regarderois toujours comme mon ami, & que tout ce que j'avois étoit à lui : il a voulu me rendre compte de ce qu'il avoit fait pendant mon absence, je l'ai assuré que je ne voulois pas de compte, & que je le laissois le maître de disposer de tout : je suis heureux d'avoir ce domestique sage & œconome, avec lui je ne saurois être en peine de ma vie, j'aurai du plaisir à travailler avec lui. La solitude où je me suis trouvé a amené la réflexion, & la réflexion a produit la tristesse ; j'ai senti tout le malheur de ma situation, & ton absence y a ajouté encore ; je ne vois que des malheureux autour de moi, & toi, qui pourrois me consoler, tu es loin d'ici ; j'ai eu besoin de m'entretenir avec mon ami, avant que de penser à autre chose : reviens, je t'en conjure, c'est un ami malheureux qui t'en presse : adieu.

LETTRE LXXXII.

Laure à Mde. Dubour.

MA chère amie, voilà bientôt les quinze jours écoulés, je les compte, & j'eſpère que votre ſanté ne ſera plus un obſtacle au bonheur que vous m'avez fait eſpérer ; mes parens s'en réjouiſſent comme moi, & tout eſt arrangé pour vous recevoir ; je vous avertis que vous gagnerez votre vie avec nous, vous travaillerez aux ouvrages que je fais, vous m'aiderez par tout, vous verrez comment l'on peut être pauvre ſans être bien malheureux : je craignois l'hiver, mais je vois que nous ne ſouffrirons point, s'il n'eſt pas trop rigoureux ; mon cabinet ſe réchauffe aiſément, & vous n'aurez point froid. Mes parens s'accoutument tous les jours

mieux à leur ſituation ; les regrets s'affoibliſſent, & ils n'ont pas trop d'ennui ; ma mère travaille à mes ouvrages de tems en tems ; je ne lui ai point dit mon intention, elle ne l'a point demandée, je comprends cependant qu'elle le devine ; Henriette travaille auſſi, elle eſt tous les jours plus aimable, elle nous eſt utile par ſes petits ſervices, & elle nous amuſe par ſes naïvetés & ſa gaieté ; nous ſommes heureux d'avoir cette enfant avec nous. J'aurois dû vous dire plutôt que Mr. de St. Ange eſt arrivé ; notre première entrevue ne s'eſt pas faite ſans émotion. Je ne ſais par quel haſard il parut hier au ſoir], tout d'un coup, à la porte de la cuiſine, dans le moment que je préparois quelque choſe pour le ſouper de mes parens : je fus vivement émue, & lui qui ne ſavoit pas que nous habitaſſions cette maiſon, ne pouvoit revenir de ſon étonnement ; il me dit les choſes les

plus tendres; j'avoue qu'elles pénétrèrent mon cœur, je sentis bien vîte que je n'avois rien oublié, & que son absence n'avoit rien effacé: mes parens parurent le revoir avec plaisir: après quelques momens qui se passèrent en éclaircissemens sur notre situation, il leur avoua ses sentimens pour moi, il leur dit qu'il leur consacroit sa vie. Je ne pourrois pas trop vous rendre compte de tout ce qui se dit; l'émotion, l'embarras, la surprise, le chagrin même de ce qui se passoit, m'ôtoit la possibilité de bien entendre; je vis seulement que mes parens n'en étoient point surpris; ils écoutèrent tout avec tranquillité, avec bonté, ils firent des réponses vagues, ils dirent des choses honnêtes; ce qui m'étonna, c'est qu'on ne s'embarrassa point de ma façon de penser, on ne s'adressa point à moi: on se quitta, on s'embrassa, on se fit des amitiés; je crois que l'on a promis

de se revoir; je n'eus rien à dire; & en vérité je ne sais ce que j'aurois dit : il me resta dans l'ame un embarras, une anxiété que je n'avois pas éprouvée depuis long-tems : je craignois d'être seule avec mes parens, & sûrement ils en furent plus mal servis. Cependant on s'occupa de Mr. de St. Ange, du voyage qu'il venoit de faire à pied, de ses malheurs, de ce qu'il avoit fait pour nous; il avoit l'air fatigué, abattu, & il n'en paroissoit que plus intéressant. Il étoit tard, on ne disoit plus rien: mon père se promenoit dans la chambre; je croyois que toutes les conversations étoient finies: il disoit à demi-voix en se promenant, elle n'a pu éviter son sort; ma mère le pressa de répéter ce qu'il avoit dit tout bas, je disois, reprit mon père, que la pauvre Laure n'a pu éviter son sort, d'aimer un homme qui ne la rendra pas heureuse. Mais, mon

père, m'écriai-je avec émotion, aimer un homme! ... Oui, mon enfant, aimer un homme, ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je le ſais, que je le vois, que j'en ſuis convaincu; non, tu n'as pas pu te défendre d'aimer : tous tes projets ont été inutiles, & toutes ces belles idées de liberté, d'indépendance ont échoué contre un homme qui a eu l'art de te plaire, de te flatter, de te perſuader qu'il t'aimoit uniquement, & que tu lui avois inſpiré une vraie paſſion; j'avoue qu'il poſſède tout ce qu'il faut pour ſe faire aimer, il réunit les qualités de l'ame aux agrémens de l'eſprit; il a ſurtout dans l'eſprit cette légèreté qui eſt preſque toujours une ſuite de celle du cœur, mais qui plaît particulièrement aux femmes : mon enfant, continua-t-il en s'aſſeyant près de moi, aujourd'hui il ne s'agit plus de raiſonnement, ni de réflexion; nous ſommes livrés à la force des événemens,

il faut s'y ſoumettre, je n'irai point te faire des queſtions, pour te donner une occaſion de ne pas être ſincère, ni te preſcrire une conduite pour te donner envie de t'en écarter, ni te faire des défenſes pour riſquer de n'être pas obéi. Je me ſuis confié en toi, je me ſuis repoſé ſur toi; ce n'eſt pas dans ce moment que je changerai : il eſt bien aſſuré dans mon eſprit que tu aimes Monſieur de Saint Ange; il t'aime certainement, & j'ai cru voir le caractère de la vérité dans l'aveu qu'il nous en a fait : mais que doit-il en réſulter entre nous? je n'en ſais rien : je ſuis ſi éloigné de ce que je ſouhaitois, de ce qui faiſoit l'objet de mon ambition; j'ai tant d'imprudence à me reprocher, nous avons été ſi près d'être bien plus malheureux que nous ne le ſommes, toi-même, tu as été ſi près de ſacrifier ta vie, que je n'oſe plus rien diriger, ni rien or-

donner, je crains même de faire des vœux & des souhaits, je reconnois qu'il est inutile de vouloir forcer le bonheur à être quelque part. Notre situation n'est pas heureuse, Mr. de St. Ange ne peut pas la rendre meilleure, mais il peut troubler la paix & la tranquillité dont nous jouissons; il peut rendre plus pénibles, plus difficiles les sacrifices que tu fais à chaque instant : jusques à présent tu ne nous as point fait sentir que notre situation fût pénible & malheureuse pour toi; je souffrirois trop si je voyois la tristesse dans ton ame, & l'humeur dans tes discours : tu vois, mon cher enfant, combien nous dépendons de toi. Je ne te dis rien de plus, je ne veux point savoir ce qu'il y a entre toi & Mr. de St. Ange, je pourrois me tromper & sur les apparences & sur la réalité; je ne sais point quelle sera la conduite de Mr. de St. Ange, c'est à toi de la diri-

ger, je le verrai toujours avec plaisir & comme un ami aimable, & comme un homme auquel nous avons des obligations ; je l'aimerai assez s'il ne rend pas le sort de ma fille pire qu'il n'est actuellement : je ne veux pas que tu me répondes, tu ne pourrois pas le faire avec assez de liberté pour me donner de la confiance : ce n'est pas d'une jeune fille qui aime qu'il faut exiger de la franchise : je me repose sur toi & je n'ai plus rien à te prescrire. Je ne pus pas répondre tout de suite à mon père, ma mère me dit quelque chose sur la reconnoissance que nous devions à Mr. de St. Ange, sur ce que dans ce moment il étoit comme nous pauvre & malheureux. Ensuite j'eus la force de représenter à mon père que j'étois dans une situation fort embarrassante ; que, quelle que fût ma façon de penser pour Mr. de St. Ange, je me regardois comme entièrement séparée de

lui, que je ne voulois ni rien défendre, ni rien exiger, parce que ce seroit précisément me mettre dans une réciprocité de rélation que je voulois éviter; que puisque c'étoit à eux qu'il avoit dit ses sentimens pour moi, c'étoit aussi à eux à lui faire connoître s'ils les approuvoient ou les condamnoient; que pour moi je n'avois plus d'autre idée, plus d'autre perspective que de vivre avec eux, sans vouloir chercher jamais aucun changement à notre situation. Mon père réfléchit un moment, & il répéta en soupirant, jamais aucun changement à notre situation! j'en serois au désespoir, si je pouvois en être persuadé; mais enfin, quoiqu'il en soit, laissons les choses comme elles sont, je ne veux plus rien diriger, nous n'avons plus d'imprudence à craindre; c'est sans doute par délicatesse que Mr. de St. Ange nous a déclaré ses sentimens pour toi, la

même délicateſſe dirigera ſa conduite avec nous. Quand nous aurons pris l'habitude d'être pauvres, nous aurons moins de crainte, & nous apprendrons à nous confier dans l'avenir : il ajouta, en m'embraſſant avec tendreſſe ; pauvre Laure ! tu apprends à ſouffrir, cette école peut t'être utile, prends courage, & jouis des douceurs que tu répands ſur la vie de tes parens ; voyons Mr. de St. Ange comme un de nos amis, ne cherchons pas des peines & des entraves inutiles ; vous vous aimez, vous mettrez vos vertus à l'épreuve, & la conſtance doit en être le prix. En déshabillant ma mère pour la coucher, on parla de la fortune de Mr. de St. Ange ; mon père ſavoit qu'elle étoit fort dérangée, il jugeoit que le vol qui lui avoit été fait l'auroit réduite à très-peu de choſe, & dans ſa poſition on ne voyoit aucune reſſource pour lui ; je le plaignois ſincèrement, je n'ai

pas le cœur mauvais, mais, dites-moi, ma chère amie, pourquoi la pauvreté, j'allois presque dire la misère de Mr. de St. Ange, ne m'a pas prodigieusement affligée ? j'avois même un secret plaisir de le savoir pauvre comme nous, & je ne regardois pas comme une circonstance bien fâcheuse qu'il eût été volé : il est libre, il a une campagne, il n'est pas malheureux, il peut cultiver la terre, il recueillira ce qu'il aura semé, il pourroit même le partager avec quelqu'un ; & ne seroit-ce pas un bonheur d'habiter une chaumière avec quelqu'un, de partager ses peines & de vivre de son travail? il me semble qu'alors il doit y avoir des douceurs dans la vie qui ne laissent rien à désirer ; ce sont de ces idées romanesques qui ne se réalisent jamais. Cette conversation avec mes parens nous fit veiller hier au soir fort tard, & tout ce qui s'étoit passé occupoit trop mon esprit pour pou-

voir vous écrire. Je me ſuis réveillée de très-grand matin, & il y a long-tems que ma lampe eſt allumée; toute la maiſon eſt dans le plus profond repos, & je cauſe avec mon amie, c'eſt une jouiſſance à laquelle je ſuis tous les jours plus ſenſible : aujourd'hui je ſuis à mon aiſe avec vous, je ne vous crains plus; que ſera-ce lorſque vous ſerez là, lorſque je pourai vous parler, vous entendre? je ne crois pas que nous ayons le tems de faire autre choſe; j'eſpère que je ne vous écrirai plus, & qu'inceſſamment vous me direz que vous arrivez. Je vous ai annoncé à nos amis, à Mrs. de Cliſſi & de Marville; ils ſe réjouiſſent de vous voir; vous ſerez un événement heureux dans notre vie qui devient monotone, comme vous devez le comprendre : nous entendrons le bruit des plaiſirs de l'hiver, & nous ſerons tranquilles. Je m'en réjouis avec tranſport; on a déjà danſé cet automne,

& auſſi depuis qu'on eſt rentré à la ville; ces plaiſirs ſont pour moi l'effet d'un bruit que j'entends de loin, & qui m'eſt parfaitement indifférent; c'eſt votre préſence qui ſera une vraie douceur pour moi : je dois en jouir dans quatre ou cinq jours au plutard ; n'attendez donc pas les grands froids de Janvier. Adieu, ma chère amie; je ne vous écris plus, je ne puis plus que vous parler; quel plaiſir j'aurai de vous dire que je vous aime!

LETTRE LXXXIII.

Mde. Dubour à ſon mari.

MON cher ami, j'ai fini fort heureuſement mon voyage, je n'ai eu de peine que celle de vous quitter à moitié chemin. J'ai eu une vive émotion en aprochant de la maiſon

des Germoſan; j'ai cherché à la reconnoître de loin, mon cœur battoit bien fort en deſcendant de voiture à leur porte, & au même inſtant je me ſuis trouvée dans les bras de mon amie : j'ai vu l'expreſſion du plaiſir & de l'amitié la plus tendre. Mr. & Mde de Germoſan m'ont reçue de même ; ce n'eſt qu'après avoir été quelques momens au milieu d'eux que j'ai ſenti mes yeux ſe remplir de larmes. Laure s'en eſt apperçue, & m'a ſerré dans ſes bras; ſon père s'eſt approché de moi, & m'a dit : madame, ne voyez que le plaiſir que vous nous faites, l'amitié nous rend bien plus heureux que la poſſeſſion de tout ce que nous avons perdu ; nous ne ſommes point malheureux, & la pauvreté a ſes douceurs, ma fille nous le fait ſentir dans tous les inſtans, vous nous aiderez à l'en récompenſer. Je ne pus leur répondre tout de ſuite, nos cœurs étoient pé-

nétrés du même ſentiment, & nous nous entendîmes dans le ſilence : nous eûmes un très-bon ſouper, mais Laure nous avertit que c'étoit pour la fête de mon arrivée, & que dès le lendemain nous ſerions traités avec la frugalité ordinaire : le ſoir, dans le cabinet avec mon amie, nous parlâmes de tout, & vous comprenez que Mr. de St. Ange ne fut pas oublié ; il ſembloit qu'elle eût de la peine à en parler avec moi, & qu'elle voulût me faire un ſecret de ce qu'elle m'a écrit ſi ſouvent : il faut qu'il y ait plus de peine à parler de ce qui affecte, que d'en écrire ; j'ai dû me reſſouvenir que je ne pouvois pas être indiſcrète, pour la forcer à la confiance ; autant que j'ai pu le comprendre elle eſt contente de lui, il ſe conduit avec la plus grande délicateſſe : il eſt venu deux fois depuis le premier moment de ſon arrivée, c'eſt-à-dire, depuis douze jours. Il a d'abord fait une vi-

ſite très-courte, & enſuite il a paſſé une ſoirée avec Mrs. de Marville & de Cliſſi; il eſt toujours très-aimable, il paroît heureux lorſqu'il eſt avec la famille de Germoſan; il ne voit qu'eux, il n'a rien changé à ſes égards, à ſon empreſſement, il paroît animé des ſentimens de l'amitié & de l'intérêt le plus tendre : c'eſt ce que m'a dit enfin mon amie. J'avoue, mon cher ami, que j'ai la plus grande impatience de voir & de connoître ce Mr. de St. Ange; j'en aurai peur peut-être, mais je ne le craindrai pas; je me réjouis de vous en parler. Je parle auſſi de mon mari à mon amie, je ne crains point de lui faire envie de mon bonheur; au contraire, je veux qu'elle ſache combien on peut être heureuſe avec un mari doux, complaiſant, raiſonnable, & qui n'aime que ſa femme. Vous voyez bien que je ne lui dis que des vérités; je ne

parle point encore de mon séjour ici, je prévois seulement qu'il est bien difficile qu'il ne soit que de huit jours.

LETTRE LXXXIV.

De la même au même.

JE l'ai vu, ce Mr. de St. Ange; deux fois il a été ici depuis que je vous ai écrit; je ne sais comment Mlle. de Germosan arrangea sa visite la première fois qu'il parut, ensorte que je ne fis pas trop d'attention à lui. Je crus que c'étoit quelqu'un qui venoit parler d'affaire avec Mr. de Germosan, je ne levai pas seulement les yeux, je n'eus aucune curiosité, je continuai ce que je faisois ; bientôt j'entends un son de voix très-agréable, & une manière de parler qui n'est point commune ; je regardai, & je

vis un homme d'une figure charmante; un air noble & ſimple fixe mon attention, une politeſſe naturelle, qui a l'air de la vérité & de la ſincérité, achève de m'intéreſſer : Laure qui remarquoit très-bien l'effet que faiſoit ſur moi Mr. de St. Ange, s'avance en ſouriant, & me le préſente comme un ami de ſon père; Mde. de Germoſan dit tout de ſuite, oui, Mr. de St. Ange eſt de nos amis, nous lui avons de grandes obligations, & vous aurez auſſi de l'amitié pour lui; on dit de même que j'étois l'amie de la maiſon, & dans ce premier moment il fut fort queſtion d'amitié; Mr. de St. Ange parla de cellè de deux amies, que rien ne peut altérer, & qui ſe retrouve dans toutes les ſituations : Mr. de St. Ange fit l'éloge du ſentiment qui nous avoit rapprochées ſans autre conſidération que le plaiſir de nous revoir & d'être enſemble; il dit des choſes honnêtes

ſur ce qu'aucune crainte n'avoit pu m'empècher de venir voir mon amie, & j'eus occaſion de témoigner que j'étois venue avec une confiance entière ſur le bonheur réciproque de nous voir, & de nous trouver réunies malgré tout ce qui paroiſſoit devoir nous ſéparer ; j'ai tâché de découvrir ſi Mr. de St. Ange ſavoit à quel point nous étions liées, & s'il ne craignoit point une confidente comme moi ; il m'a paru qu'il ne craignoit rien, & en vérité je crois qu'il aime de bonne foi. Notre connoiſſance s'eſt faite aſſez rapidement ; il ſembloit que nous euſſions tous les deux envie de nous connoître, & que nous euſſions réciproquement des droits ſur notre amitié ; je cherchois à le juger, lui cherchoit à me deviner & à démèler l'opinion que j'avois de lui : cette première entrevue ſe paſſa à peu près à nous examiner, nous fûmes plus affranchis à la ſeconde ; j'avoue qu'a-

lors il me parut extrêmement aimable ; il a un air trifte & intéreffant qui marque une extrême fenfibilité, & avec cela, cependant, il eft d'une gaieté douce & naturelle, qui femble n'avoir aucune envie de plaire & qui pourtant y réuffit fort bien ; il nous parla beaucoup du voyage à pied qu'il a fait de Paris ici ; il nous amufa en nous racontant des détails & plufieurs incidens qui lui étoient arrivés dans la route ; il étoit fouvent mal reçu à caufe de fon équipage ; & il finiffoit toujours par être bien traité à caufe de fon honnêteté : il nous fit l'hiftoire d'un pauvre couvert de guenilles, qui avoit une beface fur le dos, remplie de morceaux de pain, dont il mangeoit de tems en tems : il l'avoit joint fur le chemin, & il marcha avec lui près de deux heures, en faifant la converfation : au bout de ce tems-là, ils avoient rencontré la maréchauffée, qui avoit voulu

ſe ſaiſir du pauvre, comme d'un mendiant, & d'un vagabond; le pauvre malheureux fut au déſeſpoir, il fondoit en larmes & ſupplioit qu'on le laiſſât aller: Mr. de St. Ange joignit ſes ſupplications aux ſiennes, il obtint ſa liberté en donnant quelqu'argent. Ce prétendu mendiant lui confia qu'il étoit une religieuſe qui avoit franchi les murs de ſon couvent, & qui alloit joindre à Dijon un parent avec lequel elle devoit ſortir du royaume; elle craignoit d'entrer dans la ville à cauſe de ſon habillement, elle reſta dans une maiſon de payſan, où Mr. de St. Ange lui fit avoir des habits de femme; enſuite il la remit à celui qu'elle alloit chercher, & leur aida à ſe cacher & à reſter inconnus: ils ſoupèrent enſemble; il demanda pour prix de ſes ſervices de ſavoir leur hiſtoire, le lendemain ils continuèrent leur route, & lui la ſienne; nous eûmes une très-grande curioſité

de ſavoir cette hiſtoire, Mr. de St. Ange nous a promis de la raconter la première fois qu'il reviendroit ; il nous dit qu'elle étoit très-curieuſe & très-intéreſſante, & qu'il y avoit même beaucoup de choſes plaiſantes ; nous le preſſâmes de l'écrire & d'en faire un roman (*). Il nous aſſura qu'il ſeroit au déſeſpoir de faire un roman, & il ajouta qu'il les regardoit comme de fort mauvaiſes lectures ; il les compare à de très-jolies comédiennes, qui jouent des drames où il y a de belles leçons de morale & de vertu ; la figure, les grâces, les traits de l'actrice font bien plus d'effet que les beaux ſentimens qu'elle débite : les romans, nous dit-il, ſont toujours des leçons d'amour ; elles viennent toujours ou trop-tôt ou trop-tard, & l'amour

---

(*) On promet de ne pas donner cette hiſtoire.

vrai n'en a jamais besoin : je fis quelques plaisanteries à Mr. de St. Ange sur la toilette de la religieuse, où il avoit assisté & à laquelle il avoit aidé ; il me demanda si la confiance qu'il avoit inspirée à cette femme n'étoit pas une suite de la certitude qu'elle avoit d'être en sureté avec lui ; je lui demandai à mon tour, si les hommes ne croyoient pas devoir profiter de tous les avantages qu'ils peuvent tirer des circonstances ; s'ils n'ont même pas honte de les laisser échapper. Il parut affligé de ma réponse ; il me dit qu'il ne croyoit pas que j'eusse des raisons de le confondre avec tous les hommes : la conversation alloit tomber, & nous nous regardions en faisant chacun nos réflexions, lorsque Mde. de Germosan revint sur la religieuse, & fit promettre à Mr. de St. Ange de venir incessamment lui raconter son histoire : il s'en alla avec l'air un peu fâché

contre moi ; j'en eus des regrets : je crois que j'ai fait auſſi de la peine à mon amie, elle eſt bien perſuadée que Mr. de St. Ange n'eſt pas comme tous les hommes ; elle ſeroit humiliée de cette opinion, elle l'aime avec une bien grande paſſion : on le voit dans tout ce qu'elle dit, & dans tout ce qui lui échappe ſur lui-même, lorſqu'elle veut en détourner la converſation : elle eſt ſingulièrement changée par la préſence de Mr. de St. Ange, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit, réfléchit ſur elle; quand il dit des choſes agréables, quand il plaît à tout le monde, quand on a quelque raiſon de faire ſon éloge, on voit un doux contentement ſe répandre ſur la phyſionomie de Mlle. de Germoſan : après ſes viſites, elle a une gaieté ſi bonne, elle eſt ſi complaiſante, ſi careſſante ; à meſure que le tems s'écoule, tout cela diminue, elle devient ſérieuſe, & puis

occupée, & puis triste; le 6me. le 7me. jour, elle est malheureuse, & elle fait ses efforts pour le cacher. Je remarquai cette tristesse le lendemain de mon arrivée & le jour suivant, je l'attribuai à sa situation, ou peut-être à l'embarras que je lui causois: Mr. de St. Ange vint, & la tristesse disparut; la même chose est arrivée dans l'intervalle des deux visites: je juge bien plus de son penchant pour Mr. de St. Ange par ce que je vois, que par ce qu'elle me dit; malgré tout ce qu'elle m'a confié, elle en parle avec une réserve qui me fait voir qu'elle préfère que nous n'en parlions pas, & il y a déjà quelques jours que nous n'en avions rien dit: j'ai vu aussi Mr. de Marville; pour lui, il est ma vieille connoissance, je l'aimois avant de l'avoir vu, & je le lui ai témoigné dès le premier instant: il est d'un commerce doux & tranquille; sa raison est aimable, & les

bonnes qualités que ſon extérieur annoncent le ſont chérir; il me paroît bien différent de ce qu'il étoit autrefois ; aujourd'hui c'eſt un homme eſſentiel qui inſpire la confiance & la conſidération ; il eſt revenu de Berne, quelque jours avant mon arrivée, il vient aſſez fréquemment ici paſſer quelques heures le ſoir ; on l'admet quelques fois aux cauſeries de la cavette, il nous parle des affaires de la ville, mon amie ſe fait conter les ſoupers, les bals où elle étoit autrefois, & dont elle entend parler ſans aucun regret : en effet, ſa vie eſt remplie d'une manière ſi intéreſſante, ſi ſatisfaiſante pour ſon cœur, qu'elle a peu à regretter ; ſes amies demandent beaucoup à la voir, c'eſt elle qui s'y refuſe : j'ai vu cependant Mde. d'Arſilli & Mde. de Taninge ; la première étoit trop occupée pour s'arrêter longtems, ce n'eſt ni ſa maiſon, ni ſes enfans qui prennent ſon tems ;

ce font les affaires des autres, elle a toujours quelques conſeils à donner, quelque choſe à diriger; elle a fait de grandes plaintes ſur le ſecret que Mlle. de Germoſan lui a fait de ſon établiſſement, elle l'auroit bien mieux arrangé; Mde. de Taninge craint les chambres à fourneaux, & les rues ſont ſi ſales qu'elle ne peut plus ſortir, elle a beaucoup preſſé Mlle. de Germoſan d'aller ſouper chez elle; ſes ſoupers ſont toujours très agréables, cet hiver elle eſt malheureuſe au jeu; nous ne nous ſommes point communiqué nos réflexions ſur ces amies, nous n'en avons rien dit. Je jouis ici d'un vrai bien être, mon cher ami, & ma ſanté s'en trouve très-bien; j'admire l'habileté de Mlle. de Germoſan, elle met par-tout un ordre & une activité dans les affaires, qui font que tout va parfaitement bien; je déjeune quelquefois avec Mde. de Germoſan, d'autres fois, fai-

vant mon appétit c'eſt avec le père de mon amie & avec elle : apres le déjeuner, elle va donner des leçons de lecture & d'écriture aux enfans de Jeanne, qui eſt leur ſervante ; pendant ce tems-là Mr. de Germoſan a affaire avec des payſans, avec leſquels il travaille dans la chambre à manger, c'eſt-à-dire, à un des bouts de la cuiſine : ce travail produit quelquefois de très bonnes choſes ; l'autre jour nous eûmes un agneau qui fit le régal de 3 ou 4 repas ; moi, cependant, je travaille auprès de Mde. de Germoſan aux ouvrages de mon amie, & comme elle l'a dit, je gagne ma vie ; nous dînons tard, & nous avons faim comme des pauvres; je trouve la chère très-bonne, & quand nous avons de la pâtiſſerie, je la mange avec plaiſir, en penſant que ce ſont les belles mains de Laure qui l'ont faite ; je voudrois en faire manger à Mr. de St. Ange : l'après-midi chacun

s'occupe comme il peut de ses affaires particulières; le soir, nous sommes heureux, nous travaillons, nous causons : Mr. de Germosan nous lit quand la conversation lui en donne le tems, ce qui est assez rare ; s'il vient quelqu'un, c'est une augmentation de société qui ne change rien à l'emploi du tems : l'évènement du goûté ou du soupé s'arrange toujours sur le moment, c'est la faim qui est consultée, & c'est d'après son avis que l'on se décide pour un de ces deux repas ; après cela, retirées entre dix & onze heures dans notre cabinet, nous sommes encore heureuses, & il se trouve que nous n'avons pas tout dit dans la journée. Je ne vous parle point d'Henriette, & j'ai tort ; elle est aimable, cette enfant, elle sert sa maîtresse avec zèle & intelligence, elle a des grâces, de la naïveté, elle dit si bien ; ma chère maîtresse ai-je bien fait, m'aimez-vous ? cependant,

je ne me ſens pas beaucoup d'amitié pour elle, il me ſemble qu'elle n'a pas des droits à cette tendreſſe de Mlle. de Germoſan ; elle s'en occupe beaucoup & elle l'aime trop ; je voudrois auprès d'elle quelqu'un qui lui fût plus utile, & dont elle ne répondit pas autant, mais je ne contrarie point ſon goût, & je reſpecte ſes intentions. Je n'ai point vu encore Mde. Bonval, elle a des douleurs de rhumatiſme qui l'empêchent de ſortir. Mlle. de Germoſan me l'avoit fait aimer, & j'avois envie de la connoître : j'ai cru remarquer un peu de refroidiſſement de la part de mon amie pour ſa tante ; j'en ai demandé la raiſon, on s'en eſt défendue, & enfin elle m'a avoué qu'elle avoit trouvé que Mde. Bonval ne s'étoit pas oppoſée aſſez fortement au mariage de la Hauſſe, & qu'elle l'avoit trop vîte & trop aiſément conſeillé, & à cette occaſion je

m'apperçois que ce ne ſont pas ceux dont la bonté facile & complaiſante ſe ploie à toutes les circonſtances, qui inſpirent l'amitié la plus forte. Ne ſoyez point en peine de la longueur de ma lettre, je l'ai écrite à pluſieurs repriſes ; ſoyez aſſuré, mon cher ami, que je ne me fais point de mal ; je ſuis ici parfaitement bien, & jamais ma ſanté n'a été auſſi bonne. La vie douce, tranquille, & ſatisfaiſante pour mon cœur que je mène, me convient, & l'inquiétude que j'avois ſur le ſort & la ſituation de mon amie, m'auroit fait beaucoup de mal, & auroit été en augmentant. Il eſt bien difficile que mon ſéjour ici ne ſoit pas un peu plus long que je ne l'avois compté : nous ſerions malheureuſes toutes les deux de nous quitter ſitôt ; vous prendrez bien votre parti ſur trois ſemaines de ſéparation ; je vous prie cependant de ne pas trop vous y accoutumer ; je vous aſſure

qu'il ne me manque ici que vous ; nous vous souhaitons beaucoup, vous aimeriez nos soirées, elles sont souvent très gaies ; Mr. & Mde. de Germosan, qui sont assez disposés à être sérieux, rient quelquefois de très-bon cœur : en vérité, Laure est un ange, son cœur n'est pas un instant sans faire quelque bien, & son esprit lui en fournit toujours les moyens. L'encan de leurs meubles a été fini ces jours passés ; il leur reste quelqu'argent, il sera mis en réserve pour suppléer aux rentes, au cas qu'elles soient retardées : les ouvrages vont aussi fort bien, il y a déjà quelque chose dans la bourse de précaution pour les maladies ; toutes ces petites circonstances sont des jouissances pour Mlle. de Germosan, & elles augmentent sa gaieté, & la rendent plus belle & plus aimable. Une fois nous avons parlé de Mr. de la Hausse, & nous nous sommes égayées à ses dépens ;

Laure m'en a dit les choſes les plus plaiſantes, & cependant elle en avoit pleuré lorſqu'elles ſe paſſoient ; j'aurois bien envie de le voir, mais je ne compte pas avoir ce plaiſir. Adieu, mon cher ami, je vous recommande à mes parens, recommandez-moi aux vôtres. Voilà bientôt quinze jours de paſſés, dans huit ou dix nous nous reverrons sûrement, j'aurai encore bien du tems devant moi, & j'aurai acquis beaucoup de tranquillité : je vous embraſſe bien tendrement.

LETTRE LXXVII.

De la même au même.

CE n'eſt pas encore pour vous parler de mon départ que je vous écris aujourd'hui, mon cher ami, il faut laiſſer paſſer encore quelques jours; ſoyez sûr que cette quatrième ſemaine ne ſe paſſera pas ſans que je ſois auprès de vous, je ſuis ſi bien, ſoyez tranquille. Je me fais un plaiſir de vous raconter un événement qui nous a occupé pendant quatre ou cinq jours; je voulois vous l'écrire plutôt, mais quand on eſt ſi près les uns des autres, on n'eſt pas abſolument maître de ſon tems, les momens s'écoulent, le tems paſſe à s'écouter, à être enſemble, & on laiſſe échapper l'inſtant d'écrire. Il y a donc -- oui, cinq jours, que le matin nous

étions tous à travailler, moi avec Mde. de Germosan aux ouvrages de Laure, & tout le monde à ses occupations ordinaires, lorsqu'elle entre, tenant un billet à la main; elle avoit l'air animé par quelque chose d'intéressant : nous la regardons avec curiosité, elle a de la peine à parler, enfin elle nous dit : voilà un billet bien singulier, lisez. — Je prends le billet, & je lis. — Mde. de Seme, qui connoît beaucoup Mlle. de Germosan, sans l'avoir jamais vue, demande si elle pourroit avoir l'honneur de la voir & de l'entretenir pendant quelques momens, elle est logée au bout du fauxbourg, dans la maison de Mr. Dupont. Nous relûmes ce billet plusieurs fois ; on se rappela successivement que Mr. de St. Ange avoit parlé de Mde. de Seme, il s'en étoit entretenu avec Mr. de Marville, il y avoit trois jours qu'ils en avoient parlé ensemble, on en avoit eu

même de l'humeur, & on avoit regardé cette femme comme une connoiſſance de Mr. de St. Ange qui ne nous intéreſſoit point du tout, d'autant qu'il en faiſoit de très-grands éloges : nous tînmes conſeil, chacun dit ſon avis, celui de Mlle. de Germoſan étoit de refuſer la demande, & de ne point faire connoiſſance avec une étrangère; Mde. de Germoſan & moi nous trouvions que dans ce refus il y avoit de la dureté & un manque de charité : nous appelâmes Mr. de Germoſan, nous l'inſtruisîmes de tout ce que nous ſavions, il dit que dans la ſituation où ils étoient, il y auroit de la cruauté & même de la vanité, & une fauſſe pruderie à refuſer de voir & d'entendre une femme étrangère, qui pouvoit avoir beſoin de quelque ſecours, que l'on ſeroit toujours à même de ſe défendre & de s'oppoſer à ſes recherches, lorſqu'on ſauroit ce que c'eſt & de quoi il s'agit;

que si sa fille ne vouloit pas y aller, il iroit, & qu'au moins il offroit de l'accompagner. Mlle. de Germosan se faisoit encore quelque peine de suivre l'avis de son père; je proposai de consulter Mr. de Marville, qui devoit connoître les connoissances de son ami; mon avis fut agréé, & on envoya chercher Mr. de Marville; jusques à ce qu'il vînt, nous nous occupâmes beaucoup de Mde. de Seme & de son billet; nous nous livrâmes à toutes les conjectures qui nous vinrent dans l'esprit: dans notre empressement à instruire Mr. de Marville, nous eûmes assez de peine à nous faire entendre. Lorsqu'il sut qu'il s'agissoit de Mde. de Seme, & qu'elle étoit ici, il en parut très-content, il nous dit & nous répéta plusieurs fois, que c'étoit une femme charmante, très-intéressante par des malheurs, qui l'obligeoient sûrement de chercher une retraite; qu'elle étoit

femme de condition, & qu'elle méritoit des égards; il nous en parla avec beaucoup de chaleur, & il obtint de Mlle. de Germoſan qu'elle lui répondroit favorablement, & que même elle iroit chez elle, parce qu'elle pourroit avoir telle choſe à lui dire, qui demandoit à être écoutée ſans témoin. Mlle. de Germoſan réſiſta long-tems aux ſollicitations de Mr. de Marville, & elle ne conſentit à aller chez Mde. de Seme, qu'autant qu'elle ſeroit accompagnée par ſon père: il fut décidé qu'ils iroient dans l'après-midi: la maiſon où il falloit aller n'eſt qu'à cent pas de celle que nous habitons; Mlle. de Germoſan ne ſe ſoucioit point de faire cette nouvelle connoiſſance, elle craignoit cette femme de Paris, à qui Mr. de St. Ange avoit parlé d'elle, & avec lequel par conſéquent elle devoit avoir des relations particulières. Mr. de Marville nous raſſuroit, & intéreſſoit la bonté & la charité des

Germoſan pour elle : notre curioſité s'exerça juſqu'au moment de la viſite. Nous les vîmes partir, mais Mr. de Germoſan revint bientôt ſeul ; il nous dit qu'il avoit vu une femme qui lui avoit paru d'un figure très-agréable, qu'elle étoit en grand deuil, miſe fort ſimplement & avec de grandes coëffes ; ſon maintien étoit très-honnête, très-décent, & celui d'une femme de condition ; elle avoit un air triſte & malheureux qui intereſſoit en ſa faveur. Après les premiers complimens ſur ce qu'elle s'étoit adreſſée à Mlle. de Germoſan, elle avoit dit en répandant quelques larmes, qu'elle avoit eu le malheur de perdre une fille qui faiſoit toute la conſolation de ſa vie ; que par une ſuite d'autres circonſtances elle avoit ſouhaité de trouver une retraite où, avec le peu de fortune qui lui reſtoit, elle pût vivre tranquillement, ſans dépendre de perſonne ; qu'elle avoit entendu parler

du séjour d'Yverdun, & qu'elle l'avoit préféré à tout autre, mais qu'elle demandoit d'avoir une conversation particulière avec Mlle. de Germosan: là-dessus Mr. de Germosan s'étoit retiré; il comptoit aller reprendre sa fille dans une heure. Sur ce qu'il avoit vu & entendu, il s'intéressoit déjà pour Mde. de Seme, il souhaitoit de la connoître, & il prévoyoit qu'elle seroit d'une société agréable si elle restoit ici, & si elle vouloit se lier avec eux. Au retour de Mlle. de Germosan nous avions le plus grand empressement de satisfaire notre curiosité, & de l'entendre: nous l'écoutions avec avidité; elle avoit l'air occupé & sérieux; elle nous dit que Mde. de Seme étoit la veuve d'un Receveur des finances, qui lui avoit laissé très-peu de fortune; que ses affaires s'étoient arrangées fort défavorablement pour elle; qu'avec cela elle avoit eu le malheur de perdre sa fille:

que la petite vérole lui avoit enlevée ; que sa famille avoit voulu la marier avec un homme très-riche, mais fort âgé & infirme, ou l'obliger de vivre dans un château en province, où elle auroit été dans une dépendance absolue ; que ne pouvant soutenir aucune de ces situations, elle avoit pris le parti de se retirer dans cette ville, dont elle avoit entendu parler avec éloge à Mr. de St. Ange, qui lui avoit donné particulièrement l'envie de connoître la famille de Germosan. Le portrait qu'il lui en avoit fait lui avoit fait souhaiter de vivre en société avec elle ; elle étoit venue sans le communiquer à personne, avec une seule femme-de-chambre ; en arrivant, sur les informations qu'elle avoit prises, elle avoit appris que la famille de Germosan avoit essuyé des malheurs, & qu'elle s'étoit retirée dans une maison au fauxbourg ; elle avoit cherché un logement dans le voisi-

nage, elle avoit eu le bonheur d'en trouver un très-convenable & en attendant un meilleur arrangement elle s'étoit mise en pension chez les maîtres de la maison, avec cela elle seroit contente si elle pouvoit trouver un peu de société ; elle ajouta qu'elle n'aimoit ni la solitude, ni le grand monde, qu'elle cherchoit de la simplicité, de la facilité, de l'indulgence & des dispositions à l'amitié, & sur ce que lui avoit dit Mr. de St. Ange, elle avoit espéré de trouver tout cela avec ceux dont il lui avoit parlé avec tant d'intérêt : Mlle. de Germosan ajouta en finissant, elle est beaucoup plus riche que nous, car elle a plus de cent louis de rente, & comme j'ai jugé que vous auriez de la curiosité, je lui ai proposé de venir passer la soirée avec nous, ce qu'elle a accepté avec empressement & reconnoissance ; ainsi, vous verrez Mde. de Seme ; mon père & ma mère en jugeront, & ils décide-

ront de la manière dont nous vivrons avec elle, car c'eſt avec nous qu'elle veut ſe lier, ou elle ira chercher une autre retraire. Mr. de St. Ange ne ſait point encore qu'elle eſt ici. Mr. de Germoſan fit remarquer à ſa fille, que dans tout ce qu'elle avoit dit, il n'y avoit pas de quoi faire un ſecret, & qu'il auroit pu tout entendre. Mlle. de Germoſan demanda la permiſſion de ne pas dire tout ce qui lui avoit été confié, c'étoit le ſecret de Mde. de Seme & non le ſien. Elle vint en effet le ſoir; elle ſoutint très-bien nos regards de curioſité, ſa figure eſt très-agréable, nous la trouvâmes très-aimable, d'un caractère doux & intéreſſant; elle parle bien ſans avoir beaucoup d'eſprit; elle a de la raiſon & de la ſimplicité; elle raconte ce qu'elle a vu ſans y rien ajouter, & ſans le faire valoir. Mr. de Marville vint pour voir le ſuccès de la viſite; on le préſenta à Me. de Seme, elle dit qu'elle le connoiſ-

ſoit, & qu'elle ſavoit qu'il étoit l'ami de Mr. de St. Ange: il a ſi bien fait les portraits de tout le monde, qu'elle n'eſt étrangère avec perſonne; j'étois la ſeule inconnue, elle me traita en conſéquence, c'eſt-à-dire, qu'elle fit plus de complimens avec moi, & plus d'efforts pour me plaire, il m'a été impoſſible de ne pas prendre de l'amitié pour elle. Nous remarquâmes que Mr. de Marville la regardoit avec une attention & un intérêt particulier: nous lui en parlâmes lorſqu'elle ſe fut retirée, il n'en eut qu'un peu plus d'embarras; Mde. de Germoſan prit le parti de Mr. de Marville, & nous reprocha d'être déjà jalouſe de Mde. de Seme; Mlle. de Germoſan baiſſa les yeux, & dans la ſuite elle inſiſta pour que Mde. de Seme fût reçue & regardée comme une amie de la famille, à quoi Mr. & Mde. de Germoſan conſentirent très-volontiers. Nous voulûmes ſavoir de Marville ſi Mr. de St.

Ange savoit l'arrivée de Madame de Seme ; il nous protesta qu'il étoit persuadé qu'il n'en savoit rien, mais qu'il avoit cru devoir l'en avertir, & qu'il le lui avoit fait savoir tout de de suite : nous en fûmes fâchées, parce que nous aurions voulu ménager une surprise, & juger par là de la sincérité de l'un & de l'autre. Mde. de Seme fut l'objet de la conversation le reste de la soirée. Lorsque nous fûmes retirées dans notre cabinet, je n'en parlois pas à mon amie, mais elle me dit bientôt, je vois votre curiosité, elle brille dans vos yeux, mais ce secret de Mde. de Seme, dois-je le confier à quelqu'un d'autre ; je crois cependant que le respect que l'on doit aux secrets doit être subordonné à l'intérêt de ceux qui les ont confiés ; si ma discrétion altère l'opinion que mérite Mde. de Seme, si dans votre ignorance vous dites des choses qui la blessent, ou qui font soupçonner

que vous êtes inſtruite & que vous avez des ſoupçons injurieux, le mal ſera bien plus grand que celui que peut cauſer ma confiance en vous ; & puis, eſt-ce que je peux vous cacher quelque choſe ? eſt-ce que mon ame pourroit garder quelque penſée qui qui ne fût pas dans la vôtre ? Si Mde. de Seme m'a confié ſes intérêts, ne ſont-ils pas encore en meilleures mains dans les vôtres? Je vous dirai tout, au riſque d'être accuſée d'indiſcrétion par vous-même ; l'amitié & la réſerve ſont incompatibles chez moi ; je vais vous répéter exactement tout ce que m'a dit Mde. de Seme, & c'eſt pour elle autant que pour moi, que j'ai beſoin de vos conſeils & de vos réflexions : dès que mon père fut ſorti de chez Mde. de Seme, elle me dit : Mlle., vous devez trouver ma conduite bien étrange, & ſans doute l'opinion qu'elle vous a donnée de moi n'eſt pas fort avantageuſe ; c'eſt pour

vous empêcher d'être injuste que je vous prie de m'écouter, mon histoire n'est ni longue, ni fort intéressante ; je me suis mariée comme on se marie trop souvent en France ; je suis sortie à 18 ans du couvent pour être mariée à un homme que je ne connoissois point, c'est à dire, qu'à l'âge où le cœur voudroit ne suivre qu'un sentiment de préférence, j'ai été livrée aux convenances de quelqu'un qui m'étoit parfaitement indifférent ; je n'ai pas été heureuse ; mon mari, très-respectable d'ailleurs, s'étoit marié parce qu'il lui convenoit de l'être ; & dans notre association, il n'écouta jamais que ses goûts & ses intérêts, il gouvernoit tout impérieusement, & jamais il ne fut mis en question que je pusse avoir une façon de penser différente ; je trouvai commode de me laisser conduire, c'eut été en vain que ma foiblesse eut voulu résister ; il paroissoit heureux & tran-

quille de ma ſoumiſſion, ce fut une raiſon pour réprimer tout ce qui auroit pu m'en faire ſortir ; la mort eſt venue l'enlever au milieu d'un train de vie animé par les plaiſirs & les affaires ; il a laiſſé ſa fortune dans un très grand déſordre, & tout s'eſt arrangé de manière que j'ai dû penſer à l'économie la plus rigoureuſe : une fille que j'avois eue au bout de deux ans de mariage étoit l'objet de toutes mes affections, & le ſeul intérêt que j'euſſe dans ma vie ; mon plan étoit de l'employer à ſon éducation, elle m'a été enlevée, ... j'avois jugé tous les hommes ſur l'idée qué Mr. de Seme m'avoit donné d'eux, c'eſt-à dire, comme abſolument attachés à leurs convenances, ne connoiſſant d'autres intérêts que les leurs, & aſſerviſſant tout à leur force ; perſuadée que leurs convenances ne ſeroient jamais les miennes, j'ai toujours cherché à les fuir, ils m'inſ-

piroient une timidité & une crainte qui me faisoient éviter toute espèce de liaison avec eux ; les affaires que j'eus à l'occasion de la succession de Mr. de Seme ne me firent pas changer d'opinion : je vis au contraire que l'avidité, ou si vous voulez la justice, agissoit avec une rigueur extrême ; tous ceux auxquels j'avois recours trouvoient très-naturel, qu'après avoir sacrifié mon sort à celui d'un homme qui avoit vécu suivant son goût & son ambition, je restasse pauvre & malheureuse avec un enfant encore plus pauvre que moi, à entendre ceux que je consultois, il sembloit même que cela devoit être nécessairement ainsi : ce fut dans ce moment là que le hasard me fit faire connoissance avec Mr. de St. Ange ; je fus étonnée de trouver quelqu'un qui fit attention à ce qui pouvoit m'intéresser ; sans connoitre toutes ses qualités aimables, il me fut impossible d'être insensible

ſenſible à l'amitié qu'il me témoigna ; il me fit des offres de ſervice, je les acceptai, il m'en rendit pluſieurs avec un déſintéreſſement dont je fus touchée ; notre connoiſſance devint bientôt plus intime ; j'avoue, Mlle., que je trouvai Mr. de St. Ange extrêmement aimable ; je ne ſais pas (ici elle baiſſa les yeux) je ne ſais pas, continua-t-elle d'une voix plus foible, ce qu'emporte cet éloge, ni qu'elle idée il vous donnera de l'eſpèce de ſentiment que j'eus pour Mr. de St. Ange ; il n'eſt pas ſûr que vous la régliez ſur ce que je vous dirois : votre eſprit eſt trop juſte pour ne pas mettre des bornes dans ſes conjectures, & j'aime mieux m'en rapporter à votre jugement que d'entreprendre de le diriger, je m'en remets abſolument à ce que vous pouvez croire : quoiqu'il en ſoit Mlle., Mr. de St. Ange me parla bientôt de vous ; au plaiſir, à l'effuſion de cœur avec leſ-

quels il m'en entretenoit, je jugeai bien vîte de ſes ſentimens pour vous; je le forçai à une confidence entière, & il ne m'a pas caché la violence de la paſſion que vous lui avez inſpirée. Je ne vous dirai pas ce que cet aveu me fit éprouver, je vis que vous étiez aimée comme vous méritiez de l'être, mais je n'en ai pas moins ſouffert; je vous avouerai qu'en venant ici, je croyois qu'il ſeroit heureux, & que vous ſeriez unis; j'ai été fâchée de m'être trompée dans mes conjectures : Mr. de St. Ange eſt parti fort bruſquement de Paris, & je n'ai plus entendu parler de lui : la peinture qu'il m'a faite de vous, Mlle., de votre caractère, ce qu'il m'a dit de votre famille, de votre manière de vivre, des agrémens & de la facilité qu'il y a dans la ſociété de cette ville, enfin tous les détails que j'ai entendus ſur ce pays, m'ont donné la plus grande envie de venir y vivre; je me faiſois même un plaiſir d'y élever ma fille

& de lui inſpirer une ſimplicité de mœurs & de ſociabilité, néceſſaire dans l'état de notre fortune ; le malheur que j'ai eu de la perdre a augmenté le beſoin de mon cœur, de vivre avec des êtres ſenſibles, de trouver des amis capables d'indulgence, d'intérêt, de compaſſion, & dont la vie ſimple & facile ne gênât point la mienne ; j'ai cru les trouver ici, & j'y ſuis venue ſur les eſpérances que j'ai conçues là-deſſus ; il y a 5 jours que je ſuis arrivée, & j'ai eu le bonheur de pouvoir m'arranger comme je ſouhaite de l'être : les bonnes gens à qui appartient cette maiſon m'ont loué un étage, qui fait pour moi un très-joli logement, & ils m'ont reçue chez eux & à leur table avec une bonté & une hoſpitalité qui m'eſt très-précieuſe ; il ne me reſte plus, Mlle., qu'à obtenir de vous ce que je déſire encore, c'eſt votre amitié, ſi je la mérite ; c'eſt

votre société, si j'en suis digne ; ce sont des liaisons avec votre famille, avec vos amies, vos connoissances ; j'ai su en arrivant les malheurs qui vous ont fixés dans la maison que vous habitez, & je n'en ai eu que plus d'envie de m'approcher de vous : c'est donc vous, Mlle., qui déciderez de mon sort ; j'ai la franchise de vous ouvrir mon cœur, laissez l'agir le vôtre, & si j'y apporte le moindre trouble, si je fais naître dans votre esprit le moindre nuage, ayez la charité de me le dire, & demain je ne serai plus dans cette ville ; je serai charmée de voir Mr. de St. Ange, & de le voir souvent, mais je souhaite que ce ne soit jamais que chez vous, & qu'avec vous : il me paroît impossible que sa vie ne soit pas bientôt unie à la vôtre ; il le mérite, & je sais, mademoiselle, combien vous méritez d'être heureuse : votre bonheur est si juste qu'il sera pour moi une douce satis-

faction : en finiſſant de parler, Mde. de Seme s'approcha de moi, elle m'a ſerré les mains; & par un mouvement involontaire, je l'ai embraſſée ſans pouvoir lui répondre tout de ſuite; j'étois touchée de ſa candeur, de ſa franchiſe, & cependant je ne pouvois l'imiter : elle parloit ſi bien, d'après tout ce que lui avoit dit Mr. de St. Ange, qu'il auroit été inutile de vouloir nier & cacher; il eſt auſſi impoſſible d'avouer tout, de convenir de tout; je me ſuis contentée de lui expoſer que nous ménions une vie très-retirée, que nous étions forcés à une extrême économie, qu'il ſeroit difficile qu'elle trouvât quelqu'agrément dans notre ſociété; que cependant elle étoit la maîtreſſe d'en faire l'eſſai, que je la priois de venir dès ce même ſoir chez mes parens, en attendant qu'elle fit d'autres connoiſſances dans la ville : elle dit que dans la triſteſſe que lui laiſſoient ſes mal-

heurs ; il ne lui falloit que la ſociété de quelques perſonnes qu'elle put regarder comme ſes amis, que même, quoiqu'elle ſe fit beaucoup de plaiſir de voir Mr. de St. Ange, elle ne le verroit que dans notre maiſon, & que pour n'être pas obligée de le voir chez elle, elle ne vouloit recevoir perſonne, & qu'elle acceptoit d'être préſentée chez nous ce même jour ; mais, reprit-elle avec chaleur & avec un air de vérité, ſi je vois le moindre nuage ſur cette phyſionomie qui m'a déjà inſpiré une amitié tendre, vous n'entendrez plus parler de moi & je diſparoîtrai pour toujours ; vous ne ſavez pas, Mlle., continua-t-elle, combien nous avons parlé de vous, combien j'ai entendu faire l'éloge de votre cœur, de votre eſprit, de vos grâces : Mr. de St. Ange en avoit quelquefois les larmes aux yeux, jamais femme n'a autant entendu parler d'une autre femme, par un homme

qui peut-être avoit le droit de parler de lui-même : Mr. de St. Ange avoit l'ame remplie de votre idée, de votre image, il n'auroit pu parler d'autre chose; il a cru que j'étois digne de l'entendre & j'en ai été flattée : voilà mon cœur, Mlle. ; je voudrois qu'il fut digne du vôtre, ... Mon père rentroit dans ce moment pour venir me reprendre, je lui dis : voilà Mde. de Seme que nous ne connoiſſons que depuis un moment, & qui eſt peut-être la meilleure de nos amies, elle nous connoît parfaitement; elle nous aime, elle veut vivre avec nous, vous ſentirez comme moi le prix de ſa ſociété, & elle veut bien venir dès ce ſoir paſſer la ſoirée avec nous; mon père l'en a preſſée & lui a dit des choſes honnêtes : nous lui avons expliqué encore notre manière frugale, retirée & économique de vivre; elle a répèté qu'elle ſeroit heureuſe de vivre avec nous, & comme nous. Mlle. de Germoſan s'eſt arrê-

tée un moment, je réfléchiſſois à ce que je venois d'entendre ; au bout d'un moment elle m'a dit, que penſez-vous de cette femme : je ſens que je l'aime, elle m'intéreſſe, mais une femme de Paris, qui vient de Paris, & pour qui ? qu'en penſez-vous ? dites le moi ? — J'ai trouvé tout comme elle la choſe extraordinaire ; cependant je lui ai repréſenté, que s'il n'y avoit pas de la bonne foi de part & d'autre, Mde. de Seme ne ſe ſeroit pas conduite comme elle l'a fait, qu'elle auroit cherché à faire d'autres connoiſſances que la ſienne ; que tout ce qu'on pouvoit conclure, c'eſt que Mde. de Seme avoit l'ame vivement affectée par le malheur, & que ſon eſprit étoit exalté par les diſcours de Mr. de St. Ange, qui lui avoit fait une peinture romaneſque de ſon pays, de ſa ville & de ſes connoiſſances ; & auſſi de la perſonne qu'il aimoit, ai-je ajouté en ſouriant : j'ai dit encore à Mlle. de

Germoſan, que devant bientôt la quitter, j'étois charmée que Mde. de Seme me remplaçât ; & que je croyois que cette femme bonne & aimable, pourroit être d'une grande reſſource pour monſieur & madame de Germoſan : ce ſujet de converſation nous a un peu empêché de dormir ; le lendemain nous avons fait demander des nouvelles de madame de Seme : elle nous a fait dire qu'elle étoit incommodée, & qu'elle ne ſortiroit pas ; j'ai été la voir le même matin, je l'ai trouvée occupée à écrire, bientôt elle m'a parlé de ſa fille, & je l'ai vue pleurer abondamment ; j'ai très-bien compris le ſentiment qui la porte à chercher la retraite & auſſi la ſociété de quelques amis faciles, indulgens & charitables, & rien ne pouvoit mieux lui faire eſpérer de trouver ce bonheur, que tout ce que lui a dit Mr. de St. Ange ; avant-hier, elle vint encore paſſer la ſoirée

avec nous ; lui, vint bientôt après elle : nous fûmes témoins de la reconnoiſſance, il avoit été averti de l'arrivée de Mde. de Seme par Marville ; il étoit venu le lendemain pour la voir, elle n'avoit pas voulu le recevoir ; elle lui avoit fait même demander d'être quelques jours encore ſans la chercher : dans cette entrevue, Mr. de St. Ange eut l'air de l'amitié & de la cordialité ; Mde. de Seme parut avoir un peu d'émotion ; par nos obſervations ſcrupuleuſes, nous nous aſſurâmes bien encore qu'il n'y avoit de la part de St. Ange que de l'amitié la plus ſimple, & il n'eſt pas de l'amour propre d'un homme de n'en pas prendre beaucoup pour une femme qui laiſſe entrevoir qu'elle l'aime. Cette ſoirée fut très-agréable, Mr. de St. Ange fut encore plus gai & plus aimable que les autres jours, la pauvreté étoit ſouvent l'objet des plaiſanteries & le ſujet de nos réflexions,

qui étoient plus consolantes que tristes : j'étois la personne opulente de la compagnie, & l'on m'accusoit d'avoir les vices des riches, la peine & l'inquiétude sur l'avenir : on me reproche de ne pas rire de bon cœur ; j'avoue, mon cher ami, que je ne croyois pas qu'un dérangement de fortune, qu'une situation aussi pénible put laisser des momens aussi remplis de gaieté & de plaisirs ; ils sont dus à Mlle. de Germosan, qui rend tout facile, tout agréable ; avec elle, il n'y a point de privation. Mr. de Marville vint aussi, & on resta très-tard ensemble ; en vérité, Mme. de Seme a raison, elle sera heureuse dans cette société, & je ne la quitterai qu'avec les plus grands regrets : j'y pense cependant bien sérieusement, mon cher ami ; je vais faire les préparatifs de mon départ, j'en ai déjà parlé à mon amie, & nos yeux se sont remplis de larmes ; il m'en cou-

ſera prodigieuſement de me ſéparer d'elle, c'eſt auprès de vous que je trouverai des conſolations. Adieu, mon cher ami.

On ſupprime ici plusieurs lettres de Laure & de Sophie; elles ne contiennent que des regrets de s'être quittées & d'être ſéparées, des détails ſur le plaiſir qu'elles avoient d'être enſemble, ſur les agrémens dont elles avoient joui dans la ſociété de Mme. de Seme, de Mr. de St. Ange & de Mr. de Marville; il y a des réflexions fort longues ſur quelques converſations qu'il y avoit eu à la cavette; Mme. Dubour croit que malgré la pauvreté de Mr. de St. Ange & de Mlle. de Germoſan, ils pourroient ſe marier; elle veut que les affaires s'arrangent au printems, & que l'on aille habiter la campagne de Mr. de St. Ange; elle prétend que lorſque l'on ſait vivre pauvre ſépa-

rés, on le peut encore mieux lorsque l'on est réunis : Laure ne pense qu'à ses parens, elle ne veut ni ne peut s'occuper d'une troisième personne, elle n'y voit pas leur bonheur, & elle veut mettre à une épreuve plus longue les sentimens que l'on a pour elle : il faut au moins être sûrs de s'aimer comme des pauvres, ce qui n'est pas encore assuré ; d'ailleurs, Mr. de St. Ange a parlé deux ou trois fois d'aller chercher de l'emploi dans les pays étrangers, il espère d'en trouver dans ce moment, que l'on parle de la guerre. Que cette idée vienne d'humeur, de légéreté, d'impatience, même de désespoir, ce sont des défauts pour lesquels Mlle. de Germosan ne veut avoir aucun égard : tout cela est contenu dans environ quinze lettres fort longues, qu'aucun lecteur ne pourroit lire sans impatience, surtout après avoir déjà autant lu ; c'est toujours la fin d'un

livre qu'il faut, & il convient d'accélèrer celle de celui-ci.

LETTRE LXXXVI.

Laure à Sophie.

DITES-MOI, je vous prie, ma chère amie; quand un homme & une femme se disputent souvent, quand ils ne se passent réciproquement aucune de leurs idées, quand leur sensibilité est toujours prête à s'émouvoir, quand ils paroissent toujours en peine, & mécontens de l'opinion que l'un a de l'autre; qu'est-ce que l'on peut en conclure? se haissent-ils? s'aiment-ils? s'aimeront-ils une fois? Il y a quelque tems que j'agite cette question dans mon esprit à l'occasion de Mad. de Seme & de Mr. de Marville; ils se plaignent toujours l'un de l'autre, ils ont toujours quelque reproche à

ſe faire de la veille, ils paroiſſent bien aiſes de ſe trouver, & bientôt ils ſont en conteſtation; à les entendre il ſemble quelquefois qu'ils ſoient brouillés pour toujours; on diroit que Mr. de Marville a déclaré la guerre à toutes les femmes de Pàris : il ſoutient à Mde. de Seme qu'elles ont de la coquetterie, de la légéreté; qu'elles n'aiment que le plaiſir, qu'elles ne liſent que le journal de Paris & le journal des modes, & qu'elles ſont incapables d'un attachement ſolide & eſſentiel; elle lui dit que les hommes de ce pays n'ont point de légèreté dans l'eſprit, qu'ils ſont ſujets à la prévention, & qu'ils ont une raiſon qui doit chaſſer la gaieté; qu'ils doivent ennuier les femmes auxquelles ils s'attachent; enfin, ils en ſont aux injures. Le lendemain, ils ſe revoyent avec plaiſir, ils ſe recherchent, ils lient converſation : Marville adreſſe toutes les nouvelles qu'il ſait à Mde. de

Seme, quand même elle ne s'y intéresse point. J'espère qu'il y aura une trève entr'eux, je l'exige même souvent, mais je ne puis pas l'obtenir; il me semble cependant, que depuis quelque tems Marville est moins opiniâtre, & Mde. de Seme plus contente, dites-moi ce que vous pensez d'eux; croyez-vous que sous cette différence d'idées il y ait quelque rapport dans les sentimens; je le pense quelquefois, & en vérité je trouverois Mr. de Marville fort heureux: Mde. de Seme est une femme vraiment aimable, & d'un caractère fait pour rendre la vie heureuse, elle a de la délicatesse, & un cœur excellent; si vous ne m'aviez pas quittée, je vous aurois chargé de travailler à ce mariage; mais laissons aller les choses, le hasard est un grand maître. J'entends la voix de Mr. de Marville, il parle fort vivement avec mon père... je ne puis pas y tenir.... il

faut que j'aille voir de quoi il s'agit..... Mr. de Marville eſt venu nous apprendre que Mr. Biolans, qui étoit Lt. Bl., eſt mort; il veut que mon père penſe à cet emploi, mon père s'y refuſe, ma mère s'eſt jointe à Mr. de Marville pour le preſſer de le demander; il veut aller à Berne pour le ſolliciter pour mon père, qui ne ſe défend que par modeſtie, & parce que, dans notre ſituation étroite, il ne pourroit pas faire honneur à cette charge; les honoraires ſont ſi peu de choſe qu'à peine fourniroient-ils de quoi avoir un autre logement que le nôtre: nous n'avons pas trouvé les raiſons de mon père bonnes, & nous nous ſommes réunis tous les trois pour les combattre; Mr. de Marville a ajouté que le public en ſeroit très-content, & que Mr. le Baillif le ſouhaitoit, parce que les lumières, la capacité & les vertus de mon père étoient connues de tout le monde,

& que, dans ce moment, il n'y avoit personne qui ne s'intéressât à notre sort; il disoit encore qu'il y avoit bien quelques femmes jalouses de la vie douce & tranquille que nous menions, mais que l'on nous estimoit infiniment d'avoir su être pauvres, & d'avoir pu nous soumettre décemment aux revers de la fortune sans en être humiliés, & sans chercher des ressources extraordinaires. Mr. de Marville est sorti, disant qu'il alloit parler à tous les amis de mon père, que l'on solliciteroit Mr. le Baillif de lui accorder la nomination de cet emploi, & qu'il étoit persuadé qu'il lui seroit donné; il a ajouté qu'il iroit avec lui à Berne pour l'obtenir; j'avoue, ma chère amie, que je souhaite extrêmement que mon père obtienne cette satisfaction : il sera flatteur pour nous que cette décoration, & cet emploi honorable, vienne chercher mon père au milieu de notre pauvreté; c'est un

des avantages de notre pays, que notre ſouverain ait plus d'égards pour les lumières & pour les vertus, què pour la fortune. Je languis de ſavoir l'effet du travail de Mr. de Marville; il viendra nous en informer ce ſoir, nous voilà occupés d'un intérêt nouveau, & notre vie peut encore être changée; notre bien-être ne ſera pas augmenté de beaucoup, mais mon père ſera occupé d'une manière plus ſatisfaiſante, & plus honorable; tout eſt ſi incertain, que je ne ſais encore aucun plan, & que j'arrète mon imagination; notre vie eſt peut-être dans ce moment auſſi heureuſe qu'elle peut l'être: eſt-il ſûr qu'un changement augmentera nos jouïſſances? quoiqu'il en ſoit, il ne faut pas s'oppoſer à ce que l'on veut faire pour nous, & cet excellent de Marville eſt bien reſpectable de conſerver pour nous toujours le même intérêt, toujours le même attachement; en vérité

il mérite d'être heureux, je veux le dire souvent à Mme. de Seme. Je ne veux pas fermer ma lettre que je ne puisse vous dire encore quelque chose, ce sera ce soir ou demain matin.

Je reprends ma lettre ce matin, ma chère amie, sans savoir bien encore quand elle partira : notre soirée de hier fut très-animée, cet emploi pour mon père excita les esprits ; Mme. de Seme & Mr. de Marville disputèrent ; elle veut toujours que le baillif soit l'intendant de la province, parce qu'en France il n'y a de Bailli que dans les villages, & le lieutenant baillival, elle l'appelle lieutenant de roi : Mr. de Marville s'est fâché, il lui a reproché que les François mesuroient tout sur les idées qui étoient reçues chez eux : Mme. de Seme a soutenu qu'il n'y avoit que celles-là de bonnes, & elle s'est refusée à comprendre que les Baillifs dans notre pays étoient les représentans du souverain, & qu'en

cette qualité, ils étoient tantôt juges, & tantôt administrateurs des revenus de l'état pour la province. Le pauvre Marville se désole, quand Mme. de Seme ne veut pas écouter & comprendre ses longues explications. Mr. de St. Ange étoit sérieux, occupé, triste, il disoit qu'il falloit absolument que mon père eut l'emploi en question, & qu'il ne connoissoit personne qui dût l'emporter sur lui : Mr. de Marville dit, qu'il y avoit un très-grand nombre de compétiteurs, mais que l'on pouvoit beaucoup espérer des bonnes dipositions de Mr. le Baillif ; plusieurs personnes étoient persuadées qu'à Berne mon père seroit préféré ; pour plus grande sûreté, il devroit peut-être y aller, mais nous n'avons pas l'argent nécessaire pour cela; enfin, ma chère amie, les espérances que l'on nous donne nous agitent, nous faisons déjà des projets, & cependant, nous ne changerons pas notre vie sans regrets,

Si cet emploi étoit trop pénible pour mon père sur la fin de ses jours, il seroit facile de lui trouver un aide & un secours ; Mr. de Marville ne s'arrête point aux difficultés que fait mon père ; il nous a quitté en nous disant qu'il vouloit travailler, & solliciter jusqu'à-ce qu'il eut fait obtenir cette charge : il doit bientôt retourner à Berne pour les affaires du public, & il pourra dispenser mon père de ce voyage, ou au moins il tâchera qu'il ne le fasse pas infructueusement ; il a si bien dit tout cela, que mon cœur en a été vivement touché ; je le lui ai témoigné, & il a regardé Mme. de Seme : que je voudrois qu'ils fussent heureux ! en vérité, j'espère que cela arrivera. Je crois, ma chère amie, que c'est bientôt Mr. Dubour qui m'écrira, j'y pense bien souvent, & cette idée m'occupe encore plus que toutes les autres : je vous prie que je sois bien vite instruite, je le

demande inſtamment ; le ſilence, les retards, me rendroient très-malheureuſe : il me ſemble que je puis recevoir encore deux de vos lettres, au moins une, ſi cela eſt poſſible ; n'y manquez pas, je vous en prie, ma chère amie ; je vous embraſſe bien tendrement.

Henriette me demande ce que j'écris, elle veut que je diſe quelque choſe pour elle à la bonne Dame, comme elle vous appelle ; elle me dit que vous ne l'aimez pas, qu'elle l'a bien remarqué, & là-deſſus nous avons eu une converſation, pendant laquelle elle a toujours eu le cœur gros : pourquoi n'aimeriez-vous pas cet enfant ? je vous aſſure qu'elle mérite de l'être. Adieu encore, ma chère amie.

Aujourd'hui, on croit devoir ſupprimer toutes les lettres qui ne font rien à l'hiſtoire, & qui ne contiennent que des réflexions & des

raiſonnemens; elles ne ſeroient plus que des longueurs ennuyeuſes; ainſi il importe fort peu de ſavoir que Mme. Dubour eſt devenue mère d'un fils, que Mr. Dubour en eſt bien-aiſe, & elle bien fâchée, parce qu'elle ſouhaitoit une fille, que Mme. de Seme & Mr. de Marville commencent à avoir des converſations particulières ſur les degrés du fourneau, que Mr. de St. Ange eſt tous les jours plus triſte & plus mélancolique, que Mlle. de Germoſan craint qu'il n'ait des idées funeſtes, qu'elle entreprend quelquefois de le diſtraire, & qu'il n'en eſt que plus ſérieux: qu'après, il s'eſt comporté avec une grande diſcrétion, & il a été ſi aimable, ſi honnête, ſi délicat, que Mr. & Mme. de Germoſan ſe ſont accoutumés à le voir plus ſouvent. Il a une grande converſation avec Mr. de Germoſan; ſa fille croit qu'il s'agiſſoit d'aller habiter la maiſon de campagne de Mr. de St. Ange, en

prenant

prenant les mesures convenables pour cela : Mr. de Germosan a renvoyé la décision de cette affaire après celle de l'emploi qu'il doit obtenir; Mr. de St. Ange est malheureux de l'inégalité de Laure ; quelquefois il croit n'être point aimé du tout, l'indécision de son père achève de le désoler, il prend souvent le parti de s'éloigner, il veut aller à Venise offrir ses services pour faire la guerre aux Algériens, il attend le printems; tout le monde attend cette saison comme devant amener des événemens décisifs; Mr. de Noirval a écrit une très-grande lettre, pour presser & engager Mr. de Germosan à aller avec toute sa famille passer l'été dans sa maison ; ils s'établiront dans le premier étage, & ils feront ce qu'ils voudront pour leur ménage. Mme. de Germosan a été malade pendant quelques semaines ; la bourse de précaution est épuisée, il est même à craindre que l'ar-

gent ne manque avant l'échéance de la rente; Laure redouble l'activité de ſon travail, trois mois ſe ſont écoulés: Marville eſt à Berne pour des affaires, il travaille pour Mr. de Germoſan ; tout cela eſt détaillé dans pluſieurs lettres trop longues pour être miſes ici.

LETTRE LXXXVII.

Laure à Sophie.

Ce n'eſt plus un problême, ma chère amie, il n'y a plus de doute; Mde. de Seme & Mr. de Marville s'aiment, j'ai pu en juger la veille de ſon départ pour Berne: ils paſſèrent tous les deux la ſoirée avec nous, il n'y eut point de diſpute entr'eux, ils avoient l'air ſi bon, & il y eut une longue converſation

que l'on eut l'attention de ne point troubler ; quand il fallut se séparer ; cela alla fort bien avec mes parens & avec moi ; lorsqu'il prit congé de Mde. de Seme, l'émotion & l'attendrissement furent visibles & ils paroissoient réciproques ; nous ne fimes pas semblant de nous en être apperçus : après le départ de Mr. de Marville, nous fimes bien naturellement son éloge, nous parlâmes avec sincérité de ses qualités, de ses vertus,.... mais qu'est-ce que dit Jeanne à mes parens, avec tant d'émotion & de vivacité ; il est arrivé quelque chose,..... je ne résiste pas à ma curiosité & je vais.....

Jeanne a vu Mde. Durtan avec un médecin & un chirurgien, dans un carosse qui alloit extrêmement vîte ; notre inquiétude a été extrême, nous avons envoyé Jeanne chez Mde. Durtan, ... elle est revenue ; elle nous a dit avec effroi que Mr. de St. Ange avoit été

aſſaſſiné, je ne vous exprimerai pas ce que nous avons éprouvé ; ma mère eſt preſque tombée évanouïe, & il a fallu aller à ſon ſecours ; cependant nous n'avons pas voulu croire cette affreuſe nouvelle, mais bientôt la ville en a été remplie ; c'eſt une bataille au piſtolet avec Mrs. * * * : mon père a fait demander la voiture des Cliſſi, on n'a pu la promettre que pour le ſoir, parce qu'elle étoit ſortie ; il a été impoſſible d'en trouver une autre, pendant ce tems-là les bruits & les détails ont toujours été plus affreux ; mon père n'eſt parti que fort tard, & j'attends ſon retour dans une vraie angoiſſe ; on fait cent-hiſtoires, & on ne dit pas poſitivement le danger où eſt Mr. de St. Ange... Mde. de Seme eſt venue, je ſuis tombée dans ſes bras : elle a eu pitié de moi, nous ſommes paſſées dans mon cabinet, & je n'ai pu retenir mes larmes ; j'ai déploré le malheur af-

freux qui nous perſécute, il eſt à ſon comble; que les hommes ſont cruels & méchans! ils ne peuvent vivre en paix & ſans ſe faire une guerre barbare.....

Mon père ne revient point, je ne puis vous exprimer l'anxiété & le tourment de mon ame... Mde. de Seme eſt encore ici, elle eſt auprès de ma mère; je les ai quittées un inſtant pour reprendre la lettre que j'avois commencée ce matin..... qu'eſt-ce que c'eſt que ce malheur affreux! comment eſt-il arrivé? je ne puis le comprendre: Mrs. *** n'ont aucune relation avec Mr. de St. Ange, ce ſont des chaſſeurs, des hommes violens & libertins, qui ne vivent point dans le monde,.... oh, ma chère amie! ma vie eſt trop cruelle, je ne puis trouver la paix nulle part, & j'éprouve que les malheurs, que l'infortune, que la pauvreté ne font que donner plus de force à la ſenſi-

bilité ; je m'accoutumois si bien à cette douce habitude de vivre avec des personnes que l'on aime, de jouir de toutes les marques de leurs sentimens, & ceux de Mr. de St. Ange portoient le caractère de la sincérité & de la constance ; il me sembloit que toujours nous aurions pu vivre comme nous vivions, il faut qu'un malheur cruel vienne troubler notre sort : oh ma chère amie ! votre ame seule peut comprendre ce que souffre la mienne ; vous compatissez à mon tourment, ... mais quelle peut être la cause de cet assassinat, de cette bataille ; .... il est vrai que ceux qui en sont accusés sont des hommes méchans, qui déjà plusieurs fois ont exercé des violences ; mais qu'avoient-ils à faire avec Mr. de St. Ange ? mon père saura tout, il aura tout vu, il aura pu satisfaire son impatience ; il reviendra bien tard je ne sais dans combien d'heures ; il

faut attendre, il faut dévorer ſon inquiétude : oh ma chère amie ! ayez pitié de moi ; j'entends le bruit d'une voiture.....

Je n'ai pu continuer ma lettre hier au ſoir, mon père avoit vu Mr. de St. Ange ; mais il ne nous a pas parlé avec franchiſe, il n'a pas voulu nous effrayer ; la manière dont il nous a aſſuré que les bleſſures n'étoient pas mortelles, que la vie de Mr. de St. Ange n'étoit pas en danger, nous a laiſſé les plus vives inquiétudes : Mr. de St. Ange étoit tranquille, mon père n'eſt entré dans aucun détail, il étoit agité, il ſoupiroit, il avoit l'air tourmenté, il ne répondoit point à nos queſtions ; enfin nous n'avons rien ſu, & le tourment eſt à ſon comble, ... il n'eſt pas encore jour, & j'entends mon père qui ſe lève, c'eſt ſans doute pour y aller ; je vais l'attendre à ſon paſſage, je le conjurerai de me dire ce qu'il ſait, ...

mon père a été fâché de me voir ; il m'a embrassée avec tendresse ; il m'a répété que la vie de Mr. de St. Ange n'étoit point en danger, les chirurgiens l'ont dit positivement : il retourne auprès de lui, il y restera tout le jour, il a promis de nous envoyer un exprès avec des nouvelles précises, il n'a rien voulu me dire de plus, mais mon père m'a paru dans un état extraordinaire d'affliction, d'agitation, de chagrin ; j'ai eu de la peine à le laisser aller, & mon cœur a été déchiré en le voyant partir : est-ce que nous serions la cause de cet accident horrible ? il me semble que cela est absolument impossible ; je ne fermerai ma lettre qu'après avoir reçu les nouvelles que mon père nous a promises.

Ma chère amie, je transcris ici les deux billets que nous avons reçus.

Ma chère fille, l'état de Mr. de

St. Ange eſt auſſi bon qu'il peut être dans ſa ſituation ; il ne ſouffre pas toujours, il a fort peu de fièvre ; il eſt très-ſûr que les bleſſures ſont ſans aucun danger pour la vie, le chirurgien m'en a aſſuré poſitivement ; ce ſoir on lèvera l'appareil & on ſera encore mieux inſtruit : je ne quitte pas Mr. de St. Ange, & je ne retournerai auprès de vous qu'après que l'appareil aura été levé, je prie ma femme de ne pas trop s'affliger & ma fille d'être tranquille.

Mademoiſelle, j'apprends par Henri que Mr. de Germoſan envoye un exprès chez lui, j'employe la main & la force qui me reſtent pour le charger de quelques mots que je puis écrire, j'eſpère qu'ils vous raſſureront entièrement ſur ce qui eſt arrivé, votre cœur compatiſſant aura ſouffert de mes maux ; c'eſt votre cœur qui peut me les faire oublier, n'aurois-je pas été heureux de mourir ?

dites le moi, mademoiſelle, je vous en conjure; c'eſt vous ſeule qui diſpoſez de ma vie, veuillez y penſer.

On raconte fort différemment l'aſſaſſinat de Mr. de St. Ange, les uns diſent que c'eſt une affaire de chaſſe, d'autres prétendent qu'il s'agit d'une lettre que Mr. de St. Ange a vue entre les mains de Mr. Durtan, & dont il a voulu avoir raiſon.

Il eſt très-tard, mon père ne revient point; la nuit eſt fort obſcure, il doit revenir à pied: ma chère amie, on ne meurt pas d'inquiétude.

Enfin il eſt revenu, mon père! mon excellent père! avec quelle tendreſſe je l'ai ſerré dans mes bras! on eſt tout-à-fait raſſuré ſur l'état de Mr. de St. Ange; il n'y a point de danger, les bleſſures vont auſſi bien qu'elles peuvent aller; il eſt à peu près certain qu'il ne ſera pas eſtropié: cependant les bleſſures ſont affreuſes, il doit ſouffrir cruellement, & il a pu écrire!

Ce que nous avions appris de ce qui eſt répandu dans le public a forcé mon père de nous dire l'hiſtoire vraie de cet accident ; c'eſt une lettre écrite contre lui , contre mon père, pour empêcher qu'il n'obtienne l'emploi dont je vous ai parlé. Mr. de St. Ange a eu cette lettre ; il a obligé celui qui l'avoit écrite à la déſavouer, & à mettre ſon déſaveu au bas , il s'en eſt ſuivi un aſſaſſinat pour r'avoir cette lettre & ce déſaveu ; je n'ai pas la force de vous faire ce ſoir un plus long détail ; je ſuccombe d'angoiſſe & de fatigue. Adieu, ma chère amie.

LETTRE LXXXVIII.

St. Ange à Marville.

MON cher ami, tu ne reconnoîtras peut-être pas mon écriture , parce que j'écris de la main gauche ; c'eſt

un effort que je veux faire, quoiqu'il me faſſe ſouffrir : quand je ne pourrai pas continuer, je remettrai la plume à Henri, je lui dicterai, il écrira comme il pourra, j'ai tout le jour pour faire ma lettre; elle ſera longue, j'écrirai à pluſieurs repriſes; depuis que l'on a mis un certain appareil à mon bras, & que j'ai trouvé une bonne attitude, je ſouffre beaucoup moins; mais je ſens de la fatigue & il faut que je me repoſe..... je ſuis aſſez bien dans ce moment, je crois que je pourrai écrire aſſez longtems, ce ne ſeroit rien, s'il ne falloit pas écrire de la main gauche.... Depuis que je ſuis revenu de Paris, je n'ai ceſſé de faire des perquiſitions ſur cette lettre dont avoit parlé Mme. Dubour, & qu'elle avoit entendu lire à N****; je voulois abſolument en découvrir l'auteur; je le ſoupçonnois bien à-peu-près; il y a une certaine famille qui eſt fâchée d'être éloignée

de la bonne compagnie, qui eſt jaloufe de tout ce qui s'y fait, qui la critique, qui la tourne en ridicule, & qui ne manque aucune occaſion de médire & de calomnier ceux qui ont quelqu'avantage ſur eux ; ils voudroient tout avilir, tout abaiſſer, ils haïſſent la nobleſſe : tu connois ſurement ceux dont je veux parler : ce ſont deux frères & un couſin que nous voyons à la campagne, & quelquefois dans notre grand cercle ; ils ne voyent que mauvaiſe compagnie en femmes. J'ai écrit à N***, pour avoir des renſeignemens ſur cette lettre, on n'a pas pu m'en donner encore de bien poſitifs, mais nos ſoupçons ſe ſont confirmés, & j'avois quelqu'eſpérance d'avoir la lettre en original. Tu ſais que lorſque tu es parti pour Berne, il y avoit de très grandes raiſons de croire que Mr. de Germoſan obtiendroit la charge de Lt. Bl. ; toutes les préſomptions

étoient en ſa faveur ; c'eſt ainſi que nous en parlions dans la famille, & nous ne doutions pas que ton travail & tes ſoins n'aſſuraſſent le ſuccès de nos vœux.... C'eſt Henri qui va écrire.... je ſouffre un peu..... deux jours après ton départ, mon beau-frère, qui a l'eſpoir d'être Conſeiller, s'il eſt ſervi par les amis de Mr. de Germoſan, & dont l'emploi le met en rélation d'amitié & de confiance avec Mr. le Baillif, vint chez moi, il avoit l'air très-agité, très-occupé ; il me dit qu'il venoit de chez Mr. le Baillif, qui lui avoit montré une lettre qui venoit d'ici, & qu'on lui avoit envoyée de Berne ; cette lettre, dont la ſignature étoit enlevée, diſoit que Mr. de Germoſan n'avoit pas payé toutes ſes dettes, qu'il étoit reſté inſolvable, qu'il s'étoit retiré dans une maiſon du fauxbourg, où il recevoit des avanturiers & des femmes de Paris ; Mr. le Baillif

avoit bien voulu confier cette lettre à Mr. Durtan, & avoit exigé que l'on fit des atteſtations qui prouvaſſent le contraire des faits qui y étoient allégués, afin qu'ils ne fuſſent pas un obſtacle pour obtenir l'emploi pour Mr. de Germoſan : je reconnus parfaitement l'écriture ; elle eſt d'un de ces Meſſieurs dont je viens de te parler, & préciſément de celui qui a échoué contre toi, pour la charge que tu occupes ; je priai mon beau-frère de me confier cette lettre, je lui en fis prendre une copie, & je lui demandai d'en aller conférer avec Mr. de Cliſſi, qui ne manqueroit pas de faire faire l'atteſtation que demandoit Mr. le Baillif : je n'ai qu'un cheval, qui dans ce moment étoit à la charrue, je l'envoyai chercher, je ne pus l'avoir, je fus obligé de renvoyer au lendemain pour aller chez ces Meſſieurs en queſtion, éclaircir & rectifier cette méchanceté ; je partis

donc hier, de très-grand matin, pour aller les chercher à la ville, ils n'y étoient pas, ils étoient tous trois à une eſpece de maiſon de chaſſe, qu'ils ont au pied de la montagne; j'y allai directement, je n'y trouvai que celui dont je croyois avoir reconnu l'écriture, les deux autres étoient à la chaſſe: il me reçut avec beaucoup de civilité; au bout d'un moment, je lui parlai de Mr. de Germoſan, je lui dis que tout le monde ſouhaitoit qu'il eut l'emploi de Lt. Bl., & qu'il y avoit toutes les apparences qu'il l'obtiendroit; il convint de tout avec moi, il avoit l'air d'avoir le même intérêt; cependant, lui dis-je, il y a des gens aſſez méchans pour calomnier cette famille reſpectable, & voilà une lettre, continuai-je en la tirant de ma poche, qui a été écrite d'Y***. à Berne, elle a été renvoyée à Mr. le Baillif; ne trouvez-vous pas, lui dis-je, après la lui

avoir lue, que ce ſont des calomnies atroces & puniſſables; il balbutia, oh! je ſuis sûr, repris-je avec une vive aſſurance, que vous en convenez, vous êtes un honnête homme, & alors vous ne refuſerez pas d'écrire au pied de cette lettre, que vous n'avez aucune raiſon de croire ce qui y eſt contenu, que même vous ſavez que ce ſont des menſonges; il tint des diſcours vagues, il voulut plaiſanter, je le regardai de fort près, je lui dis, il faut que vous le faſſiez, ou que nous ſachions dans l'inſtant celui de nous deux qui arrachera la vie à l'autre; voilà votre épée ſur cette chaiſe, & en même tems je me reculai en mettant la main ſur la mienne; il commença des proteſtations d'innocence, il dit que certainement Mr. de Germoſan étoit un honnête homme; alors je laiſſai mon épée, je repris mon fouet, & je lui dis que j'allois lui en donner cent

coups, s'il n'écrivoit tout de ſuite ce que j'allois lui dicter; il prit une plume & il écrivit tout ce qu'il falloit pour certifier que le contenu de la lettre étoit une inſigne calomnie. Je lui dis, vous êtes heureux que je ne veuille pas punir autrement votre infamie atroce; il y a une lettre à N***., ſi je puis l'avoir en ma poſſeſſion, il faudra bien auſſi que l'indigne calomniateur qui l'a écrite en faſſe une réparation authentique; je ſortis, je remontai à cheval, & j'allois chez mon beau-frère lui porter la lettre qu'il m'avoit confiée: j'étois à peine ſorti d'un bois de ſapin aſſez épais qui eſt ſur la route, & qu'il faut traverſer, que j'entendis le bruit de quelques chevaux, qui venoient au grand galop; je me retournai, & je vis les trois Meſſieurs qui me ſuivoient; lorſqu'ils furent à ma portée, ils me crièrent d'arrêter, & en me diſant des injures, ils

vinrent ſur moi, ils m'entourèrent, & ils me dirent de leur rendre le papier que j'avois ; j'eus le tems de m'écarter du chemin, de deſcendre de cheval, & de m'appuyer contre un arbre en mettant l'épée à la main ; je leur dis qu'il leur ſeroit fort aiſé d'avoir ce qu'ils me demandoient, qu'ils n'avoient qu'à m'aſſaſſiner ; ils m'attaquèrent avec leurs chevaux, & me bleſſèrent ſur la tête, je les repouſſai avec mon épée; un des deux frères, dans ſa fureur, prend un piſtolet, le coup partit, & me fracaſſa l'épaule & le bras de deux bales, je tombai, ils ſe jetèrent ſur moi pour me fouiller, & prendre le papier qu'ils avoient envie d'avoir ; heureuſement, je l'avois mis dans une poche qui eſt dans la doublure de mon frac, ils ne purent le trouver, ils le cherchoient encore, lorſque le haſard & le bruit amenèrent des payſans & une voiture qui paſſoient dans ce moment,

effraia les assassins qui s'enfuirent, on vint à mon secours, on me mit dans la voiture, & je demandai à être conduit ici plutôt qu'à la ville; j'ai eu des chirurgiens, des médecins; j'ai été très-bien traité; ma sœur est auprès de moi, il est venu beaucoup de monde; depuis quelques heures je suis assez tranquille; il y a des momens où je souffre beaucoup : on ne sait point encore si je serai estropié, les chirurgiens croyent que les muscles ne sont point blessés, & s'il n'y a que les os de brisés, je serai beaucoup plus vîte guéri : ce qui me console infiniment, c'est que le papier a été sauvé; je le joins ici, il est un peu ensanglanté, parce que j'ai voulu l'avoir tout de suite; je préfére de te l'envoyer directement, afin que tu puisses en faire usage sans perdre de tems; la calomnie a un effet si prompt, que l'on ne sauroit l'arrêter trop-tôt : mon beau-frère s'est

chargé d'arranger la juſtification de Mr. de Germoſan avec Mr. le Baillif. On dit que les aſſaſſins ſe ſont évadés ; il y aura des procédures ; on a reçu ma dépoſition fort en gros, pendant que l'on me panſoit ; on doit en entendre encore une : ſans-doute que ces Meſſieurs ne comptoient pas ſur ma réſiſtance, ils vouloient m'ôter le papier en employant la force : on a voulu m'empêcher de t'écrire, j'ai voulu être ſeul avec Henri, tu verras que je n'ai fait que de dicter, je ſerai plus tranquille après t'avoir informé, & ſurtout après avoir envoyé ce papier ; c'eſt une nouvelle occaſion pour toi de travailler pour Mr. de Germoſan ; redouble tes efforts pour réuſſir, je n'ai point eu encore de leurs nouvelles .... mais préciſément j'entends la voix de Mr. de Germoſan, je veux le recevoir : ſois tranquille ſur moi : les bleſſures ſe guériſſent toujours.

Adieu ; ces taches que tu vois ſur le papier, ce ſont les larmes de Henri,

j'écris ceci de la main gauche, je crois que je pourrai fort bien m'y accoutumer.

Les lettres qui ſuivent n'apprendroient rien au lecteur, il connoît les cœurs, & les caractères ; il peut parfaitement juger de ce qui ſe paſſe juſqu'au rétabliſſement de Mr. de St. Ange : pendant ſa convaleſcence il écrit pluſieurs lettres à Mr. de Marville; elles portent le caractère de la triſteſſe & de la mélancolie, il ne voit dans la vie que miſere & infirmité, il eſt pauvre languiſſant, triſte, miſérable ; il n'eſt plus digne de Mlle. de Germoſan : Mr. de Marville répond ſuivant ſa conſtante amitié pour Mr. de St. Ange : il eſt revenu & retourné à Berne, cette fois uniquement pour ſolliciter pour Mr. de Germoſan, il eſt à peu près ſûr qu'il obtiendra l'emploi : il eſt très-tendrement attaché à Mde. de Seme ; mais avec des amis malheureux, il ne peut pas penſer à ſon

bonheur. Il y a auſſi deux billets de Mlle de Germoſan; elle exhorte Mr. de St. Ange à vivre, elle l'exhorte à avoir la force de réſiſter à tous les maux de la vie & aux revers de la fortune; elle croit qu'il eſt encore quelque conſolation, quand on peut partager les malheurs des autres, & leur aider à les ſupporter.

LETTRE LXXXIX.

St. Ange à Marville.

JE la ſens plus que jamais, mon cher ami, ta tendre & conſtante amitié: ton cœur ne ſe laſſe point d'etre généreux; ta ſenſibilité ſur le ſort & le bonheur de tes amis ne ſe repoſe jamais: jouis de tes vertus, tu les conſoles, tu les ſoutiens, tu adoucis leurs maux, & perſonne ne le ſent auſſi bien que moi: oui, mon cher Marville, ton amitié eſt la ſeule douceur qu'il reſ-

te à ma vie ; tous les jours elle devient plus triste & plus malheureuse ; il n'y a plus pour moi que des maux & de la misère, & il me semble que tout ce qui m'environne, demande la fin de mon existence ; j'ai la lâcheté de la souhaiter, dans le tourment de mes désirs impuissans ; j'ai vu la possibilité du bonheur, & mon sort n'en est devenu que plus cruel : une fois je disois, je serois le plus heureux des mortels si j'étois aimé ; aujourd'hui on m'aime, & je suis le plus malheureux des hommes. Je ne vois autour de moi que des obstacles ; je ne puis qu'aggraver la malheureuse situation de ceux que j'aime ; je trouble ta vie, je ne t'offre plus qu'un objet de pitié ; au lieu de jouir de nos relations, il faut déplorer ma misère, il faut fuir ceux avec lesquels je pourrois être heureux. Je suis à peu près guéri de mes blessures, & tu vois que je commence assez bien à faire usage de mon bras ;

mais

mais je ne guéris point de mon défefpoir, d'être depuis 3 mois féparé de Mlle. de Germofan, & d'être au bout de ce tems là plus éloigné d'elle que jamais : comprends-tu, mon cher ami ? 3 mois fans l'avoir vue, fans avoir joui un feul inftant de fes regards bienfaifans ; ils m'aidoient à foutenir mon infortune & cependant je crains de la revoir ; je ne ferai pour elle qu'un objet de pitié, & dans fon travail pour rendre la vie de fes parens heureufe, elle doit fuir, haïr même, un être qui ne peut qu'ajouter à fes peines : elle eft heureufe, elle remplit une vocation qui fatisfait fon cœur, & rien ne peut fatisfaire le mien ; je ne puis plus faire que du mal, je ne puis que la diftraire du bien qu'elle fait. Je ne faurois t'exprimer, mon cher ami, combien toutes ces idées augmentent mes maux ; elles altèrent vifiblement ma

ſanté, & je ne m'en plains pas, la fin des maux eſt toujours une conſolation & je ne vois que la mort pour cela; un ſentiment rongeur me dévore & me détruit; les principes de ma vie ; s'affoibliſſent ſenſiblement je n'ai plus de ſommeil ſans ſecours, & tous les jours je ſuis obligé de les augmenter : oui, mon ami, le ſommeil, cette ſuſpenſion de toutes les facultés, cette abſence de toute idée, de tout ſentiment, eſt une vraie douceur pour moi, c'eſt un ſoulagement que je regrette toujours : au réveil, je bénis la nature d'avoir fourni cette reſſource à l'humanité; pendant cette heureuſe inſenſibilité, le tems s'écoule, la vie avance, le tems détruit enfin les maux, & la mort vient terminer toutes les ſouffrances que le ſommeil a ſuſpendues ; c'eſt là l'eſpérance qui me reſte, & je les confie à l'amitié : tu ne viendras pas par une

charité mal-entendue les troubler, les contrarier, tu augmenterois mes maux ſans avoir la moindre reſſource pour les ſoulager : Mlle. de Germoſan eſt heureuſe, ſa vie eſt arrangée, celle de ſes parens eſt tranquille, ce ſeroit un crime d'y toucher ſans être ſûr de la rendre meilleure, & tu vois combien j'en ſuis éloigné; laiſſe donc ton ami aſſoupir ſes maux, & éteindre ſon exiſtence : toi, mon ami, ſois heureux, tu le mérites ſi bien ! & voilà une femme qui eſt digne de toi; je les ai vus, les progrès de votre eſtime réciproque; vous vous convenez par la reſſemblance de vos vertus; c'eſt là la vraie ſympathie qui mène au bonheur, vous aurez toujours des raiſons de vous eſtimer, & comment ne vous aimeriez-vous pas! comment ne ſeriez-vous pas heureux! tous mes vœux après cela ſe bornent à rendre mon dernier ſoupir dans tes bras, en apprenant que le père de

Laure a obtenu ce qu'il déſire: je le vois aſſez ſouvent, Mr. de Germoſan; il vient fréquemment auprès de moi, il me témoigne l'amitié d'un père; & je ne ſais ſi j'ai aſſez expié les intentions que j'avois une fois ſur ſa fille. Qu'eſt-ce que c'eſt que nos cœurs! qu'eſt-ce que c'eſt que notre vie! & l'homme croit pouvoir diſpoſer de quelque choſe; la nature & la vertu tracent des routes, les vices de l'humanité les empoiſonnent, & la vie devient un tiſſu de ſouffrances; les miennes ſont cruelles dans ce moment; laiſſe-moi amortir ma ſenſibilité & appeſantir le phyſique de mes ſens, ... ils ſont trop ſouffrir mon ame;... les avant-coureurs du ſommeil ſont ſi doux, ... avec eux les maux diminuent & s'éteignent:....,. pourquoi laiſſent-ils la crainte du réveil? une fois il n'y en aura point. Adieu, mon cher ami.

LETTRE XC.

Laure à Mde. Dubour.

MA chère amie, je crains aujourd'hui de vous écrire, vous ne croirez pas ce que j'ai à vous dire, vous crierez au roman, à la cataſtrophe, vous direz c'eſt un événement deſcendu du ciel; mais pourquoi le ciel ne viendroit-il pas à notre ſecours? pourquoi les circonſtances, les changemens qui arrivent néceſſairement dans le monde, ne feroient-ils pas arrangés pour le ſoulagement des malheureux? pourquoi le ſort, qui ſe joue ſi ſouvent de nos déſirs, ne ſe rendroit-il pas quelquefois à nos vœux? hélas! ma chère amie, je n'ai pas murmuré de ce qui nous eſt arrivé de funeſte, & je ſuis encore à genoux, parce que je viens de témoi-

gner ma reconnoiſſance à l'Etre ſu-prême qui nous rend heureux. Oui, ma chère amie, nous ne ſommes plus malheureux, mais que dis-je? plus malheureux! notre bonheur eſt extrême; préparez votre ame à le ſentir, à le partager, écoutez donc ce que j'ai à vous dire : nous ſommes heureux, ſentez-vous tout ce qu'emporte cette expreſſion, & déjà ne comptez-vous pas toutes les perſonnes qu'elle regarde; je ne ſais ſi j'aurai aſſez de tranquillité pour raconter cette hiſtoire d'une manière ſuivie. Avant que de la commencer, il faut que j'aille embraſſer mon père; le meilleur, le plus tendre des pères : il mérite votre vénération, & quand vous le verrez vous la lui témoignerez....

Je viens de les voir; mes parens, quelle douceur inexprimable! de voir le contentement, la joie, la ſérénité ſur leurs phyſionomies : mon Dieu! ma chère amie, que nous ſommes heureux;

je crains que l'ivreſſe ne nous empêche de jouïr de notre bonheur, ... jamais je ne pourrai vous faire tout ce détail, ne vous y attendez pas; je vais cependant faire mes efforts .....

Depuis quelque tems mon père nous rapportoit d'aſſez bonnes nouvelles de l'état de Mr. de St. Ange; il étoit tranquille, il avoit de fort bons ſommeils, il ne reprenoit pas beaucoup de force & d'appétit, mais le tems a été ſi froid & ſi contraire à la ſanté juſqu'à préſent, que l'on attendoit ſon entière convaleſcence du retour de la chaleur & de la belle ſaiſon : avant-hier mon père ſe diſpoſoit à aller auprès de lui, il alloit ſortir, lorſque Jeanne vient nous dire que le porteur des lettres veut nous remettre en main propre un très-gros paquet, une groſſe lettre; on le fait entrer, on examine le paquet; il coutoit 11 liv. 10 ſ. de port : hélas! nous n'avions pas dans la maiſon de quoi

payer cette ſomme ; le porteur, qui vit notre embarras, reprit le paquet fort bruſquement ; il s'en va, en diſant que nous l'aurions lorſque nous donnerions de l'argent ; nous le laiſſons aller ſans rien dire ; mais notre curioſité, notre étonnement ne nous laiſſèrent pas tranquilles ; je penſai à toutes les reſſources que nous pouvions avoir pour trouver la ſomme qu'il nous falloit ; j'envoyai chez la lingère qui me fournit de l'ouvrage, je lui fis demander ſi elle n'en avoit pas à me donner & ſi elle pourroit m'avancer 12 liv. ; elle n'avoit ni l'un l'autre & cependant nous avions demandé bien ſouvent, qu'eſt-ce que c'eſt que ce paquet ? Mon père l'avoit examiné, le cachet nous étoit inconnu, l'adreſſe portoit le timbre d'Angleterre, nous crûmes que c'étoit quelqu'envoi de Mr. Allwel ; il avoit parlé avec mon père de jardins Anglois ; il avoit dit qu'il lui en enverroit des

plans, c'étoit peut-être cela, & alors nous n'avions plus de curiosité. Nous nous applaudissions de n'avoir pas fait une fausse dépense, & il étoit décidé que le paquet resteroit à la poste. Je ne pus captiver aussi bien mon impatience & ma curiosité & pendant que mon père & ma mère exerçoient leur pénétration sur l'envoi de Mr. Allwel, je fus chez notre boulanger qui demeure fort près de nous, je lui dis que nous avions besoin de 3 gros écus pour un moment & que je le priois de me les prêter; il me les remit fort honnêtement & avec bonté. Jeanne courut après le porteur, elle eut beaucoup de peine à le trouver; mais enfin elle revint avec le paquet, je l'attendois sur la porte, je le portai avec empressement à mes parens. On me gronde de ce que je n'ai pas su résister à ma curiosité, on m'accuse de précipitation; cepen-

vant ma mère rompt le cachet & il ſort une quantité de grands papiers, les uns ſont en anglois & portent des timbres & des ſceaux, les autres ſont à moitié imprimés & portent des ſignatures de notaires, il y a une lettre, mais tout eſt en anglois : mon père ne ſait point aſſez bien cette langue, pour lire couramment; d'ailleurs il a lui-même de l'émotion, il lui faut ſon dictionnaire, il relit pluſieurs fois, ma mère le preſſe de lui dire de quoi il s'agit : mon père lui impoſe ſilence & lui reproche qu'elle trouble ſon attention, tout ce qu'il peut dire c'eſt qu'il s'agit de Mr. Oldcomb... Bon, s'écrie ma mère, ce fou veut-il encore nos portraits ?.... non, répond mon père, il s'agit de mariage..,.. eh bien ! reprit ma mère, il nous communique le ſien, qu'eſt-ce que cela nous fait,.... non, au contraire, continue mon père, en s'efforçant de lire, il eſt mort; & il inſtitue

Laur Laur a Dejermathan pour ſon héritière, à condition ... je ne comprends pas bien,continue t-il en s'interrompant il faut que je reliſe, ... J'étois là debout à dévorer des yeux les papiers...... mon père ; à condition ! quelle condition ? répètai-je, fort vivement, oh ! qu'il ne vienne pas avec des conditions : s'il eſt mort, qu'eſt-ce que lui font les conditions ? mon père gronde de ce qu'on l'interrompt, il lit avec plus d'application, & ma mère & moi nous reſtons en ſilence.... mais, dis-je au bout d'un moment, Mr. de Cliſſi ſait parfaitement l'anglois, je vais l'envoyer chercher & je dépêchai Jeanne ; mon père me reproche mon impatience, il dit qu'avec un peu de tems il comprendra tout fort bien, & il a déjà vu que le grand papier avec les ſceaux, c'eſt le teſtament de Mr. Oldcomb, que l'autre papier eſt un extrait mortuaire, & le troiſième, un inventaire des biens avec un extrait

du régiſtre de la banque... Mais les conditions, lui dis-je, mon père, je vous prie! c'eſt ce que je lis, mon enfant, reprit-il fort tranquillement; il faut que je recommence; heureuſement Mr. de Cliſſi arrive, nous lui parlons tous trois à la fois, nous lui expliquons, nous lui montrons les papiers, nous lui demandons de les lire, & tout cela avec une volubilité qui l'étourdit: mon père revenoit toujours à dire qu'il avoit très-bien compris, qu'il s'agiſſoit d'un héritage; enfin, Mr. de Cliſſi prend les papiers, il s'aſſied; nos yeux, nos oreilles ſont tendus ſur ce qu'il va dire, & il lit tout de ſuite en françois: Teſtament de George Harri Stephan Oldcomb.

Je donne & légue ma campagne, telle qu'elle eſt, aux bêtes, & aux animaux domeſtiques qui l'habitent, c'eſt-à-dire, je veux que le produit de laditte campagne ſoit employé à l'en-

tretien des bêtes qui y font actuellement, fans qu'elles puiffent être inquiétées, chaffées, tuées ou tourmentées de quelque manière que ce foit ; il fera pris fur mon bien de quoi payer les gages des domeftiques qui en ont foin, & ils habiteront ma maifon ; tous vivront en paix & en liberté, fans qu'elle puiffe être altérée en aucune manière.

Je veux être enterré dans ma ditte campagne fans cérémonie, & dans le petit bofquet qui eft au levant ; on abattra les ârbres de manière que les premiers rayons du foleil tombent fur l'endroit où l'on aura dépofé mon corps.

J'inftitue pour mon héritière Laure de Germofan ma parente, à condition qu'elle foit mariée avant l'âge de vingt deux ans, n'ayant pas bonne opinion d'une fille qui eft auffi jolie que fon portrait, & qui n'eft pas mariée à vingt-deux ans : fi cette condi-

tion n'eſt pas remplie, je donne mon bien à l'hôpital de la ville de York, & j'en donne la jouïſſance, des rentes ſeulement, à Mr. & à Mme. de Germoſan mes parens, que j'eſtime infiniment, parce que je n'ai pas entendu parler d'eux depuis très-longtems.

Le ſecond papier eſt un extrait mortuaire, qui atteſte que George Harri Stephan Oldcomb, a été enterré comme il l'a exigé dans ſon teſtament.

Le troiſième papier eſt un inventaire, qui prouve que la rente des biens qui ſont légués, ſe monte à 1350 livres ſterling, à-peu-près 20 mille francs de rente.

Nous faiſons relire Mr. de Cliſſi, nous lui demandons mille fois s'il ne ſe trompe pas; il reprend les papiers, il répete ce qu'il vient de traduire: dans notre activité, nous avions oublié de lire le quatrième papier, qui étoit une lettre des négocians de Londres qui ont fait l'envoi, & qui l'ex-

pliquent; ils demandent des extraits batiſtaires, des procurations: plus on examine, plus on lit, plus il paroit très-ſur que nous ſommes les héritiers de notre parent Oldcomb, & que les 20 mille francs de rente peuvent nous appartenir: inſenſiblement notre émotion devient plus vive, la joie de Mr. de Cliſſi éclate, il embraſſe ma mère, qui repand quelques larmes; mon père cherche encore à s'aſſurer s'il n'y a point d'erreur, il a encore des doutes, il ne peut croire un événement auſſi extraordinaire: Mr. de Cliſſi ne répond que par des tranſports de joie, il eſt parfaitement convaincu de notre bonheur, tout eſt ſuivant les formalités angloiſes, qu'il connoit; il répéte avec l'accent du contentement & du plaiſir: oui mes amis, 20 mille francs de rente, nous allons être tous heureux; cependant je fais quelques réflexions; ſuivant la bizarrerie connue de notre parent Oldcomb, il eſt

poſſible qu'il nous ait choiſi pour ſes héritiers, mais la condition ?... elle n'eſt pas expliquée, j'aurois voulu qu'on en parlât, & on n'en diſoit rien... Mr. de Cliſſi me reproche que je n'ai pas l'air aſſez gai, aſſez content; je ne ſavois que répondre. Ma mére ſe rappelle auſſi de la condition, elle prie Mr. de Cliſſi de relire l'article qui nomme les héritiers, on écoute avec plus d'attention, on ſe regarde un moment en ſilence, mon père dit : ce n'eſt que dans quatre mois qu'elle aura vingt-deux ans : ma mère s'écrie ; oh bien ! nous avons tout le tems ; mon père & Mr. de Cliſſi ſe prennent à part, & parlent enſemble : dans ce moment on apporte une lettre qui vient de Lauſanne, elle eſt de Mr. Allvell, il dit à mon père qu'il a vu dans un papier anglois qu'il reçoit, le london chronicl, le teſtament de Mr. Oldcomb, & outre cela, on lui écrit de

Londres que nous sommes ses héritiers; il nous félicite, il nous offre ses services, & il donne des directions; enfin c'est une confirmation de tout ce que nous savons : mon père & Mr. de Cliffi parlent encore ensemble, celui-ci sort sans rien dire, mon père nous dit qu'il va consulter Mr. *** qui a été longtems en Angleterre, de-là il ira chez un notaire pour faire faire les actes; il ajoute, que je dois m'habiller, parce que peut-être je serai obligée de voir quelques personnes, il dit un mot à l'oreille de ma mère, & il sort : ma mère a l'air pensif & réfléchi, elle ne dit rien; moi, j'ai de l'inquiétude, je me promène dans la chambre, je dis quelques mots auxquels on ne répond pas, on me dit seulement; ma fille, va donc t'habiller. Je veux m'informer, je fais des questions, on me dit toujours, va t'habiller; je ne sais quelle toilette faire, cependant j'en

fais une, je ne comprends rien à ce silence, à ce secret que l'on paroit garder; ma mère vient m'aider à m'habiller, & nous ne disons que des choses qui ont l'air de la folie, des exclamations de joie, des phrases entrecoupées sur l'avenir, des réflexions commencées. On avoit défendu à Henriette d'entrer pendant qu'on lisoit, mais elle vient dans mon cabinet, pendant que je m'habille; j'eus un mouvement de tendresse pour elle, je la serrai dans mes bras, je lui fis mille caresses, je lui fis des promesses auxquelles elle ne comprenoit rien, elle y répondoit avec une naïveté touchante; la pauvre Jeanne, je l'embrassai aussi, & dans ce moment ma mère & moi nous versâmes des larmes: Jeanne & Henriette ne concevoient rien à ce qui se passoit, nous dimes vaguement qu'il nous étoit arrivé un bonheur, & que nous le partagerions avec elles; jamais je n'eus

autant de peine à m'habiller ; je criai bien ſouvent Sophie, Sophie, quand tu ſauras .... j'aurois voulu auſſi me jeter dans vos bras ; avec vous, mon cœur ſe ſeroit bien mieux ſoulagé , vous , ma tendre amie , qui en demeurant avec nous , nous avez fait croire que nous étions ſi riches.... Je regardai à peine ſi j'étois bien ou mal habillée, j'étois dans une émotion inexprimable , & nous étions dans un trouble qui tenoit de l'yvreſſe; mon père reſta longtems abſent, nous reprimes un peu de tranquillité. J'eſpèrois qũe ma mère diroit quelque choſe de la condition, qu'elle feroit quelques réflexions , je la regardois ; enfin , je voulus en dire quelques mots, elle ne me répondit point, elle me fit remarquer qu'il manquoit quelque choſe à ma coëffure, & elle m'exhorta à aller le rajuſter ; enſuite, j'avois oublié des gands, un évantail ; j'eus beaucoup de

peine à trouver tout cela, il y avoit ſi longtems que je n'en avois fait uſage ; enfin mon père arrive, il a l'air extremement occupé ; les actes qui ſont néceſſaires exigent pluſieurs formalités, qui lui donnent de l'inquiétude : nous voulons diner, mais nous ne pouvons parvenir à mettre un peu d'ordre dans ce que nous faiſons, nous avons faim, & nous ne pouvons manger, le trouble eſt dans la maiſon : nous entendons une voiture, Mr. de Cliſſi paroît, il parle encore d'affaire avec mon père, à peine prennent-ils garde à moi ; cependant ils s'avancent vers la porte, & ils vont vers la voiture, je reſte en arrière, mon père me dit, viens donc Laure ; je veux ſavoir où l'on veut aller, alors ils ſe mettent à rire, ils ſe rappellent qu'ils ne m'ont rien dit encore, Mr. de Cliſſi me prend par la main, il me dit ; venez avec nous, ma chère couſine ; mon père m'entraîne avec

lui, il me dit auſſi, viens avec nous; ma chère fille, je croyois que tu devinois mon cœur : on monte en voiture, on dit au cocher, chez Mr. de St. Ange, j'écoute, je regarde mon père & Mr. de Cliſſi, le cœur me bat avec violence, mon père me prend la main, il veut parler, il héſite. Mr. de Cliſſi l'interrompit; eh quoi, ma chère couſine, s'écrie-t-il, vous ne nous devinez pas? vous ne trouvez pas naturel que nous allions? .... Mon père interrompt à ſon tour : n'avez-vous donc pas, ma chère fille, fait attention à la clauſe du teſtament, avant 22 ans? & crois-tu que je puiſſe réſiſter au plaiſir de t'aider à ſuivre le penchant de ton cœur? crois-tu que je ne ſache pas à quel point tu aimes Mr. de St. Ange? ſi tu connois un peu mon ame, tu dois juger du bonheur que je dois goûter, en faiſant le vôtre à tous deux. Mr. de St. Ange m'a attaché à lui par ſes

vertus, il m'a lié à lui par tout ce qu'il a fait pour nous, il a exposé sa vie pour moi ; j'aurois été malheureux, si je n'avois pas vu dans ses sentimens pour toi, dans ceux que tu as pour lui, un moyen de satisfaire ma reconnoissance : il y a si longtems que je vois tout ce qui se passe dans ton ame, que j'avoue que je n'ai pas cru qu'il fut nécessaire de te consulter dans ce moment ; j'ai pensé qu'il étoit naturel, nécessaire même, d'aller à Mr. de St. Ange, de lui offrir notre fortune, de lui dire que tu l'aimes, & qu'il ne tiendra qu'à lui que nous soyons tous heureux ; ne fais plus de réflexions, ne laisse élever dans ton esprit aucune difficulté, aucun scrupule ; les raisonnemens aujourd'hui sont inutiles, laisse aller ton cœur, laisse nous te conduire : je t'avouerai que la dernière fois que j'ai été chez Mr. de St. Ange, son état m'a extrêmement affligé ; il tombe dans un

dépériſſement & dans une foibleſſe allarmante ; on voit qu'il ſe laiſſe gagner par une mélancolie profonde, & je ne puis douter que ſa ſituation & la nôtre n'en ſoient la première cauſe, certainement ſa vie eſt en danger, & alors, ma chère fille, qu'avons-nous à faire ? qu'à ſuivre la diſpoſition du teſtament de Mr. Oldcomb : il eſt même important, qu'avec tous les actes que nous ſommes obligés de renvoyer, nous puiſſions y joindre le contract de ton mariage; nous n'avons point de tems à perdre, le retard de quelques couriers pourroit nous jeter dans de grands embaras ; des longueurs, des difficultés, troubleroient la jouïſſance de notre bonheur, il pourroit en arriver des procès infinis : j'attends donc de ta tendreſſe pour.... ici, il héſite, & je vis ſon air un peu ironique & méchant... & il continue, pour tes parens, que tu te rendras à ce qu'ils exigent de

toi : je veux même que ſans examiner ta poſition vis-à-vis de Mr. de St. Ange, tu ne t'oppoſes pas à ce que je dirai pour toi ; eh bien oui, ma fille, c'eſt nous qui allons au-devant de lui, nous oublions les formalités ordinaires, & les uſages que l'on exigeroit dans une ſituation différente ; aujourd'hui je ne vois que Mr. de St. Ange dont la vie a été en danger pour moi, qu'il faut arracher à la mort, & j'ai des raiſons de croire que ſeule tu en as le pouvoir ; je n'ai donc pas héſité, ma chère enfant, à te faire faire la démarche que nous faiſons dans ce moment; laiſſe-moi croire que ton cœur ne me dément pas : quels que ſoient tes ſentimens, je te tiendrai compte du ſacrifice, c'eſt toi qui m'acquitteras de tout ce que je dois à Mr. de St. Ange. Je ne puis vous dire, ma chère amie, tout ce qui ſe paſſoit dans mon ame, mon trouble étoit inexprimable ; cependant nous

nous arrivons dans la cour de Mr. de St. Ange, Henri vient au-devant de nous avec un air trifte & affligé, il avoit les larmes aux yeux, il nous dit que fon maître eft très-mal, qu'il dort depuis longtems, & que fon fommeil a été très-agité toute la nuit; il s'eft levé ce matin, & depuis lors il a toujours été dans un grand affoupiffement, Mr. de Cliffi eft déjà auprès de lui, mon père m'entraîne, ou me porte plutôt, nous arrivons jufqu'à la porte de la chambre; Mr. de Cliffi vient au-devant de nous, il nous dit que Mr. de St. Ange eft très-foible, qu'il faut attendre qu'il ait repris un peu de force, & qu'il foit bien réveillé; je tombe fur une chaife qui étoit dans l'antichambre, on me fait boire de l'eau, on me fait refpirer des eaux fpiritueufes; j'entends une voix mourante qui dit comme avec effort, quoi! Mlle. de Germofan! —je retrouve mes forces, j'entre, je vais, ou

plutôt je cours jusqu'à une chaise longue, je prends une main que l'on me tend, & je tombe sans connoissance ; lorsque je reviens à moi, Mr. de St. Ange appuyoit sa tête sur mes deux mains, qu'il serroit dans les siennes ; mon père & Mr. de Cliffi étoient occupés à nous donner des secours...laissez-moi respirer, ma chère amie.... le souvenir de ce moment oppresse encore mon cœur, & des larmes échappent de mes yeux malgré moi ... il m'est impossible de vous faire de plus longs détails ...... les premiers regards de Mr. de St. Ange me causèrent un trouble, une émotion que rien ne peut exprimer... pour la première fois mes yeux cherchèrent les siens.... son air mourant, pâle, défait, abattu, auroit touché l'ame la plus dure...... non, ma chère amie, je ne pus rien dire, ce furent mon père & Mr. de Cliffi qui parlèrent, qui dirent, qui expliquèrent ; ils eurent beaucoup de peine

à faire comprendre à Mr. de St. Ange l'événement qui nous amenoit auprès de lui ; il fallut beaucoup de tems pour expliquer, pour détailler le bonheur qui étoit arrivé ; ils pesèrent longtems ſur la condition du teſtament ; je pus faire un effort, je pus dire ; oui Monſieur, c'eſt moi qui vient vous dire que je vous aime, c'eſt moi qui vient vous demander ; ſi ce que vous avez dit, ſi ce que vous avez répété ſi ſouvent, eſt encore dans votre cœur, ſi vous conſentez à recevoir le mien & à accepter notre fortune : il reſte étonné, il me regarde avec des yeux fixes, il s'écrie avec peine, & avec lenteur, quoi ! adorable Laure, vous pourriez oublier ma pauvreté ! vous pourriez vivre avec un infortuné ! mon père & Mr. de Cliſſi l'interrompent, ils lui expliquent encore ce qui eſt arrivé, & qu'il ſemble n'avoir pas entendu ; alors il tombe dans une eſpèce de délire,

il tend les bras à mon père, à Mr. de Cliſſi; les expreſſions de nos ſentimens ſe confondent, les larmes, la joie, les marques d'amitié & de tendreſſe ſe ſuccèdent; je ne vous rendrai pas ce que l'on dit, & encore moins toute l'émotion que j'éprouvois, mon père qui pourſuivoit ſon objet, fit articuler à Mr. de St. Ange, ce qu'il falloit pour les meſures à prendre, je n'entendis pas trop ce qui ſe dit là-deſſus, tout fut arrangé & mon père paroiſſoit content; je ſentis en m'en allant une vraie peine, de laiſſer Mr. de St. Ange ſeul, ſans ſecours, abandonné & malade; pendant notre retour, mon père & Mr. de Cliſſi, ne s'occupèrent que des arrangemens néceſſaires; depuis ce moment, je cherche à penſer, à raiſonner, je ne puis pas trop en venir à bout; rarement je peux fixer ma penſée à ce que je fais, cependant, il a été décidé que nous ne change-

rions encore rien à notre manière de vivre, que nous resterions comme nous sommes, que nous ne ferions aucune dépense, jusqu'à ce que nous soyons en pleine possession des rentes de notre héritage; mais puisque le mariage est une des conditions nécessaires, mon père veut absolument y travailler, il a fait un projet de contrat: en réfléchissant sur ce qu'il disoit à ma mère, je dis que la première condition que j'exigeois, étoit que mes parens fussent reconnus propriétaires de la moitié du bien & des rentes qui nous étoient légués, j'ai insisté vivement là-dessus, mon père qui n'avoit point réfléchi sur la propriété qu'entraînoit après soi la condition du testament, & le mariage, en lut encore les termes; il parut content de ce que j'avois pu comprendre les suites que pouvoient avoir les dispositions de notre bon parent Mr. Oldcomb, il fit une note de la

condition que je venois d'exiger, & il s'occupa à dreſſer une formule qu'il comptoit porter le lendemain chez un notaire ; nous paſsâmes le reſte du jour à réfléchir ſur ce qui nous étoit arrivé depuis le matin ; vous entendez sûrement, ma chère amie, nous demander de tems en tems les uns aux autres, ſi ce n'étoit pas un rêve, ſi nous étions bien sûrs de tout ce que nous avions vu & entendu : pour moi, j'avoue que j'éprouvois une eſpèce d'étourdiſſement, qui me laiſſoit à peine l'uſage des ſens, & de la raiſon, j'accablois mes parens de careſſes, mon père rioit, & je le careſſois encore ; nous eûmes de la peine à nous quitter le ſoir, nous nous promîmes encore de ne rien changer de très-longtems à notre manière de vivre, & je ſuivis mon train ordinaire d'affaires de ménage : eſt-ce que vous ne voyez pas combien de fois, je vous ai tendu les

bras ? pourquoi n'êtes-vous plus auprès de moi ? j'aurois joui de votre joie, je me ferois abandonnée à vous, vous auriez tout fait, tout dirigé ; avec vous je me ferois laiſſée aller à toutes mes penſées, il faut que j'en ſorte pour mille choſes qui me paroiſſent aujourd'hui de peu d'importance, il faut que je me captive pour les petits détails de notre ménage, & il y a deux jours que j'aurois ſouffert d'en être détournée ; hier matin, je voulois vous écrire ; je me levai de très-bonne heure; jamais je ne pus être aſſez tranquille, une activité involontaire m'ôta la poſſibilité de m'entretenir avec mon amie abſente ; j'avois de l'inquiétude ſur ce qui devoit ſe paſſer dans le jour ; j'aurois voulu ſavoir des nouvelles de Mr. de St. Ange ; nous l'avions laiſſé ſi malade : j'aurois voulu qu'il vînt dans la penſée, à mon père, d'envoyer chez lui ; enfin, ma chère

amie, je ne vous dirai pas tout ce qui qui s'eſt paſſé juſques à quatre heures du ſoir que nous entendîmes le bruit d'une voiture, & bientôt Mr. de St. Ange eſt dans les bras de ma mère; je n'ai pas beſoin de vous peindre notre émotion, l'attendriſſement, la joie, les ſentimens qui nous animoient tour-à-tour, votre cœur le comprendra bien mieux que je ne puis l'exprimer. Mon père qui étoit ſorti de très-bonne heure, rentra avec ma tante Bonval, & vous voyez encore l'expreſſion de nos cœurs & les marques de notre joie; vous entendez la confuſion de nos paroles, mêlées de tems en tems de larmes, au bout de quelques momens, mon père dit à Mr. de St. Ange; vous ne ſavez pas que ma fille veut abſolument vous voler la moitié de votre bien, & tout de ſuite, il le conduit dans l'embrâſure de la fenêtre pour lui parler, il veut lui lire un papier qu'il ſort de

ſa poche, Mr. de St.ᵗ Ange proteſte qu'il ne veut rien lire, rien entendre, que tout ce qu'il fait c'eſt qu'il ſignera de ſon ſang, que toute ſa vie, il adorera Mlle. de Germoſan: en même tems il s'approche de moi; & il me dit, Mlle. c'eſt à vous à dicter l'arrèt de mon ſort; je ne veux d'autre bonheur que celui de vous être attaché par tous les liens qui ont pu être inventés; je ne ſais rien, je ne veux rien & je prie le ciel d'inſpirer Mr. de Germoſan ſur-tout ce qui peut aſſurer le ſort & la fortune de ſa fille; je vous prie Mlle. continua-t-il avec chaleur, obtenez que Mr. votre père ordonne tout ſuivant ſa volonté, je ſuis sûr de vous aimer toute ma vie, il ne m'en faut pas davantage: mon père lui dit, qu'il alloit tout arranger chez un notaire, auquel il avoit déjà parlé, & quil reviendroit bientôt avec lui & Mr. de Cliſſi, quelques mo-

mens après nous vîmes entrer Mad. de Seme; elle avoit été instruite par ma mère la veille pendant notre absence, elle & Mr. de St. Ange sont dans les bras l'un de l'autre, & nos larmes coulent encore avec ses leurs; la joie de Mad. de Seme, l'intérêt qu'elle prend à notre situation, portent les caractères de la sincérité, tout nous dit qu'elle est une amie tendre, & que nos cœurs peuvent compter sur le sien; cette entrevue étoit une reconnoissance entre deux personnes qui ne s'étoient pas vues depuis près de trois mois. Mad. de Seme avoit écrit, Mr. de St. Ange avoit répondu quelques mots, mais elle n'avoit pas été informée bien exactement de tout ce qu'avoit souffert Mr. de St. Ange, elle voulut le savoir, il étoit pâle défait, abattu, elle étoit en peine de l'état où elle le voyoit, oui Mad. lui dit-il, j'ai beaucoup souffert, mais le poison étoit dans mon ame,

& ce ne ſont pas les maux du corps qui me tourmentoient ; mon déſeſpoir étoit, qu'en aimant avec paſſion Mlle. de Germoſan, je n'étois pour elle qu'un objet de compaſſion & de pitié, je ne pouvois qu'ajouter à ſes maux & à ſes peines, j'étois ſans eſpoir de porter jamais le moindre ſoulagement à ſa vie, & la mienne étoit devenue dure & peſante ; je ne pouvois la lui conſacrer, elle me devenoit inutile, je vous avouerai Mad. que dans ce ſentiment & avec le beſoin d'aſſoupir mes ſouffrances, je me livrois à ce qui pouvoit me procurer cette eſpèce d'adouciſſement, j'étois un lâche ſans-doute, je préférois le ſommeil & l'engourdiſſement au courage de ſupporter un tourment, dont je ne pouvois m'affranchir ; mais que peut la raiſon contre une ſenſibilité trop vive, contre un ſentiment profond que je ne pouvois plus dompter ? la nature n'a pas ſecondé

mes intentions, mes ſentimens ne ſe ſont point calmés & il ſemble que ma ſanté ait gagné à cette manière d'amortir mes douleurs ; les premiers rayons d'eſpérance m'ont rendu la vie & les forces ; le ſeul bien qu'il y eût au monde pour moi, celui de pouvoir aimer Mlle. de Germoſan & d'être aimé d'elle, m'a fait renaître, j'ai été heureux d'exiſter, & je me ſuis livré à l'exiſtence ; depuis hier je n'ai plus de maux, ma vie eſt une vraie réſurrection & chaqu'inſtant va la ranimer ; les traces de ce que j'ai ſouffert ne doivent plus vous inſpirer de la pitié, je ſuis trop heureux, & mes ſouffrances ont été trop peu de choſe ; mais vous Mad., dites-moi le bonheur dont vous jouiſſez dans ce pays, ces amis que vous avez choiſis, répondent-ils à votre eſpérance ? Mad. de Seme eut l'air de craindre cette queſtion ; elle s'approcha de ma mère, en diſant qu'elle béniſſoit la

moment qui l'avoit rapprochée de nous : & pendant long-temps nous nous livrâmes aux témoignages de l'intérêt & de l'amitié la plus tendre : ces momens répandoient dans mon ame un calme & une douceur que je ne connoiſſois point encore : mon père arrive avec Mr. de Cliſſi, & un notaire, qui tenoit un grand papier à la main, tour-à-tour on rit, on plaiſante, on eſt attendri ; mon père veut qu'on liſe & qu'on ſigne, nous ne voulons pas entendre lire, nous demandons ſeulement à voir l'article que j'ai demandé & que nous exigeons, je veux que Mr. de St. Ange le liſe, il le comprend fort bien, & il me baiſe les mains, nous ne voulons point voir le reſte, & cette ſignature ſe paſſe en débats de tendreſſe & de gaîeté & ſans autre formalité : dites-moi ma chère amie, pourquoi depuis ce moment Mr. de St. Ange m'inſpire une eſpèce de

crainte, un être que l'on aime peut-il en inſpirer? & cependant je crois en vérité que j'eus un peu de plaiſir, lorſque je le vis partir. Le jour ne paroît pas encore, & il y a déjà bien long-temps que je me livre au plaiſir de vous écrire, c'eſt bien ſur mon viſage que l'on doit voir les traces de la peine, de l'inquiétude de l'inſomnie, mes anciennes amies ne doivent pas me reconnoître, je vais me rapprocher d'elles, nous reprendrons notre première vie, nous aurons paſſé un tems d'épreuve, je ne veux pas porter mes regards ſur l'avenir; je veux vivre d'un moment à l'autre, .. ma lettre doit partir aujourd'hui; je la finis, adieu ma chère amie.

Il y avoit déjà quelques jours que Mlle. de Germoſan avoit reçu la lettre ſuivante; on en avoit ri, on y

avoit répondu en fort peu de mots, par de très-grandes félicitations & on n'y avoit plus pensé.

LETTRE XCI.

Mlle. de Mirfor à Mlle. de Germofan.

MADEMOISELLE & très-chere amie, la part confidérable que j'ai toujours prife à ce qui vous regarde, me fait efpèrer que vous prendrez quelqu'intérêt à l'événement que je me fais un devoir de vous communiquer, j'efpère que vous ne le défaprouverez pas, quels que foient les termes où vous en êtes reftée avec Mr. de la Hauffe, & les fentimens que vous aviez conçus pour lui ; il méritoit certainement votre eftime & la préférence que vous lui aviez accordée, fans entrer dans les raifons qui ont pu le faire changer, je comprends bien

le chagrin & les regrets que vous en avez eu, c'eſt en en parlant avec lui que j'ai eu occaſion de faire plus particulièrement ſa connoiſſance, & enfin il s'eſt décidé à demander ma main à mon père, c'eſt de hier que ſon conſentement a été accordé & que les paroles ont été données, je me ſuis fait un plaiſir de vous le comuniquer auſſi-tôt, nous attendons de Berne la diſpenſe des annonces, & le mariage ſe fera de lundi en huit, j'ai lieu de croire que ma maiſon ne ſera pas déſagréable, & j'eſpère bien que vous me ferez le plaiſir d'y venir quelquefois en petite compagnie. Mr. de la Hauſſe veut faire danſer mes amies la ſemaine prochaine, & il prépare tout pour cela, vous ſerez ſûrement invitée; s'il vous manquoit quelque choſe pour y venir, je me ferois un bien grand plaiſir de vous l'envoyer; je vous prie d'agir avec moi ſans façon, & comme avec votre amie;

je vous prie de vous ſouvenir que je l'ai toujours été ; & c'eſt avec beaucoup d'attachement que je ſuis encore aujourd'hui votre bonne amie, & très-humble ſervante M. de Mirfor.

LETTRE CXII.

Mlle. Germoſan à Mde. Dubour.

MA chère amie, nos jours ſe paſſent dans un mouvement continuel, il n'en eſt point où il n'y ait quelqu'événement extraordinaire, ils ſe ſuccèdent ſans-ceſſe, à peine avons nous le tems de penſer ; pour celui d'écrire, c'eſt impoſſible ; je commence bien dans ce moment, mais je ne ſais quand je finirai. Ce prompt changement qui s'eſt fait dans notre vie me jette ſouvent dans un vrai étourdiſſement, je ne ſais pas quel-

quefois ou je ſuis ; j'ai ſouvent beſoin de la réflexion pour me le rapeller : le monde qui entre & qui ſort dans notre petite maiſon, augmente le trouble ; — voyons que je retrace dans ma mémoire tout ce qui s'eſt fait, tout ce qui eſt arrivé depuis 12 jours que je ne vous ai pas écrit ; le lendemain de la ſignature, mon père fit expédier tous les actes, & il fut chez nos parens pour les inviter à ſigner le contract ; ma tante Bonval y ajouta la donation de tout ſon bien, après elle & ſes ſœurs, & tous les actes, tous les papiers ſont partis pour l'Angleterre, le même jour le bruit de notre héritage, & de mon mariage s'étant répandus dans la ville, nous vîmes accourir tous nos parens, tous nos anciens amis, toutes nos connoiſſances ; ce fut une vraie fatigue, nous n'aurions pu la ſoutenir ; les jours ſuivans nous avons fait fermer notre porte, ſous prétexte que ma mère étoit malade, & nous

n'avons vu que Mad. de Seme & Mr. de St. Ange, il eſt ſingulier comme ſa ſanté ſe rétablit, il eſt gai, il a l'air content, il ſemble qu'il ſoit heureux; ma chère amie, il eſt plus aimable que jamais; j'ai un vrai tranſport de joie, lorſque je l'entends dire à mes parens, & que je vois les expreſſions de leur contentement; nous en avons tous, & tout eſt mêlé de gaieté d'eſprit, & d'une amitié ſi douce, ſi intéreſſante; il n'y a pas un moment de vuide lorſque nous ne ſommes que nous quatre, il dîne quelquefois avec nous, & comme nous avons toujours la même chambre à manger, elle eſt pour nous un ſujet d'amuſement: les naïvetés d'Henriette, les grands empreſſemens de Jeanne, les ſervices que nous nous rendons, nous divertiſſent tour-à-tour, tout devient des plaiſirs & des ſujets de gaieté. Ma mère ſurtout rit de ſi bon cœur; je ne ſais ſi nous ſerons plus

heureux dans un beau sallon, en attendant nous n'y pensons pas, & nous ne cherchons point à nous placer ailleurs : je crois ma chère amie, que les premiers momens de bonheur raniment les sentimens de tendresse & d'amitié : s'il plait a Dieu l'habitude ne les réfroidira pas ; aujourd'hui nous nous aimons tant, & nous ne voulons pas changer ; Jeanne sera toujours une de nos amies, Henriette encore mieux l'objet de mes soins, le seul projet que nous ayons fait, c'est de venir au moins tous les ans une fois passer un jour entier dans notre maison telle qu'elle est aujourd'hui & comme nous y vivons dans ce moment ; vous y viendrez, ma chère amie, je vous en prie ; nous tâcherons d'y avoir les mêmes pensées, la même gaieté, la même amitié, la même tendresse, ne croyez vous pas que cela soit possible ? Mr. de Clissi n'avoit pas manqué d'envoyer un ex-

près à Berne pour avoir la dispense des bans, & lui Mr. de St. Ange & mon père avoient écrit tous trois à Mr. de Marville, après cela notre occupation a été de nous mettre en grand deuil pour notre bon parent Oldcomb ; je suis sûre qu'il nous pardonneroit de n'avoir pas l'air bien triste, mais il seroit content de notre reconnoissance.

Un jour nous travaillions tous à nos ajustemens lugubres, lorsque nous entendons quelqu'un qui arrive avec bruit & fracas, je crois que le pauvre Marville étouffoit de joie & de plaisir : il ne pouvoit parler, il nous serre tour-à-tour dans ses bras, excepté Mad. de Seme qui étoit avec nous, & qu'il salua respectueusement, elle espéroit qu'au milieu du bruit son émotion ne seroit pas remarquée; je l'apperçus très-bien & je m'en réjouis; lorsque le tems eut amené un peu de tranquillité, Mr. de Marville nous dit que

mon père auroit fûrement la charge de Lt. Bl.; qu'il en avoit obtenu la promeffe pofitive, & lui même s'étoit chargé d'apporter la difpenfe des annonces : vous comprenez, ma chère amie, comment nous lui avons témoigné notre reconnoiffance : cet emploi pour mon père eft un bonheur de plus ; il fervira fa patrie & il pourra le faire avec la générofité que lui dicte fon cœur : oh ! nous fentîmes bien ce bonheur, & réellement le ciel nous comble de fes faveurs ; mais pourrions-nous être heureux fi nos plus tendres amis ne l'étoient pas ? c'eft un fentiment, c'eft une idée qui nous font venus à tous ; Mr. de St. Ange s'eft chargé de nous fatisfaire là-deffus, dès le même foir il parla de Mde. de Seme, à Mr. de Marville ; le lendemain il fut chez elle, il ofa lui parler ; il l'a preffée, follicitée, il a obtenu le confentement de cette femme adorable & que Mr. de Mar-

ville aime paſſionnément; la religion a été un obſtacle, mais il a eu le plaiſir d'entendre dire qu'il eſt impoſſible d'avoir une autre religion que celle de ſon mari ; enfin ma, chère amie, c'eſt hier que tout a été conclu & arrangé, je ne puis dire la joie, le contentement que ce bonheur a ajouté aux nôtres ; ils ont l'air auſſi heureux que nous, ils diſent qu'ils le ſont ; nous ſoupâmes enſemble & jamais il n'y eut de félicité plus complette que la nôtre, mes parens la partageoient parfaitement & ne nous laiſſoient rien à déſirer : j'ai oublié de vous dire que j'ai vu quelquefois Mr. & Mde. Durtan ; je ne vous dirai rien ſinon que nous nous ſommes vus, nous nous aimerons ſûrement une fois, & dès-à-préſent la ſœur de Mr. de St. Ange eſt la mienne; nous devons y aller ſouper avant le mariage, s'il nous eſt poſſible de ſortir de notre maiſon. — Henriette vient me dire que

ſon grand-père demande à me parler ; je le fais entrer..... le pauvre Jacques Deſpras eſt venu me dire en fondant en larmes, que ſa fille eſt ſur le point de mourir ; depuis quelque tems elle étoit tombée dans une eſpèce de maladie de langueur, & il y a pluſieurs jours que la fiévre eſt devenue très-violente, on n'a plus d'eſpérance ; Pauline demande à me parler & à avoir Henriette ; le pauvre homme ſe déſole de l'état de ſa fille, il eſt au déſeſpoir ; je fais chercher une voiture & demander un médecin, je veux y aller tout de ſuite, je vais me préparer, je reviendrai auprès de vous à mon retour : ma chère amie, que votre amitié ne ſe laſſe point de m'accompagner.

Je reviens de ma courſe, très-affectée, très-affligée, j'ai trouvé cette pauvre Pauline dans l'état le plus triſte, elle eſt ſans eſpérance, le médecin l'a décidé ; avec quel tranſport de tendreſſe elle a revu Henriette, & cependant ce

ce n'eſt que ſa niéce, j'en ai été étonnée, en vérité je croirois.... je n'ai pu la lui ôter, il y auroit de la cruauté; je l'ai laiſſée auprès d'elle jusqu'à demain, que j'y retournerai encore; la petite a été auſſi vivement émue, c'étoit un mèlange d'effroi, de tendreſſe & d'affliction, il eſt vrai que le ſpectacle étoit fait pour toucher & pour effrayer, on voyoit cette pauvre femme avec l'air de la mort, dans un aſſez mauvais lit & dans une petite chambre de payſan, le bon vieux Deſpras au déſeſpoir de perdre ſa fille, gémiſſoit, & pleuroit, le mari morne & en ſilence regardoit ſa femme avec l'air de la triſteſſe, enſuite les mains jointes il levoit les yeux au ciel, des femmes tâchoient de ſecourir Pauline & lui faiſoient avaler quelque choſe; dès qu'elle a vu Henriette elle s'eſt ranimée, elle a tendu les bras, elle a prononcé des mots que l'on n'a pas entendu, elle l'a ſerrée dans ſes bras avec une

expreſſion ſi touchante,pendant ce tems le médecin a examiné l'état de la malade, il eſt venu bientôt me dire qu'elle étoit dans le plus grand danger, & qu'il ne croyoit pas qu'elle eût encore plusieurs heures à vivre : j'ai pourvu à tout ce qui pouvoit lui être néceſſaire : j'ai laiſſé Henriette & je ſuis revenue auprès de mes parens avec une vraie affliction dans le cœur : il étoit très-tard,mes parens commençoient à être en peine de notre voyage; je retournerai demain auprès de Pauline,je ne puis laiſſer long-tems Henriette, il eſt ſingulier comme cet enfant me manque, c'eſt un objet dont mon ame a beſoin; je ne puis plus m'en paſſer, j'ai fait propoſer à ma tante Bonval de m'accompagner; nous partirons à dix heures, j'aurai le tems de fermer ma lettre au retour.....

Je croyois, ma chère amie, que je n'aurois plus à éprouver que des ſentimens doux & tranquilles; hier j'ai eu le cœur déchiré, nous revînmes en-

core très-tard ; & je n'aurois pas eu la force de vous écrire ; toute la nuit j'ai été occupée du ſpectacle dont j'ai été le témoin, l'effroi s'eſt joint à toutes ſortes de ſentimens, mais ce n'eſt qu'une agitation momentanée, le calme a bien vîte ſuccédé & la réflexion me fait voir à chaqu'inſtant que mon bonheur eſt aſſuré ; oui, ma chère amie, il l'eſt, ſoyez-en auſſi perſuadée que moi, la nature & le caractère des hommes admettent tant de choſes ! tout de même leurs vertus, leurs ſentimens, peuvent être conſtans & inaltérables ; n'en avez-vous pas vu des exemples ? mon cœur m'aſſure qu'au moins il en exiſtera un, & je l'avoue c'eſt avec une vraie douceur que je me livre à cette confiance..... je languiſſois de retourner auprès d'Henriette & de la ramener ; ma tante Bonval étoit venue me prendre, nous montions en voiture devant la porte de notre maiſon,

lorſque Mr. de St. Ange y arrive, ma tante l'invite de monter avec nous, elle parle d'une bonne action que nous allons faire ; & dès qu'il eſt avec nous & que nous ſommes partis, elle nous entretient du bonheur de deux perſonnes qui s'aiment, elle en détaille les ſentimens, elle rappelle ſes regrets ſur ce bonheur qu'elle a laiſſé échapper une fois, la converſation ne changea pas d'objet & Mr. de St. Ange ne ſut point où nous le menions ; cependant nous arrivons, Deſpras & ſon gendre n'étoient point à la maiſon, il n'y avoit que des femmes ; dès que nous fûmes entrés, Henriette vint au devant de moi avec empreſſement : Mr. de St. Ange eut l'air extrêmement étonné ; je le laiſſai dans la première chambre avec ma tante, je paſſai tout de ſuite auprès de la malade, dès qu'elle me vit elle me tendit les bras ; elle étoit extrêmement foible, je fus touchée de ſon

état, lorſqu'elle fut un peu remiſe de l'émotion qu'elle avoit eue en me voyant ; elle me dit avec aſſez de peine, mademoiſelle, je ne veux pas emporter en mourant, les regrets de vous avoir trompée, vous l'avez été juſques à préſent, & je vous en demande pardon : Henriette ! ma chère Henriette ! . . . . dans ce moment elle ranime ſes forces, elle la prend dans ſes bras, elle la ſerre contre ſon ſein, . . . non, mon enfant, lui dit-elle en ſanglottant ; non, tu n'es pas ma nièce, tu es ma fille & ton père . . . . . elle s'interrompt, dans ſon état elle ne pouvoit pleurer, cependant quelques larmes ſortent de ſes yeux, Henriette pleure abondamment ; elle embraſſe Pauline, elle répète, ma mère ! ma mère ! tu as toujours été ma mère ? je crains que cette ſcène attendriſſante ne faſſe du mal à la malade, je l'exhorte à ſe calmer ; je pleure avec elles, je prends Henriette dans

mes bras, je promets à ſa mère qu'elle ſera heureuſe autant que je le pourrai; la pauvre femme étoit ſi foible qu'elle n'avoit d'expreſſion que dans ſes yeux mourants; elle avoit dit, & ton père... j'avoue que ce mot m'avoit donné de la curioſité, je n'oſois la témoigner: dans le moment où je l'aſſurois qu'Henriette ne me quitteroit jamais, que je la regarderois comme ma fille, elle lui tendit encore une de ſes mains en lui diſant.— Ton père non plus ne t'abandonnera pas; il ne ſait pas que je meurs, & qu'il en eſt peut-être la cauſe. Ah Mr. de St. Ange!... & elle reſte comme anéantie: que dites-vous de Mr. de St. Ange? criai-je vivement; Mr. de St. Ange qui entend prononcer ſon nom, croit qu'on l'appelle; il entre, il eſt étonné de ce ſpectacle, il reſte immobille; Pauline a la force de pouſſer un cri, elle porte ſa main ſur ſes yeux, je vais auprès d'elle,

j'appelle du ſecours, Mr. de St. Ange paroît dans une émotion & dans une agitation extrême : il veut me parler, il dit quelques mots à Pauline, il tient Henriette par la main ; cependant, on a ſecouru la pauvre malade, elle paroît plus tranquille ; nous nous retrouvons ſeules avec Mr. de St. Ange, ſon embarras eſt toujours extrême ; il s'écrie, quoi Pauline, eſt-il poſſible ! il exprime ſon anxiété par des ſanglots & il couvre ſes yeux de ſes mains, — oui, Monſieur, dit Pauline d'un ton de voix tranquille & plus aſſuré qu'il ne l'avoit encore été ; je meurs .... penſez toujours à Henriette, & ne ceſſez jamais d'aimer Mlle. de Germoſan ; — il veut aller à elle, elle détourne la tête, il vient ſe jeter à genoux devant moi, il dit avec l'accent du déſeſpoir, Mademoiſelle, je ſuis bien malheureux, ayez pitié de moi ; je lui montre de la main Pauline qu'il doit ménager, oui

Mademoiselle, continua-t-il avec une ardeur que je n'avois encore jamais remarquée, je jure de vous aimer toute ma vie sans cesser un instant, je sens que je pourrois mourir de désespoir, si vous en doutiez; il se lève, il va auprès de Pauline, il lui dit, chère Pauline, pardonnez-moi, obtenez mon pardon, toute ma vie le remords..... elle tourne ses yeux sur moi, elle veut proférer quelques paroles qui expirent sur ses lèvres; je crois entendre qu'elle dit, aimez Mr. de St.... ses yeux se ferment, sa tête tombe sur sa poitrine, ses yeux se r'ouvrent, se fixent sur Mr. de St. Ange, restent immobiles & nous sommes témoins de son dernier soupir, —mon effroi me fait jeter des cris, on entre, ma tante me gronde de ce que je reste témoin de ce spectacle effrayant, cependant, je ne pouvois m'en arracher; Pauline en expirant avoit l'air tranquille & heureux, & dans ce moment j'enviois l'état où

elle paroiſſoit être, Mr. de St. Ange pleuroit, il me ſerroit les mains, il vouloit m'entraîner, je ſuivois ma tante qui me preſſoit de ſortir; auſſi longtems que je le pus mes yeux reſtèrent fixés ſur Pauline, Henriette que j'avois perdu de vue depuis un moment, vint ſe jeter vers moi avec effroi, elle pleuroit abondamment, elle répétoit qu'elle n'avoit plus de mère, que c'étoit moi qui étoit ſa mère, je la pris dans mes bras en regardant Mr. de St. Ange; je voulus lui dire — que d'êtres malheureux, Monſieur! je n'en eus pas le courage, & je fus touchée de ſon air contrit & pénétré, je le plaignis même de tout ce qu'il devoit ſouffrir, & j'aurois voulu oſer le conſoler; je ne ſais s'il s'en apperçut, mais il me dit: que deviendrois je, Mademoiſelle, ſans votre cœur excellent? oh! je mériterai toujours qu'il ait pitié de moi: en ſortant nous rencontrâmes

Jaques Dépras ; nous le consolâmes autant que nous le pûmes, & jusques à la maison nous fûmes dans un état de trouble, qui ne nous permit aucun discours suivis, ma tante n'avoit pas trop compris ce qui s'étoit passé, elle exhortoit Henriette à sentir le bonheur qu'elle avoit d'être avec nous, elle lui disoit que sûrement elle ne seroit pas si heureuse, si elle étoit avec son père & sa mère ; j'ai un sentiment nouveau pour cet enfant, que je ne pourrois définir ; il m'est plus précieux, & il me semble que j'ai moins de tendresse pour elle, mais en vérité, je ne pourrois aujourd'hui définir aucun de mes sentimens : cet amour dont on parle tant, & que je pourrois avouer, aujourd'hui, je me demande s'il est dans mon cœur, je ne puis me répondre ; mes idées cependant ne s'éloignent pas de Mr. de St. Ange, tout ce que je pense repose sur lui,

aboutit à lui, ſans lui, je le ſais bien, je ſerois peu attachée à la vie, quoi-qu'il en ſoit, l'événement eſt décidé, & je m'y livre....

Dans ce moment je reçois votre lettre de joie & de félicitation; ce que vous m'écrivez me fait ſentir le beſoin que j'aurois de votre pré-ſence, je voudrois que vous me diſſiez tant de choſes, vous me tireriez du trouble où je ſuis con-tinuellement, eſt-ce donc ainſi que l'on devient heureuſe? vous me dites que je le ſuis, je relis ſouvent cette phraſe dans votre lettre, & je me le perſuade, je ne vous en rend cependant pas reſponſable; ſouvenez-vous ſeulement que je ne pourrois pas l'être un inſtant ſans votre amitié; chère amie, aimez moi toujours, je vous en conjure, adieu.

LETTRE XCIII.

De Mlle. de Germosan à Mde. Dubour.

MA chère amie, il s'eſt paſſé plusieurs jours depuis ma dernière lettre, & il me ſemble qu'ils n'ont été qu'un moment, le tems s'écoule quelquefois bien rapidement, c'eſt je penſe la dernière fois que je viens m'entretenir avec vous en liberté : bientôt je n'en aurai plus, mon père, Mr. de St. Ange, Mr. de Marville, Mr. de Cliſſi n'ont ceſſé de preſſer, de travailler, d'arranger, je n'ai pas vu un inſtant de repos autour moi, c'eſt un vrai tourbillon, le mouvement, l'activité ont été continuels, les viſites, les complimens que l'on ne pouvoit refuſer, & les préparatifs que l'on faiſoient, entretenoient un bruit qui

n'a pas cessé ; hier nous avons reçu encore une lettre des commissionnaires de Londres, ils répètent ce qu'ils ont dit dans leur lettre précédente, sur le testament, sur l'héritage ; ils détaillent encore les principales circonstances, & ils disent de plus qu'ils ont reçu 435 livres sterlings de rentes échues, & dont mon père peut disposer ; mon père s'y refuse, il préfère d'attendre que tout soit en règle & que la propriété soit constatée par tous les actes ; Mr. de Clissi prend tout sur lui, & veut que l'on profite de cet argent, je ne sais comment ils ont fait entr'eux pour en avoir, enfin ma chere amie, le tems est expiré & tous les arrangemens sont faits ; je vous le dis & le cœur me bat horriblement, demain, ... oui ma chère amie, demain, Mr. de St. Ange & moi, Mad. de Seme & Mr. de Marville nous irons aux autels jurer d'être heureux, demain mon sort sera décidé & ma vie

ne ſera plus à moi, dites-moi que le trouble que je ſens dans mon ame eſt une marque sûre de bonheur, il me ſemble que je n'ai jamais moins aimé Mr. de St. Ange ; cependant il eſt bien sûr qu'il m'aime ! aura-t-il toujours les mêmes raiſons de m'aimer ? faites-le moi eſpérer, ma chère amie, je vous en conjure ; c'eſt de l'amitié que je voudrois tenir toutes les sûretés de mon bonheur,... demain nous ne nous quitterons pas, Mr. & Mad. de Cliſſi & ma tante Bonval ſeront avec nous, nous ſouperons tous enſemble, ils ſe divertiſſent que ce ſoit dans notre pauvre petite maiſon ; pour moi j'en ſuis charmée, nous y avons été ſi heureux, il n'y aura rien de changé : nous paſſerons la ſoirée dans la chambre de mes parens, je crois avoir remarqué que Mad. de Seme & Mr. de Marville ont préparé quelque choſe qu'ils doivent chanter. Mr. de St. Ange m'a donné

des couplets que je dois adresser à mes parens, mais en vérité je ne crois pas que je puisse chanter. Nous souperons dans notre salle à manger, Jeanne nous servira, elle est habillée de neuf : & ce cabinet où j'ai été si heureuse avec vous ; c'est demain que.....

FIN du septième & dernier Volume.

P. S. Voilà l'histoire, ou si l'on veut, le roman de Laure fini ; il y a sept volumes d'écrits, & elle est mariée ; il n'y a plus ni patience chez le lecteur, ni intérêt pour l'héroine, cependant l'histoire d'une femme sensible ne finit qu'avec sa vie. Les lettres de Laure & de Sophie dont il y auroit encore quelques volumes, portent toujours le caractère de la sensibilité qu'elles ont développée jusques à présent : ce sont des détails sur la rentrée de Laure dans le monde, sur le bonheur des deux mariages, & sur les deux maris St. Ange & Marville ;

mais une femme qui a épousé son amant, n'est plus romanesque ; qui est-ce qui liroit ce qu'elle écrit ? cependant la vie de Laure est assez longue pour éprouver les malheurs auxquels la vie humaine est sujette : la correspondance dure quelques années ; au bout de ce tems-là un ami de Mr. de St. Ange, qui demeure à Paris, qu'il avoit connu chez Mad. Mourose, & avec lequel il avoit été en commerce de lettres pendant les premières années depuis son retour, vient à Yverdun, ils ne s'écrivoient plus depuis long-tems, & il y avoit près de dix-huit ans qu'ils ne s'étoient vus : cet ami qui fait un voyage pour voir la Suisse, veut surprendre St. Ange ; il ne se fait point annoncer, il ne le nomme point, il se fait conduire à sa campagne, dont il savoit le nom, il a assez de peine à y parvenir, il est étonné de voir une maison fort simple, qui est comme au milieu d'un pré, l'herbe croît partout, même dans les chemins qui y conduisent, il semble que personne n'aborde cette maison, il

règne partout le plus grand silence, tous les contrevents sont fermés, ceux de deux seules fenêtres sont ouverts ; il approche, il n'entend aucun bruit, il ne voit personne, cette tranquillité lui impose, il n'ose pénétrer dans la maison : il tourne autour, il remarque un sentier battu, qui conduit de la maison à un taillis, il suit ce sentier, il traverse le bois, il voit une autre maison où il paroit régner la même solitude ; seulement on peut remarquer que l'on va souvent d'une maison à l'autre ; la singularité de ces lieux excite sa curiosité, il s'arrête dans le bois, persuadé qu'il verra bientot quelqu'un venir par ce chemin battu ; en effet au bout d'une heure, il voit un homme sortir de la maison qu'il a découvert la dernière, cet homme marche assez rapidement, il a une physionomie qui annonce la sensibilité & la sérénité, son air est triste & calme, c'est celui d'un homme qui a souffert & qui a combattu ; celui qui l'attend, l'aborde & lui demande où est la maison de Mr. de St. Ange ? on lui répond avec l'accent

de l'affliction & de l'étonnement, & en portant la main sur ses yeux, ah monsieur.... Mr. de St. Ange!... Et on continue son chemin.... Laure a donc près de 40 ans, Marville au moins 50. Qui est-ce qui voudroit lire leur histoire actuelle?

PQ
1971
C347L3
t.7

Constant de Rebecque, François
Marc Samuel
Laure

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

Not wanted
in RBSL Dec. 15/88